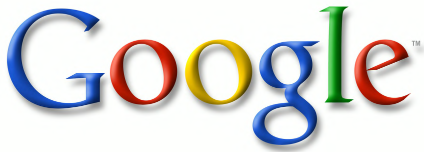
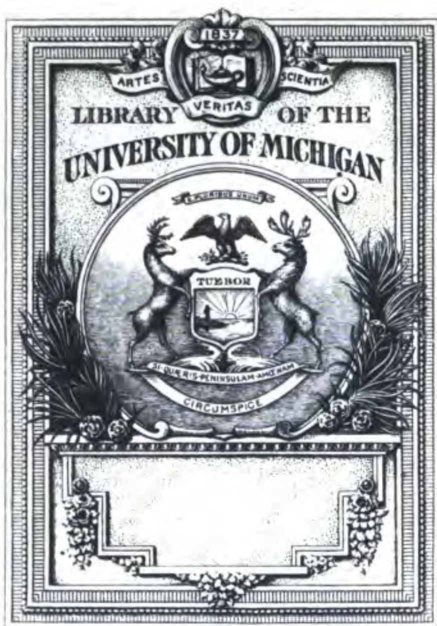




1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LE SPECTATEUR, OU LE SOCRATE MODERNE.

TOME HUITIEME.



Minerve paroit avec les Vertus, qu'il conduit dans leur Temple, et les empeche par la, de se corrompre avec les Vices, qu'Hércule tient enchainées. On voit aussi Deux petits Génies, dont l'un, chatie les Vices, & l'autre, d'un Oeuil moqueur, les regarde avec indignation.

J. Punt inv. et fecit 1738.

The Spectator.

LE

SPECTATEUR,

OU LE

SOCRATE

MODERNE,

OÙ L'ON VOIT UN PORTRAIT NAÏF DES MOEURS DE CE SIECLE.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

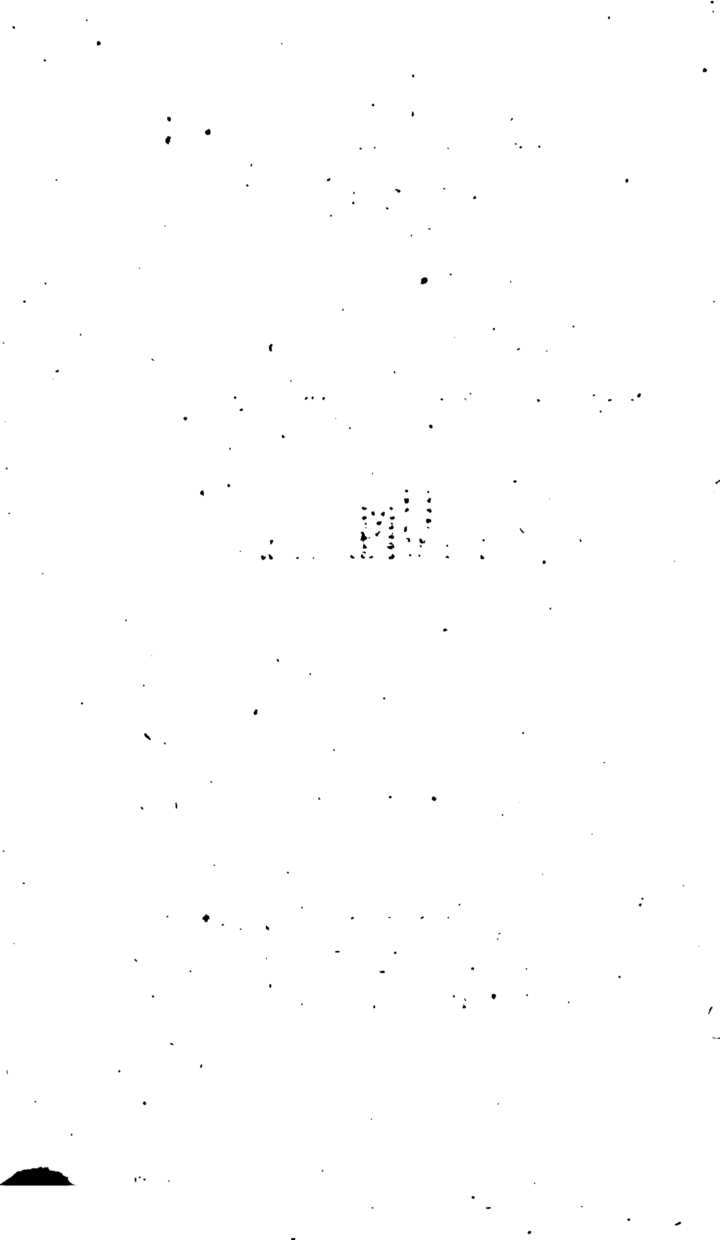
TOME HUITIEME.



A AMSTERDAM ET A LEIPZIG,

Chez *ARKSTÉE & MERKUS.*

MDCCLXVIII.



AVERTISSEMENT
DES
ÉDITEURS.

LE *Public reçoit toujours avec plaisir les Traductions nouvelles de* STEELE *& d'*ADISSON; *le nombre d'éditions qui ont été faites du Spectateur Anglois, & la rapidité avec laquelle elles ont été enlevées, sont assez l'éloge de l'excellence de cet Ouvrage. Le septieme Volume, qui a été donné il y a quelques années, a été débité presqu'aussitôt qu'il a paru.*

Nous avons donc cru faire un présent au public, en lui fournissant dans un dernier

volume tout ce qui étoit encore susceptible d'être traduit. Nous serons flattés & récompensés de nos peines, si le Public fait un accueil aussi favorable à ce volume qu'il l'a fait aux autres qui ont parus précédemment.



LE

SPECTATEUR,

OU LE

SOCRATE MODERNE.

I. DISCOURS.

—— Quid fruſtra ſimulacra fugacia captas :
Quod petis eſt nuſquam ; quod amas, avertere, perdes.
Iſta repercuſſæ, quam cernis, imaginis umbra eſt :
Nil habet iſta ſui ; tecum venitque manetque ;
Tecum diſcedet, ſi tu diſcedere poſſis.

OVID. Metam. L. III. v. 432.

Tiré de la Fable de Narciſſe.

Pourquoi courir après un vain phantôme? L'objet de nos deſirs eſt imaginaire; retirez-vous, il s'évanouit : cette ombre

que vous voyez n'est que votre image réfléchie; elle n'est rien par elle-même; elle vient, elle s'arrête avec vous, & se retireroit, si vous pouviez quitter ce miroir enchanteur.

Sur l'Illusion des PASSIONS qui nous ne représentent que l'OMBRE des Objects.

WILL MONEYCOMB nous amusa beaucoup hier au soir; il nous fit une Histoire assez plaisante d'une déclaration d'amour. Une jeune personne avoit depuis long-tems du goût pour un jeune homme: elle attendoit qu'il se déclarât le premier. Un jour il la vint voir: ses deux sœurs étoient avec elle; l'amour fit le sujet de la conversation: les deux sœurs, par plaisanterie, recommanderent au jeune homme chacune une femme; il leur répondit qu'il avoit déja donné son cœur à une jeune Beauté: celle qui brûloit en secret pour lui, fut aux abois, & voulut savoir son nom; il dit qu'il étoit obligé en honneur de se taire, mais qu'il pouvoit lui faire voir son portrait dans sa tabatiere: l'Amante s'en saisit; après quelques efforts inutiles pour la ravoir, il la pria, au cas qu'elle reconnût la personne, de garder le secret: elle se retire dans un coin, pleine d'inquiétude, ouvre la boëte, & n'y trouve qu'un petit miroir. Quelle agréable surprise! Jamais elle ne s'étoit mirée avec tant de plaisir. Elle lui rendit

la tabatiere avec un ſourire, en lui diſant qu'elle ne pouvoit qu'applaudir à ſon choix.

Will, perſuadé que ſon Hiſtoire avoit fait plaiſir, entama une Diſſertation ſur l'utilité des miroirs, & m'adreſſant la parole, il me demanda s'il n'y avoit pas des miroirs du tems des Grecs & des Romains: il ajouta qu'il avoit ſouvent remarqué que dans les Traductions des Poëmes des Anciens, il étoit queſtion de gens qui ſe miroient dans des puits, dans des fontaines, dans des lacs & des rivieres. Je me ſouviens, dit-il, que *Dryden*, dans ſon Ovide, nous parle d'un grand Marouſle appellé *Polipheme*, à qui la Mer ſervoit de miroir, & qui ne pouvoit faire ſa toilette que dans un tems calme.

Mon ami *Will*, pour nous montrer toute l'étendue de ſon érudition ſur ce chapitre, nous apprit encore qu'il y avoit aujourd'hui des peuples aſſez groſſiers dans le monde, pour ne pas ſe ſervir de miroir, & qu'il avoit lû dernierement un Voyage à la *Mer de Sud*, où il eſt dit que les Dames *du Chili* ne ſe coëffoient qu'au-deſſus d'un baſſin d'eau.

J'ai rapporté avec d'autant plus de plaiſir ce que *Will* nous dit au ſujet de ces miroirs naturels, que cela cadre avec la Lettre ſuivante que je reçus avant-hier.

MONSIEUR,

J'ai lû avec plaisir vos Observations sur le quatriéme Livre du Paradis Perdu; la Morale sur-tout que vous découvrez dans différens endroits de ce Poëme, m'a plû extrêmement. Je voudrois savoir s'il n'y en auroit point aussi dans ce passage du même Livre où *Milton* nous apprend que la Mere des hommes dès l'instant de sa création, courut à un miroir; elle fut si enchantée de sa figure qu'elle n'auroit jamais levé les yeux pour voir les autres ouvrages du Créateur, si la nature ne l'eût conduite à l'homme. C'est pour vous consulter là-dessus que j'ai pris la liberté de vous écrire: si vous jugez à propos de citer le passage entier de Milton, vos Lecteurs seront plus à portée d'en juger par eux-mêmes, & la citation ne contribuera pas peu à remplir votre feuille.

Je suis, *&c.*

La derniere raison de l'Auteur de cette Lettre est si forte, que je ne puis que m'y rendre, le passage auquel il fait allusion, est une partie du discours d'Eve à Adam; c'est un des plus beaux morceaux du Poëme.

„ Sans cesse je me rappelle ce jour „ où me réveillant pour la premiere „ fois, je me trouvai mollement éten„ due à l'ombre sous les fleurs, sans „ pouvoir comprendre d'où & comment „ j'y avois été apportée, où j'étois, qui „ j'étois. Non loin de moi sortoit „ d'un Antre, avec un doux murmu„ re, une fontaine qui s'étendoit en „ plaine liquide, & dont la surface „ étoit aussi tranquille, aussi pure que „ celle des Cieux. J'y porte mes pre„ miers pas, & n'ayant fait encore „ aucun usage de la pensée, je m'ar„ rête sur ses bords couverts de ver„ dure, pour admirer ce bassin clair „ & uni, qui me paroissoit un Firma„ ment. Je me baisse pour le con„ sidérer, & aussi-tôt dans le sein „ de cette humide clarté, paroît vis„ à-vis de moi une figure qui se baisse „ aussi pour me regarder; je recule „ en tressaillant. Le plaisir me rame„ ne, le plaisir fait revenir la figure, „ & nous nous contemplons avec les „ mêmes regards de sympathie & d'a„ mour: j'y serois encore fixement at„ tentive & languissante d'un vain desir: „ si je n'avois été tirée de mon ravisse„ ment par cette voix: Ce que du „ consideres, ce que tu admires ici, „ ô Belle Créature, c'est toi-même; „ cette image paroît & disparoît avec

„ toi ; mais ſui-moi, & je te menerai
„ où ce n'eſt point une ombre qui
„ attend ton arrivée & tes doux em-
„ braſſemens. Là tu trouveras celui
„ dont tu es l'image, celui dont tu
„ ſeras la compagne inſéparable, &
„ à qui tu donneras un nombre infini
„ de créatures ſemblables à vous deux,
„ ce qui te méritera le titre de mere
„ de la race humaine. Que pouvois-je
„ faire autre choſe que de m'abandon-
„ ner entiérement à ce guide in-
„ viſible? Alors je t'apperçûs ſous un
„ plâne; je fus frappée de ta taille
„ avantageuſe & de ta figure, quoique
„ pourtant moins belle, (à ce que je
„ m'imaginai) moins douce, moins gra-
„ cieuſe, moins attirante que celle de
„ l'image fugitive que j'avois vû dans
„ l'onde. Je me retourne pour m'en
„ aller; tu me ſuis, & tu cries à hau-
„ te voix. Reviens à moi, belle Eve.
„ Qu'eſt-ce que tu veux? Ce que tu
„ fuis, c'eſt celui dont tu es formée;
„ tu es ſa chair & ſes os; pour te
„ donner l'être, j'ai tiré de mon côté,
„ du plus près de mon cœur, ta ſub-
„ ſtance & ta vie; ainſi tu dois être
„ à jamais à mon côté, ma chere &
„ inſéparable conſolation: c'eſt toi que
„ je cherche, tendre moitié de mon
„ ame; c'eſt vers toi que je ſoupire,
„ toi qui es un autre moi-même. Ta

„ main ſaiſit tendrement la mienne;
„ je me rendis, & depuis ce mo-
„ ment, je reconnois combien la gra-
„ ce majeſtueuſe de l'homme, com-
„ bien la ſageſſe qui ſeule eſt vé-
„ ritablement belle eſt ſupérieure à
„ la beauté.
„ *Ainſi parla notre commune Mere....*



II. DISCOURS.

— Voluisti in suo genere unumquemque nostrum quasi quemdam esse Roscium, dixistique non tam ea quæ recta essent probari quam quæ prava sunt fastidiis adhærescere.

Vous voudriez que chacun de nous fût une espece de Roscius *dans son genre, & vous avez dit que les hommes ne sont pas si ravis de ce qui est bien, que degoûtés de ce qui est mal.*

Sur la Culture de l'Art de la Danse.

IL nous est assez naturel de nous repentir de n'avoir pris qu'une légere teinture de certaines connoissances, que nous avons méprisées dans notre jeunesse, faute de réflexions. L'utilité réelle d'un talent, qui passe pour frivole dans l'esprit des sages, prouve combien ce préjugé est ridicule. Je veux parler de l'Art de la perfection de la Danse. J'ai connu un Gentilhomme d'un grand mérite qui regretta jusqu'à la fin d'une vie très-honorable, qu'on

qu'on eût négligé cette partie de ſon éducation. Il diſoit que les qualités les plus éminentes n'entroient point dans l'uſage ordinaire de la vie; que fort ſouvent il n'en étoit pas question; & que les plus grands talens devenoient inutiles à celui qui les posſédoit, faute de certains petits ornemens extérieurs. Une mine prévenante, un regard noble, un beau maintien ſont naturels à certains hommes; mais ces mêmes hommes auroient infiniment plus de graces, ſi l'Art eût perfectionné les dons heureux qu'ils ont reçus de la nature. Cet Art, à qui ne l'a point étudié, pourra paſſer pour une chimere; mais faites-y attention. Des gens aſſemblés vous paroîtront dans tout un autre jour; ils vous expliqueront par des régles claires & infaillibles, pourquoi tel homme, avec de beaux traits & un corps bien fait, n'eſt pas ſi agréable que ſon voiſin qui n'a pas les mêmes avantages. La rapidité avec laquelle nous liſons, n'eſt pas un effet de la mémoire qui préſente à notre eſprit la forme des lettres. Si nous ne ſommes pas obligés, comme les enfans, de raſſembler, de joindre les ſyllabes, nous en ſommes redevables à l'habitude. Un homme, qui n'aura pas eu ſoin de ſe former le corps, ſera tout auſſi em-

noble & réguliere, & y sont préferés. Il est donc tems que quelqu'un vienne à son secours pour détruire les héréfies grossieres qui s'y sont introduites, & pour en remplacer les beautés réelles. Exposer la Danse dans son vrai jour, ce seroit en faire voir l'utilité & l'élégance, démontrer le plaisir & les fruits qu'on en retire. Il seroit bon de présenter quelques régles fondamentales, qui pussent contribuer à la perfection des Professeurs de cet Art, & à l'instruction des Spectateurs, afin que les premiers fussent plus en état d'exécuter & les autres de juger sainement de ce qu'il y a d'estimable dans cet Art.

Ce n'est que pour encourager quelque plume ingénieuse & plus habile que la mienne, qu'en qualité de Maître à danser, j'ai fait un petit Traité, une espèce de Mémoire pour servir à l'Histoire de la Danse; j'ai remonté jusqu'à sa source: j'aurois fait voir son antiquité, démontré son utilité, & tout le cas qu'en faisoient les Anciens. J'ai aussi consideré la nature & la perfection de toutes ses parties, & combien la Danse est utile & agréable, tant comme talent que comme exercice. J'ai tâché de repondre à toutes les objections. J'ai fait un détail des différentes Danses des Grecs & des Romains, religieuses, guerrieres, ou ci-

viles. J'ai eu ſoin de faire remarquer les parties de la Danſe, qui ont rapport à l'ancien Théatre, & où les Pantomimes eurent tant de part. L'on trouve dans cet Ouvrage curieux une vie des Maîtres qui ont excellé dans cet Art ſurprenant. Après quoi j'ai fait quelques obſervations ſur la Danſe des Modernes: tant ſur la théatrale que ſur celle qui doit ſi néceſſairement entrer dans l'éducation de nos Dames & nos Cavaliers.

J'ai conclu par quelques légeres remarques ſur l'origine & le progrès du caractere par lequel les Danſes ſont marquées & communiquées d'un Maître à un autre. Maintenant ſi quelque grand génie vouloit pouſſer cet Art à ce point de perfection dont il paroît ſi ſuſceptible, quels fruits n'en pourroit-on pas attendre? Car ſi nous conſidérons l'origine des Arts & des Sciences, nous en trouverons qui ont eu des commencemens ſi vils, & qui promettoient ſi peu, qu'il eſt étonnant comment de ſi grands édifices ont pû ſe conſtruire ſur des fondemens ſi foibles. Mais eſt-il rien d'impoſſible à un eſprit ſupérieur? Qui ſe feroit figuré que le bruit barbare des marteaux d'un Forgeron eût jamais donné naiſſance à la Muſique? Cependant Macrobe, dans ſon ſecond Livre, rapporte que Pythagore

paſſant devant la boutique d'un Forgeron, trouva que les ſons que produiſoient ſes marteaux étoient ou graves ou aigus, ſelon les différens poids des marteaux. Le Philoſophe, pour enchérir ſur cette idée, ſuſpendit différens poids par des cordons de même groſſeur; il découvrit que les ſons répondoient aux poids. Cette découverte faite, il trouva les accords. Il conclut que deux cordons de la même ſubſtance, & tendus également, l'un étant double de la longueur de l'autre, donnoient cet intervalle que l'on apelle *diapaſon* ou une *octave*. Il produiſit le même effet par deux cordons de même longueur & groſſeur, l'un ayant quatre fois la tenſion de l'autre. Ce fut d'après un commencement ſi obſcur, que ce grand homme convertit ce qui n'étoit que bruit dans la Science la plus enchantereſſe, l'aſſocia aux Mathématiques, & en fit par ce moyen une Science des plus abſtraites & des plus démonſtratives. Ne feroit-il pas poſſible que la Danſe, ſi une perſonne habile l'entreprenoit, ſe perfectionnât de même? Elle ne feroit pas ſi démonſtrative, à la vérité, que celle qui dérive des ſons; mais du moins elle feroit digne d'être miſe au rang des Arts ennoblis.

Enfin, M. le Spectateur, comme vous vous êtes déclaré *Viſiteur* des Ecoles de

Danſés, & que ce projet les regarde particulierement, je me ſuis fait un devoir indiſpenſable, avant la publication de mon Mémoire, de vous conſulter, & je regarde votre ſuffrage comme abſolument néceſſaire, afin de recommander mon Traité auprès des parens de ceux qui apprennent à danſer, & des jeunes Dames, dont comme, Viſiteur, vous devriez être le gardien. Je ſuis, &c.



III. DISCOURS.

Quis novus hic noſtris ſucceſſit ſedibus hoſpes!
Quam ſeſe ore ferens! Quam forti pectore &
armis.

Æn. 4. v. 10.

Quel eſt cet Etranger nouvellement arrivé dans ces lieux? Que ſon air eſt noble! quelle intrépidité! quel courage dans les combats!

CARACTERE du Prince EUGENE.

IL n'y a pas, ſelon moi, de plus grand Héros que celui qui poſſéde des qualités éminentes ſans faire ſentir qu'il ſe croit au-deſſus des autres; ou, ſi vous voulez il eſt du devoir d'un homme illuſtre, quelques perfections qu'il ait, de ne paroître eſtimer que celles auxquelles tout homme peut atteindre. Il doit être convaincu que la juſtice, l'intégrité & l'amour de la patrie, sont les ſeules qualités qui rendent eſtimable, & que tous les autres talens n'ont de prix qu'autant qu'ils conduiſent à ces vertus. Tel homme ſage & vaillant ſait bien qu'il importe peu aux autres qu'il le ſoit, à moins qu'il ne tourne ces avantages à l'utilité publique. Celui qui brigue les ap-

plaudissemens & les hommages de la multitude, ou qui s'arroge quelque prééminence, ne tardera gueres à tomber de l'admiration dans le mépris. Il n'y a pas d'homme de mérite qui n'en soit le premier convaincu. Toute supériorité n'est supportable que lorsqu'elle a le bien de la patrie pour objet ; autrement elle seroit odieuse: sous ce point de vûe, elle est considérée comme un avantage auquel chacun a part ; elle réunit les idées de dignité, de pouvoir & de renommée, d'une maniere si naturelle & si agréable pour celui qui en jouit, qu'elle excite dans tous ceux qui ne le connoissent pas la curiosité de voir, de connoître un personnage avec qui chaque homme croit avoir quelque chose de commun.

Que ce soit là la cause ou non pour laquelle le monde s'empresse de voir un Héros ; j'ai reçû quantité de lettres de toutes les Provinces de cette Isle, où je suis prié de donner une exacte description de la taille, des traits & de la figure du Prince qui vint dernierement en Angleterre, & qui a fait tant de merveilles pour la liberté de l'Europe. Les plus curieux seroient fort embarrassés de s'en former une idée telle que mes correspondans la demandent. Il y a toujours dans leurs recherches quelque chose qui les regarde eux-mêmes, & qui est ana-

logue à leur façon de penser, à leur profession, à leur caractere propre. Par exemple, un de nos amis dans les Montagnes de Galles, me supplie de lui donner au juste l'histoire de cet homme admirable qui a passé les Alpes avec une armée & tout son bagage, & s'il étoit possible de lui faire sçavoir si le Paysan qui lui avoit montré le chemin, & qu'on a tiré dans la Carte Géographique, est encore en vie. Un jeune homme qui est au Collége, & qui s'attache beaucoup aux humanités, me prie de lui envoyer le détail de l'entrevue de Son Altesse & de notre Général. Ainsi travaillent les imaginations des hommes suivant différentes éducations; mais tous se rencontrent à rendre des hommages mêlés d'admiration à ce personnage illustre. J'ai attendu qu'il fût arrivé en Hollande, avant que d'apprendre à mes correspondans que je n'ai pas été un Spectateur assez peu curieux, pour ne pas avoir vû le *Prince Eugene*. Il seroit très-difficile, comme je viens de le dire, de répondre à l'attente de tous ceux qui m'ont écrit sur ce chapitre. Il ne me seroit pas non plus possible de trouver des termes pour exprimer toute la finesse qui paroît dans les regards de celui qui surprit Cremone. Quelle intrépidité dans le visage de celui qui força les tranchées à Turin! Mais en général, je dirai que quiconque le con-

temple, conçoit facilement de lui tout ce qui peut être imaginé ou exécuté par l'eſprit ou la force humaine. Ce Prince eſt d'une taille qui rend un homme propre à tous les exercices. Son air eſt noble & compoſé; ſon œil vif, mais vigilant & penſif, plutôt qu'étincelant; il s'exprime avec facilité dans les aſſemblées; il a un certain art de ſe mettre inſenſiblement au niveau des autres, & de diſparoître de la compagnie, au lieu d'en recevoir les hommages. Sa figure eſt avantageuſe; ſes membres ſont bien proportionnés, & forment un enſemble parfait. Il y a dans ſes regards quelque choſe de ſublime, qui ne paroît point naître de ſa dignité ou de ſa grandeur, mais de la diſpoſition naturelle de ſon eſprit. Il ſouffre plutôt la grande compagnie qu'il ne l'aime; & il a paru en public, tandis qu'il étoit parmi nous, plutôt par bonté & pour ſatisfaire la curioſité, que pour flatter ſon amour propre. Comme ſon eſprit n'eſt jamais agité au milieu des plus grands dangers, il n'eſt pas moins ſerein dans toutes les fêtes les plus tumultueuſes. Une grande ame n'eſt occupée dans l'une ou l'autre rencontre, qu'à réflechir ſur la meilleure maniere de s'en débarraſſer. Si ce Héros a un cœur capable des plus grandes entrepriſes, comme un ſecond Alexandre, il les pourſuit, & jouit de la renommée qu'elles lui méritent, avec tout l'eſprit

& toute la politesse de Cesar : il est aisé de remarquer en lui un génie aussi susceptible de contemplation que d'entreprise ; une ame toujours prête aux grands exploits, mais sans être impatiente d'occasion de se développer. Ce Prince a la sagesse & la valeur au plus haut point de perfection. Ces nobles qualités réunies, étouffent toute vaine gloire, & tous les autres vices qui pourroient mettre de l'inégalité dans son caractere. Ces rares facultés de l'esprit & du corps rendent ce personnage si extraordinaire, qu'il ne paroît rien avoir en lui que ce que tout homme doit avoir, l'empire sur lui-même ; abstraction faite du haut rang où la fortune l'a placé. Si vous voyiez le Prince Eugene, & qu'on vous le donnât pour un particulier, vous diriez que c'est un homme plein de mérite & de modestie ; si vous appreniez que ce fût le Prince Eugene, il n'y perdroit rien, sinon que votre admiration se convertiroit en amour pour sa personne.

J'ai crû qu'il ne seroit pas déplacé d'entretenir mon Lecteur d'un Héros qui n'a jamais été égalé que par un seul homme, sur qui il a encore de l'avantage en ce qu'il a eu une occasion de marquer de l'estime pour lui dans son adversité.

IV. DISCOURS.

Laudibus arguitur vini vinosus,
Hor. Ep. 19. L. 1. v. 6.

On reconnoit le Buveur aux éloges qu'il fait du vin.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Censure rigoureuse des MARCHANDS qui mêlangent LE VIN &c.

PLusieurs de mes amis se sont assemblés ce matin chez moi pour y prendre du thé; ils jouissent d'une santé parfaite: la fête d'hier ne les avoit aucunement dérangés; nous avions cependant bû plus de razades que nous n'aurions pû faire, graces aux soins de *Brooke & Hellier*. Par reconnoissance pour ces bons Citoyens, je dois, au nom de la compagnie, vous accuser d'injustice d'avoir passé leur mérite sous silence. N'ont-ils pas fait venir le vin le plus exquis, & pris soin qu'il ne fût pas alteré par les Marchands, avant d'être servi sur les tables des Particuliers, ou dans les sociétés *des bons vivans*? Je ne puis comprendre comment un Spectateur peut être censé faire son devoir, sans repasser souvent sur des matieres qui interessent notre santé, qui doit être le premier de nos soins si nous vou-

lons jouir réellement de la vie. C'eſt pourquoi il ſeroit bon que votre vigilance *ſpectatrice* fît attention à cet objet, & que vous donnaſſiez des ordres à votre Commis-ſur-Intendant des Enſeignes, que dans ſa ronde il examinât tous les Officiers de bouche du public, & s'informât où ils achettent leurs différentes denrées. Depuis *Cully-Mully-Puff* d'agréable & de bruyante mémoire, je n'en ai pas vû à vendre dans les charettes, ou dans tout autre marché ambulant, qui ne fût gâté, témoins les brouettes de raiſins pourris, amandes, figues, groſeilles que vous voyez débiter par un certain homme habillé comme un Pandour. Mettez-vous dans l'eſprit qu'un enfant peut être empoiſonné pour la valeur de trois deniers; qu'il en coutera aux parens ſouvent des guinées pour le guerir. Puiſque les poiſons ſont à vil prix, les médecines ſi cheres, ſi couteuſes, comment pouvez-vous manquer de veiller à ce que nous mangeons & buvons, ou de célébrer ces dignes Citoyens dont j'ai parlé ci deſſus, qui nous ont rendu tant de ſervices en ce genre. C'étoit l'uſage parmi les anciens Romains de rendre des honneurs particuliers à quiconque avoit ſauvé la vie d'un Citoyen. Combien plus ne doit-on pas à ceux qui empêcheroient la mort de toute une multitude? Autant que de pareils hommes méritent vos

éloges, autant vous devriez noter ceux qui agiſſent au préjudice de notre ſanté, & peindre des couleurs qu'ils méritent. Le bien public exigeroit que tous ceux qui débitent des vins fuſſent engagés par ferment à n'en donner que de bons. Le Sur-Intendant feroit chargé aux aſſiſes d'informer le pays que le Marchand qui mélange le vin ſera cenſé coupable d'homicide, ſi un buveur vient à mourir dans un an & un jour, & qu'il ſera procédé contre lui ſelon toute la Juſtice. Ce ſera une mauvaiſe défenſe que d'alléguer un mélange fortuit; il ſera décidé que ledit Marchand de vin a fait, de deſſein formé, une action criminelle dans ledit mélange, & que par conſéquent il eſt digne, ſelon l'équité, de toutes les peines dont le feroit un homme convaincu d'avoir paſſé ſon épée à travers le diafragme de quelqu'un, qu'il n'avoit desſein que de percer dans le bras.

Je ſuis éleve de Thémis depuis trois ans; c'eſt pourquoi ce que j'avance eſt loi ou devroit l'être. Une mauvaiſe intention bien prouvée ne doit pas trouver de grace, parce qu'elle a été pouſſée au-delà de ſes bornes. On ne ſauroit traiter trop ſévérement l'injuſtice auſſi-bien que la cruauté de ceux qui ſe font un jeu de la vie des hommes, en préparant des liqueurs dont le mélange peut être mortel, quoique chaque choſe mêlée peut être ſa-

lutaire en elle-même. Quant à nous, si nos repas sont sains, il n'y a aucun danger pour notre vie; c'est à Brooke & à Hellier que nous en avons l'obligation. Ces divins mortels méritent les hommages, les remercimens, & la pratique de toute la Ville, & il est de votre devoir d'annoncer notre reconnoissance.

Je suis, *&c.*

TOM. TROU.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je suis une personne qui ai été long-tems enfermé dans un Collége, j'avois beaucoup lû & peu vû; je ne savois rien du monde que ce que la lecture & les mappemondes m'en avoient appris. J'ai fait de grands progrès dans mes études; je me plaisois dans les Sciences, mais je déplaisois dans la conversation. A force de m'entretenir avec les morts, je m'étois rendu presqu'incapable de la société des vivans. Enterré depuis long-tems avec les anciens, j'avois contracté une aversion barbare pour les modernes, & lorsqu'il me falloit parler, je me faisois beaucoup de violence, & peu de plaisir aux autres. On me fit enfin connoître mes défauts; on ne me parloit jamais, ni je ne parlois point, à moins que la conversation ne roulât sur les livres. Je mourois d'ennui; à la fin je me suis mis au monde: j'ai cherché les plus

plus belles compagnies ; j'esperois effacer dans la foule la rouille que j'avois contractée avec moi-même. Par une imitation grossiere des mœurs de gens du bel air, je ne suis parvenu qu'à découvrir que je faisois trop l'aimable pour l'être.

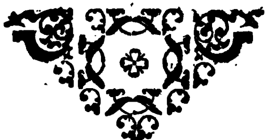
Tel étoit mon état quand je devins l'amant passionné & l'adorateur de la charmante *Belinde* ; c'est là l'époque de mon changement ; elle a la plus belle voix du monde ; elle chante toutes les fois que je l'en prie, & le fait avec d'autant plus de plaisir qu'elle sait que je l'aime. Elle dansera avec moi plutôt qu'avec un autre, pour la même raison. Il faut que mes affaires changent de face avant que je puisse lui ouvrir mon cœur. Sa fortune n'est pas assez considérable, & la mienne est trop mince. Je ne vous écris maintenant que pour vous faire le portrait de *Belinde*, comme une femme assez habile, pour marquer de la reconnoissance pour son amant, sans lui donner aucun espoir de réussir dans son amour, à l'aide de beaucoup d'esprit guidé par autant de sagesse, ornés l'un & l'autre de candeur & d'innocence : Belinde dit toujours ce qu'elle pense. Nous sommes plusieurs qui l'admirons ; mais la maniere dont elle nous traite est si juste & si proportionnée à notre mérite, que mes rivaux ne m'ont jamais causé la moindre jalousie ; telle est sa bonté, que chacun se croit

Portrait de Belinde

préferé, & se persuade qu'elle prendra celui qui la ménage. Je ne dirai pas que cette paix qui régne parmi nous, naisse de l'amour propre. Quoiqu'il en soit, je trouve quelque chose d'extraordinaire & digne d'imitation dans le caractere de cette jeune beauté. Si vous voulez bien publier cette Lettre, vous obligerez la petite fraternité d'heureux rivaux, & plus particulierement celui qui a l'honneur d'être,

WILL CYMON.

T.



V. DISCOURS.

Respicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem & veras hinc ducere voces.

Etudiez bien la vie humaine, si vous voulez peindre la nature, & la faire parler.

Reflexions sur la MERE AFFLIGE'E, traductoin de l'ANDROMAQUE de RACINE.

MOn ami le Chevalier de Coverly, la derniere fois que nous nous trouvâmes ensemble, me dit qu'il avoit grande envie de voir avec moi la nouvelle Tragédie (1): il m'assura en même-tems qu'il n'avoit point été à la Comédie depuis vingt ans. La derniere Piéce que je vis, me dit-il, étoit *le Comitté* (2). Je n'aurois même point été la voir, si l'on ne m'eût dit que c'étoit une Piéce favorable au gouvernement présent. Il me demanda ensuite qui étoit cette mere affligée ; je lui dis que c'étoit la veuve d'Hector ; son mari étoit brave, répondit-il. Je n'étois encore qu'Ecolier que j'avois lû toute sa vie dans le Dictionnaire. Mais n'y auroit-il pas de danger, poursuivit-il, à rentrer tard, supposé que les *Mohoks* fussent en campagne. Je vous

(1) *La Mere affligée*, excellente Traduction de l'Andromaque de Racine. par M. Philipps.

(2) Comédie du Chevalier *Vaenburg*. qui a eu du succès, & qu'on joue encore de tems en tems.

avoue, dit-il, que je crus être tombé entre leurs mains hier au soir; en effet je remarquai que deux ou trois hommes noirs & forts me suivoient depuis le milieu de *Fleetstreet*. Ils redoubloient même leurs pas derriere moi, à mesure que je redoublois les miens pour les éviter. Vous saurez continua le Chevalier avec un sourire, que je m'imaginai qu'ils avoient envie de me *courre* comme un cerf; car je me ressouviens d'un fort galant homme de mon voisinage, qui dans le tems du Roi Charles II. fut courru par des gens de cette espèce; aussi ne s'est-il jamais exposé depuis dans la Ville: je leur aurois cependant donné de l'exercice, si ç'eût été là leur dessein: je suis vieux Chasseur de renards, j'aurois tourné autour d'eux; j'aurois passé devant eux; je leur aurois joüé mille tours nouveaux pour eux. Si c'étoit là le projet de ces Messieurs, répondit le Chevalier, ils ne s'y sont pas bien pris pour réussir; car je leur échappai, dit-il, au bout de *Norfolk-street*; là j'enfilai un autre coin de rue, & me mis chez moi à l'abri de leurs insultes, avant qu'ils pussent s'imaginer ce que j'étois devenu. Cependant, dit mon ami, si le Capitaine *Sentry* est de la partie, que vous vouliez passer demain chez moi sur les quatre heures, afin de pouvoir être à la Comédie avant que la Salle soit remplie; mon carosse sera prêt, *Jean*

vient de me dire que les petites roues ſont racommodées.

Le Capitaine ne manqua pas de s'y rendre à l'heure marquée: j'y étois lorſqu'il entra; il dit au Chevalier de ne rien craindre. J'ai, ajouta-t'il, l'épée dont je me ſervis à la bataille de Stinkerque. Je m'apperçus que les domeſtiques du Chevalier, & entr'autres notre ami le Sommelier, s'étoient pourvûs de bons bâtons de chêne pour accompagner leur Maître. Nous le mîmes dans ſon carroſſe; je me plaçai à ſa gauche, le Capitaine vis-à-vis: le Sommelier étoit à la tête des Domeſtiques qui compoſoient l'arriere-garde. Nous l'eſcortâmes en ſûreté juſqu'à la Comédie. Nous nous rendimes au Parterre, où nous nous plaçames de façon que le Chevalier ſe trouvoit entre le Capitaine & moi. La Salle ſe remplit; l'on alluma. Mon ami ſe leva alors pour regarder autour de lui, avec ce plaiſir que ſent naturellement un homme rempli d'humanité, à la vûe d'une multitude de perſonnes qui ſemblent être charmées les unes des autres, & participent en commun au même divertiſſement. Pyrrhus entra: le Chevalier me dit qu'il ne croyoit pas que le Roi de France eût une démarche plus majeſtueuſe. J'étois fort attentif aux remarques de mon ami: je les regardois comme autant de traits critiques dictés par la nature. Je pre-

nois plaiſir à l'entendre me dire à la fin de preſque toutes les Scenes, qu'il ne pouvoit imaginer comment finiſſoit la Pièce : quelques-fois je le voyois s'intereſſer pour Andromaque; l'inſtant d'après Hermione l'occupoit tout entier; il étoit fort embarraſſé de ſavoir ce que deviendroit Pyrrhus.

Quand le Chevalier vit la réſiſtance d'Andromaque aux pourſuites de ſon Amant, il me dit à l'oreille qu'il étoit ſûr qu'elle ne ſe rendroit pas. Vous ne ſauriez vous imaginer, ajouta-t'il avec plus de véhémence qu'à l'ordinaire, ce que c'eſt que d'avoir affaire à une veuve. Pyrrhus la menaça enſuite de la laiſſer; mon ami branla alors la tête en marmottant entre ſes dents: oui, qu'il le faſſe s'il le peut. Ce rôle fit tant d'impreſſion ſur l'imagination du Chevalier, qu'à la fin du premier Acte, comme je penſois à autre choſe, il me dit à l'oreille: ces veuves, Monſieur, ſont les plus méchantes créatures du monde. Mais dites-moi, je vous prie, cette Piéce eſt-elle ſelon vos regles dramatiques pour me ſervir de vos termes? Vos Acteurs Tragiques doivent-ils toujours parler pour être entendus? Il n'y a pas une ſeule ſentence dans cette Piéce que je n'entende.

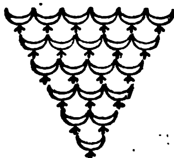
Le quatriéme Acte commença heureuſement pour moi, avant que j'euſſe le tems de lui répondre. Hé bien, dit le Che-

valier en s'asseyant avec beaucoup de satisfaction, nous allons sans doute voir l'ombre d'Hector. Il renouvella alors son attention; de tems en tems il se mettoit à louer la veuve; il se trompa un peu à l'égard d'un de ses Pages qu'il prit d'abord pour Astianax; mais il revint presqu'aussi-tôt de son erreur ; il avoua cependant qu'il auroit été ravi de le voir: car ce doit être, dit-il, un fort joli enfant, selon la description qu'on nous en donne. Hermione se retira en menaçant Pyrrhus: on applaudit. Voilà, dit le Chevalier, sur ma parole, un bon garnement.

Un grand silence regnoit pendant toute l'action ; il étoit naturel que les Spectateurs se servissent des entre-Actes, pour dire leurs sentimens sur les Acteurs & sur la Piéce. Le Chevalier entend plusieurs louer Oreste; il se joint à eux, & dit qu'il croit que son ami Pylades a beaucoup d'esprit; ils applaudirent ensuite Pyrrhus. Le Chevalier n'abandonna pas la partie; quant à moi, dit-il, l'ami bon homme, quoiqu'il parle peu, je l'aime autant que tous les autres. Il y avoit auprès de nous deux ou trois petits-Maîtres qui paroissoient fort attentifs aux remarques du Chevalier: le Capitaine Sentry craignant qu'ils ne se mocquâssent du bon homme, le tira par le coude, & lui parla à l'oreille jusqu'au cinquiéme Acte. Le Chevalier fut extrê-

mement remué à la defcription que fit Orefte de la mort de Pyrrhus, & à la fin dit que c'étoit une action fi fanglante & fi barbare, qu'il étoit bien aife, qu'elle ne fe fût point faite fur le Théâtre à la vûe d'Orefte dans fes fureurs: il devint plus férieux qu'à l'ordinaire; il prit occafion de moralifer à fa maniere fur une mauvaife confcience, en ajoutant qu'Orefte dans fa rage paroiffoit voir quelque chofe.

Nous étions venus les premiers, nous fûmes les derniers à fortir; nous avions envie d'avoir un libre paffage pour notre ami le Chevalier que nous ne voulions point expofer aux embarras de la foule. Il quitta la Salle fort content du plaifir qu'il y avoit eu; nous l'efcortâmes jufques chez lui; pour moi je fus enchanté de l'excellente Piéce que je venois de voir jouer & encore plus de la fatisfaction qu'elle avoit donnée au bon vieillard.



VI.

VI. DISCOURS.

—— De paupertate tacentes,
plus poscente ferent.

L'homme qui cache ses besoins, gagne plus que celui qui se plaint.

Je n'ai rien à faire aujourd'hui qu'à mettre la devise latine à la tête de ma feuille. Cet Epigraphe, à mon avis, ne répond pas mal au sujet. Si le silence de nos besoins est un mérite, à plus forte raison la modestie de celui qui les cache sous une honnête parure.

Les dehors d'une fortune aisée sont nécessaires, pour en faire une réelle.

Monsieur le Spectateur,

Il regne parmi nous un abus qui n'a pas encore été l'objet de vos spéculations: je veux dire la haine que portent certains parens à de jeunes gens, à cause des moyens raisonnables qu'ils employent pour ne les point fréquenter. C'est en affectant une plus riche parure, qu'une mince fortune ne le paroît permettre. Mais le triste spectacle d'un homme dans la misere, est exposé d'une maniere si sensible dans un petit ouvrage intitulé *le Héros Chrétien*, que vouloir paroître

eſt non-ſeulement excuſable, mais néceſſaire. Perſonne n'ignore les fâcheuſes conſéquences que l'on tire ſouvent à la vûe d'un homme de mérite, s'il porte l'étiquette de la pauvreté; ce qui juſtifie le ſoin que prennent quelques-uns pour être admis dans certaines compagnies, pourvû néanmoins que leur pauvreté ne nuiſe point à leur état réel.

Tout homme qui blâme un autre de ce qu'il ne veut pas le fréquenter, doit lui rendre la juſtice de s'informer comment il paſſe ſon tems. S'il apprend qu'il s'enferme tout le jour dans ſa chambre, il ſeroit injuſte de penſer qu'un être raiſonnable ne met pas à profit les heures de ſa ſolitude. J'eſpere qu'on ne conclûra point de ce que je viens de dire, ou dirai dans la ſuite, que je voudrois qu'un jeune homme paſſât plus de tems qu'il ne peut raiſonnablement dérober à l'étude, ou dépenſât plus d'argent que ſon état ne le peut permettre, à ſe faire des amis, & à cultiver de belles connoiſſances. Je ſuis le premier à dire que la plus grande partie de notre tems doit être conſacré à des occupations plus ſolides. Le tems ne peut ſe racheter, & l'on eſt coupable des momens perdus. Quant à la parure, deux habits modernes par an pourront ſuffire: je ne prétens pas mê-

me que l'obligation de se bien vêtir, s'étende plus loin. Une vérité qui se manifeste tous les jours, c'est qu'un Etranger d'un esprit passable, s'il est bien mis, sera mieux reçu des gens du monde, qu'un autre d'un génie supérieur, dont l'habillement sera médiocre. Il n'est rien dans la parure qui ne soit à la portée de tous ceux qui nous voyent. Très peu sont en état de juger des tálens. D'ailleurs il est de la politique & de la politesse d'un Savant, d'être réservé parmi les inconnus, & de ne s'y soutenir que par l'esprit ordinaire de la conversation. Il est vrai que parmi ceux qui ne s'y connoissent point, c'est-à-dire la plupart des hommes, les mots délicatesse, idiômes, belles images, arrangement de periodes, génie, feu, ainsi du reste, employés avec une gravité frugale & honnête, passeront pour critique profonde & immense érudition.

Tous les favoris de la fortune, du moins les jeunes gens & ceux qui sont à la fleur de l'âge, sont fort sujets à tirer un peu trop de vanité de leurs ajustemens; & par conséquent à ne faire cas des autres qu'à proportion de la richesse de leurs habits. Avec quelle confusion un Cavalier à la mode n'est-il point obligé de rendre le salut à un homme dont l'air mesquin semble à peine le mé-

riter ; il a néanmoins une estime particuliere pour lui, quoiqu'il ait honte d'en donner des marques en public.

Il faut avouer que tout jeune homme qui figure, pourroit par une œconomie artificielle, épargner plus de deux cens francs par an ; par exemple, au lieu de belle toile de Hollande, porter un cilice, & il doit en d'autre point ménager à proportion, pourvu qu'il cache cette épargne sous un bel exterieur. De quel usage lui seroit une somme si mince pour détourner une infortune ? Avec cet argent & sans habits, il perdroit le peu d'amis qu'il a, & seroit hors d'état d'en faire d'autres. Comme les dehors d'une fortune aisée sont nécessaires pour en faire une réelle, je ne sçai s'il ne seroit pas quelque-fois utile de jetter dans le discours certaines exclamations touchant les *Banques* ; de faire voir la plus grande consternation à la chûte des fonds, & la plus vive allegresse à leur augmentation : c'est la vénération & le respect que la pratique de tous les siécles a conservés au-dehors, qui a suggeré, sans doute, à nos artisans le sage & politique usage de se recommander au public par ces belles décorations sur leurs portes, & les enseignes qu'ils ont eu soin de faire exécuter par les mains les plus habiles.

Qu'y a-t'il de plus ſéduiſant pour un homme de Lettres, que cette immenſe érudition de tous les âges, de toutes les langues, qu'un Libraire judicieux de concert avec un Peintre, tracera ſur des colonnes aux extrêmités de ſa boutique? Cet eſprit de maintenir l'exterieur, eſt répandu dans les états les plus graves. Faut-il d'autres preuves de la dignité de la parure, que ces lourds ornemens dont nous voyons nos Juges, nos Seigneurs & nos Prélats noblement chargés les jours de cérémonie? Cela eſt impoſant & néceſſaire pour ſoutenir la dignité de l'Etat. Quant à moi je touche à ma trentieme année; & depuis ma ſortie du Collége je n'ai pas perdu mon tems. J'ai acquis un ſyſtême aſſez net de la Philoſophie Morale, & bien attrapé le jargon de la Métaphyſique; depuis je me ſuis mis tout entier à l'Etude des Loix, & me ſuis rendu maître de tous les détours de la chicane, ſans en ignorer le ſtyle, qui dans tous ceux qui la profeſſent, remplace ſi bien la langue maternelle. A ces études pénibles j'ai joint en differens tems celle des Auteurs Claſſiques. Nonobſtant tous mes travaux, je ne ſuis pas plus avancé; mes talens enſevelis & ignorés ne me promettent rien: c'eſt ce qui me fait voir clairement combien la mé-

thode de ſe faire des amis, & de ſe frayer un chemin à la fortune par le ſeul talent d'une profeſſion, eſt tardive & incertaine, & qu'on doit ſaiſir toutes les occaſions raiſonnables de s'avancer par d'autres voyes, & de ne pas laiſſer échapper cet inſtant ou cet heureux hazard que la fortune, dit-on préſente à chaque homme.



VII. DISCOURS.

Tartaream intendit vocem, quâ protinus omnis
Contremuit domus.

Virg. L. VII. v. 514.

Une voix infernale se fait entendre, & toute la salle en est ébranlée.

J'Ai reçu dernierement la Lettre suivante d'un Gentilhomme de Campagne.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

La veille de mon départ de Londres, j'allai voir jouer une Piéce intitulée *le Plaisant Lieutenant* : je fus fort surpris d'entendre le bruit de mille *appeaux* (1). Je commençois à croire avoir fait une méprise. Il me sembloit que j'étois à un Concert, & non à la *Comédie*. Il me paroissoit à la vérité fort plaisant de voir tant de personnes de qualité des deux sexes assemblées à une serenade de gouttiere ; car je ne puis me figurer que ces instrumens produisent un meilleur effet,

Differtation sur les APPEAUX.

(1) *Catcall*, c'est-àdire, *appeau de chat*, instrument ainsi appellé, à cause qu'il imite réellement le miaulement des chats ; il sert à faire tomber les mauvaises Piéces ; il est fort en usage à Londres ; les Anglois s'étonnent qu'il soit inconnu à Paris.

quoiqu'en penſent les Muſiciens. Je ne connoiſſois perſonne, & forcé le lendemain matin de quitter la Ville de très-bonne heure, je n'ai pû apprendre ce que tout cela vouloit dire. Oſerois-je vous prier, Monſieur, de me rendre compte de cet inſtrument ſingulier, qui, ſi je ne me trompe, s'appelle *Appeau*, & de me faire ſavoir s'il ne vient pas d'Italie. Quant à moi, pour vous dire ingénûment ce que j'en penſe, j'aimerois mieux entendre un bon violon. Je n'oſai dire mon ſentiment à la Comédie, parce que j'étois placé près d'un des Muſiciens qui en jouoient.

Je ſuis, Monſieur

Votre très-affectionné
ami & ſerviteur,

J. SHALLOW, Ecuyer.

Pour répondre à la demande de M. *Shallow*, je remplirai cette feuille d'une diſſertation ſur les *appeaux*. Pour me mettre plus au fait, j'en achetai un au commencement de la ſemaine derniere: & ce ne fut pas ſans peine; car on me dit chez deux ou trois Bijoutiers, que les Comédiens les avoient achetés. J'ai depuis conſulté pluſieurs Savans Antiquaires ſur l'origine de cet inſtrument, & je les ai trouvés tous partagés ſur ce point.

Un Membre de la Société Royale, de mes amis, très-verſé dans la partie Mathématique de la Muſique, conclut par la ſimplicité de ſa forme, & par l'uniformité de ſes ſons, que l'appeau eſt plus ancien qu'aucune des inventions de *Jubal*. Il remarque très-judicieuſement que les inſtrumens doivent leur naiſſance aux chants des oiſeaux & des autres animaux mélodieux. Eh! quoi, dit-il, de plus naturel dans les premiers âges des hommes, que d'imiter la voix du *chat* qui vivoit ſous le même toît qu'eux? Le chat, ajouta-t'il, a plus contribué à l'harmonie que tout autre animal; nous lui ſommes redevables non-ſeulement de cet inſtrument à vent, mais auſſi de notre Muſique à corde en général.

Un autre *Virtuoſe* de ma connoiſſance, ne veut pas que *l'appeau* ſoit plus ancien que *Theſpis*, & ſeroit porté à croire qu'il parût dans le monde peu après l'ancienne Comédie; que c'eſt pour cette raiſon qu'il conſerve encore place dans nos divertiſſemens dramatiques. Il ne faut pas non plus paſſer ſous ſilence ce qu'un Gentilhomme fort curieux, nouvellement de retour de ſes voyages, m'a aſſuré plus d'une fois; ſçavoir, qu'on avoit trouvé dernierement à Rome, en creuſant la terre, la Statue de Momus, tenant dans ſa main droite un inſtrument qui reſſemble fort à notre *appeau* moderne.

Il s'en trouve d'autres qui attribuent cette invention à Orphée, & regardent l'*appeau* comme un des inſtrumens dont ſe ſervit ce fameux Muſicien, pour attirer les animaux. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que les cris d'un chat qu'on rôtit, font le même effet ſur les autres chats, que cet inſtrument ſur nous.

Nonobſtant ces conjectures diverſes & ſavantes, je ne puis m'empêcher de croire que l'*appeau* ne ſoit une invention Angloiſe: ſa parfaite reſſemblance, avec la voix de nos Chanteurs, auſſi-bien que l'uſage qu'on en fait, qui eſt particulier à notre nation, me confirme dans mon ſentiment. Il a reçu du moins de grandes perfections parmi nous, ſoit que nous conſiderions l'inſtrument en lui-même, ſoit que nous enviſagions les graces & les cadences que nos joueurs y ont introduites.

Pour en être convaincu, il ſuffit d'avoir entendu le gros bourdon d'*appeau* placé au milieu du Parterre, qui dernierement étoit à la tête de tous les autres, à la repréſentation de la Piéce nonvelle. En voilà aſſez ſur l'origine de l'*appeau* de chat, conſidérons en maintenant l'uſage. Cet inſtrument ſert beaucoup ſur le Théâtre Anglois: il releve de mauvaiſes choſes, & accompagne ſouvent la voix de l'Acteur qui les débite, comme un violon & un clavecin accompagne un récitatif Italien.

Il supplée à l'ancien chœur dans les paroles de M.... En un mot, un mauvais Poëte conçoit autant d'antipathie pour un *appeau* de chat, que certaines gens pour un chat réel.

Dans l'ingénieux essai de M. Collier sur la Musique; on trouve le passage suivant.

„ Je crois qu'il seroit possible d'inven-
„ ter un *instrument* qui produiroit un ef-
„ fet tout opposé à celui des instrumens
„ de guerre aujourd'hui en usage; *un*
„ *instrument* à abbatre les esprits, à
„ ébranler les nerfs, à glacer le sang,
„ & à inspirer la terreur, l'épouvante &
„ le désespoir. Il est probable que le ru-
„ gissement des lions, le miaulement des
„ chats, les cris des frésayes, accompa-
„ gnés de l'abboyement des chiens judi-
„ cieusement imités, & mêlés ensemble,
„ pourroient beaucoup contribuer à cette
„ invention. Je laisse aux Militaires à de-
„ cider si une telle Musique ne seroit pas
„ utile dans un camp.

Ce que ce savant Auteur imagine en théorie, a été de nos jours, & sous mes yeux mis en pratique. L'*appeau* a rallenti le courage des Généraux; fait fuir du Théâtre des Héros tremblans. Au premier son, j'ai vû mourir de frayeur une tête couronnée, & une Princesse tomber en défaillance. Le plaisant Lieutenant luimême ne pouvoit y tenir. J'ai appris qu'*Almanzor* avoit l'air d'une souris, &

trembloit à la voix de cet inftrument épouvantable.

Je finirai par l'avis que je viens de recevoir d'un Ingenieux Artifte, qui a étudié long-tems cet inftrument, & qui eft au fait de toutes les regles du drame. Il enfeigne à en jouer avec méthode, & à exprimer par ce moyen, tous les traits de la critique. Son *appeau* a fa baffe & fon deffus: la premiere, pour la Tragédie: la feconde, pour la Comédie. Dans la Tragi-Comédie, l'un & l'autre peuvent jouer de concert. Il a une efpèce de cri de fréfaye, pour marquer qu'on viole l'unité de lieu, & des fons differens pour le Poëte & l'Acteur. En un mot, il diftingue & défigne parfaitement, par des notes particulieres, ce qui eft obfcêne, ce qui eft plat ou ridicule, ce qui eft phœbus & galimathias. Il a compaffé une efpèce d'air qui peut fervir d'intermede à une Pièce incorrigible, & qui renferme toute l'étendue de l'appeau du chat.



VIII. DISCOURS.

—— Nil fuit unquam sic dispar sibi.

Il n'y eut jamais rien de si inconséquent.

Critique de l'EPILOGUE comique de la MERE AFFLIGÉE traduction de l'ANDROMAQUE de RACINE.

J'Apprend que *la Mere affligée*, Tragédie nouvelle, paroit aujourd'hui. L'Auteur du Prologue (1) a pour se justifier, une excuse surannée, que j'ai lûe quelque part: sçavoir, *qu'il est stupide à dessein.* L'ingénieux Ecrivain, à qui nous devons l'Epilogue, a tant à se louer sur d'autres Ouvrages de plus grande importance, qu'il me pardonnera sans peine d'avoir donné place, dans la Lettrre suivante, à des objections contre les plaisanteries, qui parmi nous terminent les Pièces serieuses. Je dois moins que personne lui passer une faute qui ne peut avoir que de mauvaises suites, à cause de la réputation & des talens reconnus de celui qui l'a commise.

(1) On donne toujours un Prologue & un Epilogue aux Pièces nouvelles

MONSIUR LE SPECTATEUR,

J'eus le bonheur d'être placé auprès de vous, l'autre jour, à la repréſentation de la Tragédie nouvelle que vous avez louée avec tant de juſtice dans une de vos dernieres feuilles. J'étois bien ſatisfait que la fortune m'eût placé auprès de deux perſonnes, dont l'une me promettoit des réflexions ſur les différens incidens de la Piéce, telles que les produit la connoiſſance la plus profonde de l'Art, & le jugement le plus ſain. A vous dire vrai, ma curioſité me porta tellement à écouter les reflexions du Chevalier, que je n'eus pas le loiſir de profiter des vôtres. J'ai trouvé que la nature en lui a joué ſon rôle à merveille, mais qu'elle l'a abandonné tout-à-fait vers la fin. Il faut vous dire, *Monſieur*, que c'eſt ma coutume, quand je me ſuis plu à une Tragédie nouvelle, de m'en aller toujours avant l'Epilogue comique. Ce n'eſt pas que ces Pièces ne ſoient ſouvent très-bien écrites. Mais comme j'ai payé mon écu, & par conſéquent bien acheté toute la mélancolie douce & agréable que l'Art du Poëte peut me cauſer, ou dont mon caractere eſt ſuſceptible, je ne veux pas en être fruſtré, quelqu'ingénieuſe que ſoit l'adreſſe de l'Epiloguiſte pour m'en tirer.

Quoiqu'il en soit, je voulus bien rester la derniere fois. J'esperois de trouver mes sentimens appuyés par ceux de votre ami; mais à ma grande surprise, le Chevalier entra avec un plaisir égal dans les deux genres, & fut aussi satisfait de voir l'enjouement de Mademoiselle Oldfield (1), qu'il l'avoit été auparavant de la noblesse d'Andromaque. Je ne vous dirai point si ce fut l'effet de l'humanité du Chevalier, qui peut-être étoit charmé de voir, à la fin, que, malgré tant d'horreurs tragiques, tout le monde se portoit bien. Quant à moi, j'étois si mécontent que je fus fâché que le Poëte eût épargné Andromaque. J'aurois voulu de tout mon cœur qu'il lui eût fait subir le sort de son mari; car vous ne pouvez vous figurer, *Monsieur le Spectateur*, quelle révolution elle étoit destinée à produire dans mes sens: j'avois senti durant l'action, mon ame remuée & montée par degrés au plus haut point de la compassion. J'éprouvois ce mouvement si naturel aux grandes ames, à la vûe de la

(1) Dans la Piéce elle jouoit le Rôle d'Andromaque, & dans l'Epilogue, celui de Veuve du Monde; elle paroissoit en habit de nôces, ricanant & disant mille plaisanteries.

Mademoiselle Oldfield étoit la plus charmante Actrice de son tems; les Anglois l'adoroient; c'étoit la *Gossin* d'Angleterre. Elle est morte il y a environ vingt ans; rien de plus grand que sa pompe funebre, huit Ducs portoient le drap mortuaire.

vertu opprimée. L'impression que j'en reçus fut si forte & si vive, que, si elle eût continué, j'aurois pû, j'en suis persuadé, vous deffendre, dans l'occasion, contre une douzaine de *Mohocks*. Mais le burlesque Epilogue éteignit toute mon ardeur, & me bouleversa l'esprit. Je ne regardois plus toutes ces actions éclatantes, que comme des faits ridicules & romanesques. Je ne sçai ce que les autres en pensoient; mais pour moi, à la fin de la Tragédie, je trouvai mon ame uniforme, & tout, pour ainsi dire, d'une piéce; mais après l'Epilogue, elle fut si brouillée & si partagée entre le plaisant & le sérieux, que si vous voulez me pardonner une idée extravagante, je vais vous la communiquer.

Je m'imaginai que si mon ame dans ce moment se fût separée de mon corps, & fût descendue au séjour des ombres dans l'état où elle étoit, sa figure leur auroit paru très-singuliere. Elles n'auroient sçu que dire de mon spectre bigarré moitié comique, moitié tragique, le tout ressemblant à un visage ridicule, qui rit d'un œil & pleure de l'autre.

Voici la seule apologie que j'aye vû faire de cette jonction peu naturelle d'une queuë comique à une tête tragique; c'est, dit-on, pour soulager les esprits des Spectateurs, & empêcher qu'on ne s'en retourne plein de tristesse & de douleur;

car

car qui fait quelle en pourroit être la fuite ? Nous fommes à la vérité, très-fenfibles au bon cœur des Poëtes, & à la part qu'ils prennent à notre confervation: nous leur en témoignons notre reconnoiffance: mais s'ils n'ont d'autres raifons; affurez-les, Monfieur, que nous ne rifquons rien de ce côté-là. Cela ne nous empêchera ni de vivre ni de fréquenter leur Théâtre plus que jamais. J'aurois d'autant plus d'envie de réformer cet abus, qu'il produit de mauvais effets. La plupart de nos Muficiens d'Eglife, font des éleves de Théâtre; ils ont introduit à l'imitation de ces Epilogues, dans leurs impromptus volontaires (1), une efpèce de mufique entierement étrangere à celle du Service Divin, au grand fcandale des ames dévotes.

On devroit avertir ces Meffieurs de retenir dans les bornes leurs doigts ingenieux, & d'affortir leurs airs au fujet & à la fainteté du lieu, & que le Muficien eft obligé de s'attacher au texte autant que le Prédicateur. Faute de cela, j'ai éprouvé par moi même les plus grands inconvéniens. Toutes les bonnes penfées

(1) C'eft l'ufage en Angleterre que les Organiftes jouent des caprices vers le milieu & à la fin du Service. Handel jouoit au Temple à Londres, du tems que j'y étois. On accouroit de toutes parts pour entendre ce célébre Muficien; il y avoit du monde jufqu'au haut des colomnes, & plufieurs perfonnes auroient été étouffées fans l'arrivée du Prédicateur qui fit défiler tout le monde,

& les heureuses dispositions que m'avoient inspirées le chant divin, se sont dissipées tout à coup par une jolie ariette partant des orgues. On ne sait pas quels mauvais effets les Epilogues pourront produire dans la suite. Mais j'ai appris que l'exécuteur de la justice est dans la résolution de faire un changement à ses Piéces Tragiques ; & à la premiere représentation, au lieu d'un Pseaume de la Pénitence à la fin du Spectacle, de conclure la Scene par un Vaudeville nouveau de sa composition. La grace que j'ai à vous demander, c'est de faire ce qui dépendra de vous pour réformer tant d'abus. Vous obligerez sensiblement,

Votre, &c.

PHYSIBULE.



IX. DISCOURS.

—— Revocate animos mœstumque timorem
Mittite.

Reprenez courage, & loin de vous la crainte & les soucis.

Defense de l'Epilogue Comique de la Mere Affligée, traduction de l'Andromaque de Racine.

SI pour obliger mon correspondant Physibulé, j'ai publié sa lettre, Vendredi dernier, à l'occasion du nouvel Epilogue, il ne doit pas se scandaliser si je fais place à une autre de la part d'un Gentilhomme qui combat son sentiment.

Je suis bien surpris, *Monsieur*, de voir, frondé dans vos discours de Vendredi dernier, un Epilogue généralement applaudi.

Les Spectateurs ne voulurent point permettre à Mademoiselle Oldfield de quitter le Théâtre, à la premiere représentation, qu'elle ne l'eût repété deux fois: le jour d'après, les *bis* recommencerent avec plus de force que jamais; elle fut obligée de s'y rendre: enfin, contre l'ordinaire des autres Epilogues qui tombent à la troisiéme représentation, celui-ci a été repété dix fois.

Je suis, il faut le dire, d'autant plus scandalisé de trouver cette censure si contraire aux suffrages de toute la Ville,

qu'elle est adoptée d'un Ecrivain jusqu'ici célébre par la justesse de ses critiques.

Je ne puis en aucune façon accorder à votre triste correspondant, que le nouvel Epilogue n'est pas naturel, parce qu'il est enjoué. Si je voulois faire le Savant, je pourrois lui dire que le Prologue & l'Epilogue faisoient des parties réelles de l'ancienne Tragédie : mais personne n'ignore qu'ils sont des productions distinctes & détachées entierement de la Piece.

Dès que la Piece finit, l'Heroïne n'est plus Andromaque, mais Mademoiselle Oldfield ; & quand même le Poëte n'eût pas sauvé Andromaque, *& qu'il lui eût fait subir le même sort de son mari* ; ce sont les termes de votre correspondant : cela n'auroit-il pas empêché Mademoiselle Oldfield de donner un Epilogue divertissant ?

Nous avons un exemple de ceci dans une Tragédie, où il y a une Martyre. Sainte Catherine étoit représentée par *Nellguinn* (1). Elle paroissoit étendue sans vie sur le Théatre, lorsque ces Messieurs, dont le département est d'emporter les tués dans nos Tragédies Angloises, alloient lever son corps ; elle

(1) *Nellguinn* Vendeuse d'orange de la Comédie, devint Actrice, & d'Actrice Maîtresse de Charles II, Elle n'étoit pas jolie, mais en recompense elle avoit beaucoup d'esprit.

éclata en ces termes, qui firent un très-burlesque mais excellent Epilogue : Arrête chien maudit, je dois me lever & dire l'Epilogue. Cette maniere divertissante fut toujours pratiquée par M. *Dryden*, qui, sans être le meilleur Auteur Tragique de son tems, fut regardé comme l'homme le plus habile à tourner un Prologue ou un Epilogue. Les Epilogues pour *Cléomenes*, *Don Sebastien*, *le Duc de Guise*, & *l'Amour triomphant*, sont des Chefs-d'œuvres dans leurs genres.

Je pourrois encore justifier cet usage par l'excellent Epilogue prononcé il y a quelques années après la Tragédie de *Phedre & d'Hyppolite*, avec plusieurs autres dans lesquels les Poëtes ont fait leur possible pour réjouir le Spectateur. S'ils n'ont pas tout réussi comme l'Auteur de celui-ci : ils ont néanmoins fait voir que ce n'est pas faute de bonne volonté.

Il faut remarquer de plus que cet enjouement est d'autant mieux placé qu'il est d'usage à la fin des Pieces Françoises ; cette nation qui est généralement reconnue pour être celle de toute l'Europe qui a le goût le plus fin, finit toujours ses Pieces Tragiques par ce qu'on appelle *petite Piéce*, dont le but est de faire rire. La même personne qui fait le principal personnage dans la Tragédie, joue souvent le premier rolle dans

la Piéce. J'ai vû à Paris *Oreste* & *Lubin*, représenté par le même Acteur.

La critique, à la vérité, que vous-mêmes avez faite de la Tragi-Comédie, est très-bien fondée, parce que le torrent des passions se trouve interrompu dans son cours.

Si le nouvel Epilogue est écrit dans le goût de nos meilleurs Poëtes, il en differe aussi. La plupart, comme dit le Duc de Buckingam, dans *sa Répétition* (1), conviendroient à toute Piéce quelconque; celui-ci nait des évenemens de la Tragédie, pour laquelle il a été composé.

La seule raison, que votre tragique correspondant donne contre ce plaisant Epilogue; c'est qu'il veut absolument emporter la tristesse chez lui. Je souhaite de tout mon cœur que sa sagesse soit égale à sa gravité. Quand à moi je suis d'avis que la douleur excitée par une Piéce fabuleuse, n'est bonne que durant la représentation, & doit cesser avec elle: j'aime toujours à me retirer en bonne humeur.

Notre génie tragique se plaint du grand mal que lui a fait Andromaque; & en quoi? C'est qu'elle la fait rire. Rien au monde de si plaisant: ses souffrances me rappellent le sort d'*Arlequin* chatouillé jusqu'à mourir. Il ajoute qu'il ex-

(1) Comédie.

termineroit une douzaine des plus fiers Mohocks au fort de sa douleur.

Son courage retrace à ma mémoire le *Chevalier de la triste figure*, qui se bat d'une maniere si impitoyable dans un vieux Roman : quant à ce qu'il dit, *que la figure de son ame auroit paru fort singuliere, si elle eût quitté son corps en pareil état ; & qu'elle fût descendue au séjour des ombres.* J'y souscris de bon cœur. L'échaffaut lui fournit sa derniere idée. Il paroît fort en peine qu'il n'arrive quelques innovations dans les Tragédies de son ami l'Exécuteur.

Cependant, Monsieur, ce sombre Ecrivain, si scandalisé d'un comique Epilogue après une Piéce serieuse, est lui-même fort plaisant en parlant des malheureux condamnés à une mort ignominieuse ; il tâche, par des expressions burlesques, de faire rire le Lecteur à l'occasion de la chose du monde la plus triste & la plus tragique.

Je suis, Monsieur, avec tout le respect possible,

Votre, &c.
PHILOMEIDES.

X. DISCOURS.

Pone me pigris ubi nulla campis.
Arbor æstivâ recreatur aurâ;
Dulce ridentem Lalagen amabo
Dulce loquentem.

Hor. od. 22. L. 1. v. 17.

L'Amour inspire de tendresse & de Poësie à toutes les Nations.

PLacez-moi dans les déserts où l'Afriquain bazanné se plaint de voir le soleil si près de ses plaines brulantes. La zone torride, les isles glaciales m'entendront chanter les charmes de Celie; je mepriserai le froid le plus grand, excepté dans son cœur; je braverai les rayons les plus enflammés, excepté ceux des yeux de Celie.

MYLORD ROSCOMMON.

Que de traits singuliers! que de contradictions bizarres d'un homme livré à l'amour! si on lui laisse la liberté qu'on refuse aux autres fous, ce n'est je l'ai souvent pensé, qu'à cause que son délire est sans méchanceté, & n'est nuisible qu'à lui-même. Sa vive passion fait naître en lui une tendresse générale qui s'étend à tous les objets aussi-bien qu'à sa maitresse. Il arrive d'ordinaire à ceux qui veu-

veulent peindre cette passion, de ne produire que des traits fins & des éclairs d'imagination. Fidéles interprêtes d'un esprit laborieux ainsi que d'une ame tranquille, les gens de goût sçavent distinguer un cœur amoureux plein de sentimens & de tendresse, d'un esprit en travail qui ne fait que décrire une tempête, un nauffrage. Dans les productions de cette espèce, la plus grande absurdité, c'est d'avoir de l'esprit; chaque sentiment doit naître du sujet & quadrer avec la situation de la personne que l'on dépeint. Dès que cette loi est violée, l'amant dans tout ce qu'il dit de délicat & de brillant, ne fait qu'étaler de vains ornemens; au lieu de lui parler de son ardeur. Les dentelles & les beaux habits ne sont à l'homme que ce que les tours & les finesses de l'esprit sont à l'amour.

Monsieur le Spectateur,

Les vers suivans sont traduits d'une chanson Laponne que j'ai trouvée dans l'histoire du païs par *Sheffer*. Je fus étonné de voir cet esprit de tendresse & de poësie dans une nation que je n'en croyois pas susceptible. Dans des climats plus chauds, quoique sauvages, il ne seroit pas si étrange de voir quelques traces d'une douce harmonie chez des peuples qui filent leurs jours sous des berceaux d'oran-

gers & au milieu des oiseaux. Mais une piece lyrique d'un Lapon, & qui respire tout ce que l'amour & la poësie ont de plus tendre & de plus heureux, & que l'ancienne Grece ou Rome n'auroit pas désavouée; une Ode dans les regles venant d'un climat glacé & la plupart du temps enseveli dans les tenebres d'un païs dont on ne peut comprendre que les malheureux habitans puissent trouver dequoi soutenir la vie ou soient tentés de se reproduire: cela m'a paru, je vous l'avoue, un miracle plus grand encore que tout ce que nous présentent les fameuses histoires de leurs vents, de leurs tambours & de leurs enchantemens.

Je louë avec d'autant plus de hardiesse cette chanson du nord qui j'y ai fidélement conservé tous les sentimens sans y rien ajouter.

Au reste, je ne prétens pas à plus de gloire que ceux qui nettoyent & préparent les fourures de ce païs endommagées par le transport. La mesure du vers dans l'original est libre & négligée dans le goût de nos essais pindariques.

La plus belle Angloise ne regarderoit pas cette chanson comme un présent indigne d'elle. J'ai pris la liberté de renfermer cette piéce dans une cadence exacte comme plus convenable à notre langue, quoique les graces negligées répondent mieux au génie de la langue d'un Lapon.

Il eſt bon de ſe figurer que l'Auteur de cette chanſon, privé de la liberté de voir ſa maîtreſſe dans la maiſon de ſon pere, eſperoit la découvrir de loin dans les champs.

O toi, Soleil, qui commences ta carriere, & dont les doux rayons invitent ma belle à goûter les plaiſirs de la campagne, chaſſe les brouillards, purifie les cieux par ta lumiere & préſente mon *Orra* à mes yeux.

Ah! ſi j'étois certain de voir ma belle, je monterois au ſommet de ce pin dont l'air agite les branches incertaines; là je paſſerois mes jours à obſerver autour de moi.

Mon Orra, ma chere Maure, où es-tu? quel bois cache ma bergere endormie; ah ſi je le ſçavois! j'irois bien-tôt arracher par leurs racines les arbres qui couvrent cet objet chéri.

Que ne puis je m'élever dans les Cieux monté ſur ces nuages, ou m'abandonner dans les airs ſur les aîles de ce corbeau. Vous, cycognes, & vous, cygnes, arrêtez un moment & portez un amant ſur les pas de ſa maîtreſſe.

Ma belle differe trop long-temps mon

bonheur. L'été n'eſt plus, l'hyver s'avance. Qu'importe? Ni les vents glacés, ni les frimats, ni la nuit ne pourront m'arrêter.

Que peut-on comparer à l'acier pour la force? helas! les entraves de l'amour ſont encore plus dures. Les fers ne peuvent lier que le corps, mais le cruel amour ſçait enchaîner l'eſprit.

Mais ne nous tourmentons plus. Quand diverſes penſées nous agitent, les premieres ſont les meilleures: c'eſt folie que d'aller; mais c'eſt mourir que de reſter ici. Marchons vers *Orra*, courons, volons ſur ſes pas.



XI. DISCOURS.

Ire tamen restat, Numa quo devenit & Ancus.

Il nous reste à aller où sont déja Numa & Ancus.

Hor. Ep. 6. L. 1. v. 27.

MOn ami le Chevalier de Coverly me dit l'autre jour, qu'il avoit lu ma feuille sur l'Abbaye de Westminster, & qu'il y avoit trouvé bien des traits ingénieux Vous nous en avez promis, dit-il, un autre sur les tombeaux. Je serois charmé de les aller voir avec vous, car je ne les ai pas vûs depuis que j'ai lu l'histoire. Je ne pouvois d'abord m'imaginer ce qui pouvoit être entré dans la tête du Chevalier. Enfin je me rappellai qu'il avoit passé l'été précédent à lire la Chronique de Baker, Ouvrage qu'il avoit cité plusieurs fois dans les disputes qu'il eut avec le Chevalier Freeport depuis son dernier voyage. Je lui promis donc d'aller le prendre le lendemain matin, pour le conduire à l'Abbaye. Sur les Tombeaux de Westminster.

Je trouvai le Chevalier entre les mains de son Sommelier; c'est toujours lui qui

(1) Le Saint Denis d'Angleterre.

le rase. Il ne fut pas plutôt prêt, qu'il demanda un verre d'eau de la veuve *Trueby*. Il en buvoit toujours avant que de sortir. Il me pria en même temps de si bon cœur d'en boire, que je ne pus m'en deffendre. A peine l'eusse-je bue, que je la trouvai fort désagréable. Mes grimaces n'échapperent pas au Chevalier, Il me dit qu'il sçavoit bien que je ne l'aimerois pas d'abord, mais qu'il n'y avoit rien de meilleur au monde pour la pierre ou la gravelle. J'aurois bien voulu qu'il m'eût instruit plutôt des vertus de cette eau. Mais il étoit trop tard pour se plaindre; de plus je sçavois qu'il ne l'avoit fait que par un bon motif. Il me l'assura encore excellente pour quiconque reste long-temps à la ville; que c'étoit un préservatif contre la peste, & qu'aux premieres nouvelles de la maladie de Dantzick, il en avoit fait une bonne provision. Puis il se tourna vers un de ses domestiques: Charles, lui dit-il, va chercher un carosse, aye soin que le Cocher soit d'un âge mur.

Il reprit l'article de la veuve *Trueby*. Elle seule, continua-t'il, a fait plus de bien que tous les Medecins ou Apoticaires de la Province. Elle distille tous les pavots qui se trouvent à cinq lieues à la ronde, elle distribue son eau

gratis; elle possede, ajouta-t'il, un bien considérable. Tout le pays veut que nous nous aimions. A la verité si je n'étois pas engagé ailleurs, je crois que je ne pourrois pas mieux faire.

Le domestique vint l'interrompre en lui disant que le carosse étoit à la porte. Nous sortimes; avant que de monter, il jetta les yeux sur les roues, puis demanda si son (1) essieu étoit bon. Je peux vous le garantir, répondit celui-ci. Il a l'air d'un honnête homme, dit le Chevalier, se tournant de mon côté; puis il monta sans autre cérémonie, & nous arrivâmes bien-tôt à l'Abbaye.

En traversant la nef de cette belle Eglise, le Chevalier fixa les yeux sur les trophées d'un des nouveaux monumens: Le brave homme, s'écria-t'il. Il passa ensuite devant le Chevalier *Shovel*: C'étoit un galant homme en verité, dit-il, en le montrant avec le doigt. Un peu plus haut nous nous trouvâmes devant le tombeau de *Busby*: O le grand homme, s'écria encore le Chevalier: oui, c'est lui qui a fouetté mon grand pere. J'aurois

(1) Quand on a beaucoup de jours devant soi, on les prodigue plus volontiers que quand il n'en reste guères. Ces précautions d'un vieillard contre les accidens, & de jeunes étourdis de Cochers qui les entraînent, me paroissent fort justes & naturelles.

moi-même été sous sa férule, si je n'eusse été un sot.

On nous conduisit ensuite à la petite chapelle à droite. Mon ami se mit à côté de notre Historien, il prêtoit une oreille attentive sur-tout à ce qu'il nous dit au sujet d'un Seigneur qui avoit tranché la tête au Roi de Maroc. Parmi plusieurs figures, celle de Cecil Ministre d'Etat à genoux lui fit beaucoup de plaisir. Il conclut que c'étoit tous de grands Hommes. Nous nous approchâmes de cette Martyre du ménage, qui mourut d'une piquure d'éguille : notre Interprête nous dit qu'elle étoit fille d'honneur de la Reine Elizabeth ; ce qui reveilla la curiosité du Chevalier, pour sçavoir son nom (1) & sa famille. Il examina son doigt pendant quelque-temps, puis il dit : Je m'étonne que le Chevalier Baker n'en ait point parlé dans ses Chroniques. De-là nous passâmes aux deux chaires qui servent au couronnement. On nous apprit que la pierre de dessous la plus ancienne, fut apportée d'Ecosse, & s'appelloit *l'Oreiller de Jacob*. Le Chevalier s'y assit aussi-tôt : il avoit l'air d'un vieux Roi des Goths : Comment prouvera-t'on, dit-il, que Jacob ait jamais été en Ecosse. Le

(1) Madame la Comtesse de Russel.

conducteur ne répondit qu'en lui disant qu'il esperoit que sa seigneurie voudroit bien payer l'amende. Je vis d'abord le Chevalier un peu hors de lui-même ; mais le guide n'ayant point insisté, le Chevalier reprit sa bonne humeur.

Le vieillard mit ensuite la main sur l'épée d'*Edouard III.* & s'appuyant sur le pommeau, nous fit toute l'histoire du Prince Noir : il conclut en disant que selon *Baker*, *Edouard III.* étoit un des plus grands Princes qui eussent jamais monté sur le trône d'Angleterre. Nous vîmes ensuite le tombeau d'Edouard le Confesseur : le Chevalier nous annonca qu'il fut le premier qui guérit les écrouelles en les touchant.

Notre conducteur nous montra ensuite ce monument où est la tête d'un de nos Rois sans tête : il nous donna à entendre que la tête qui étoit d'argent battu, avoit été volée depuis quelques années. Vous devriez mieux enfermer vos Rois, dit le Chevalier ; on emportera aussi le corps, si vous n'y prenez garde. Pour moi je fus charmé de voir éclater dans mon ami cette honnête passion pour la gloire de sa patrie, & cette réconnoissance respectueuse pour la mémoire des Princes qui y ont regné.

Je ne dois pas omettre que cette bien-veillance dont ce bon vieillard honoroit tous ceux qui jouissent de sa societé, s'étendit jusques sur notre Interprête; il lui serra la main en le quittant, le pria instamment de l'aller voir, afin qu'il put s'entretenir avec lui plus à loisir sur tant de grandes curiosités.



XII. DISCOURS.

—— Rivalem patienter habe ——

Supportez un rival avec patience.

MONSIEUR,

LA réputation, que vous avez dans le monde, d'être le Philosophe des Dames, & les avis agréables que vous donnez au public, sont les motifs qui m'engagent à vous écrire. Vous trouverez donc bon, Monsieur, que je vous demande des éclaircissemens sur ce qu'une femme aujourd'hui peut appeller un amant. Je recevois depuis peu les visites d'un Gentilhomme sur qui je croyois avoir des droits. Ses assiduités annonçoient la plus belle union, & tous mes amis nous croyoient mariés; j'ai fait mon possible pour les désabuser: mon amie de cœur, une jeune Dame nouvellement de retour de la campagne, vit plus qu'il n'y en avoit à voir, & m'entreprit à ce sujet. Je lui répondis ingenûment que nous n'étions pas unis; mais que je ne sçavois pas ce qui pouvoit arriver. Elle ne tarda point de faire connoissance avec le jeune homme, & voulut malgré moi se charger de mon affaire.

Lettre à l'Auteur pour lui demander des éclaircissemens sur ce que c'est qu'un Amant.

Un nouveau visage fit apparemment des impressions nouvelles; le mien parut oublié. On me dit même qu'il jure n'avoir jamais eu dessein de m'épouser; & cela n'empêche pas qu'il ne me témoigne avoir pour moi la plus grande estime. Or les mariages se proposeroient-ils par la voye de l'estime? C'est ce que je brule d'envie de sçavoir & ce qu'on peut réellement appeller un amant. Tant d'hommes parlent le langage d'amour; mais ils ont si grand soin de ne se permettre aucun mot qui ait rapport au mariage, qu'il n'est pas possible de distinguer l'amour véritable du langage familier. J'espere que vous me rendrez justice de mon amie & de mon amant, s'ils m'irritent davantage. Cependant ma conduite est si égale & unie, que la bergere & son Coridon ne sont pas peu embarrassés; ils pensent que moi, qui les connois tous deux, je me crois vangée par leur amour mutuel. Ce qui produit ma jalousie irréconciliable. Si mes affaires vont bien, vous en aurez des nouvelles.

Je suis, *&c.*

MIRTILLA.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Sur la Conduite

Vos observations sur des personnes qui

se conduisent avec indécence à l'Eglise, ont produit sans doute un bon effet; mais il y a une autre faute qui a échappé à vos recherches; le zéle & l'exactitude que certaines gens font voir à faire une méditation préliminaire comme une priere préparatoire, & qui négligent de se joindre au corps des fidéles dans les prieres communes. Je citerai un exemple dans un des amis de *Will Honeycomb*, dont le banc est vis-à-vis du mien: le service est à moitié fait quand il arrive: dès qu'il s'est mis à sa place, au lieu de s'unir à l'assemblée, il se masque pieusement de son chapeau; cela dure quelques minutes: il se leve, salue toutes ses connoissances, puis s'asseoit & prend une prise de tabac. Le reste du temps, s'il ne dort pas, il s'amuse à promener ses regards sur les Spectateurs. Or, la grace que j'ai à vous demander, c'est que vous releviez dans vos critiques les façons de cet honnête homme: toute sa devotion ne consiste, à mon avis, que dans le mouvement de son chapeau; il ne fait en cela que souscrire à l'usage du lieu; & ce n'est tout au plus qu'un trait de politesse d'Eglise. Si vous ne voulez pas vous charger de nous dire les motifs qui amenent des gens aussi frivoles à des assemblées solemnelles, du moins ayez la complai-

indécente à l'Eglise.

sance d'honorer ma lettre d'une place parmi les vôtres ; & je suis avec réconnoissance.

MONSIEUR,

Votre.

J. S.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Sur le désir d'être admiré.

La conversation, dans la societé que je fréquente, roula hier au soir sur la vanité & sur le désir qu'on a d'être admiré : cela me mit dans l'esprit de raconter combien je fus amusé, jeudi dernier près de chez moi, par une jolie fille qui portoit, pour ainsi dire sur des lys & des roses, le pot au lait le mieux orné & le plus galant. Je goutois un sensible plaisir de voir la conduite d'une coquette subalterne, & la maniere dont elle recevoit les passans. Les complimens faisoient jouer tous les muscles de son visage avec cette finesse ordinaire à une beauté du premier ordre, lorsqu'elle attire tous les regards à une comedie ou à une assemblée : ce trait fit tomber la conversation sur le sentiment du plaisir : tous furent d'accord que la petite laitiere jouit de sa vanité

avec autant de volupté qu'une Duchesse. Je pense que ce sujet vous conviendroit assez: & vous ne feriez pas mal de suivre cette foiblesse dans tous les étages de la vie. Je vous le recommande, comme une occasion d'obliger un grand nombre de nos Lecteurs & particulierement celui qui a l'honneur d'être, &c.

Monsieur,

J'entrai la semaine derniere dans un caffé près de la Bourse, mon panier sous mon bras; un Juif de grande considération, ainsi que je l'ai appris, fit choix d'une demie douzaine d'oranges, & me glissa une guinée dans la main; je lui fis une grande révérence & m'en allai; il me suivit & m'accosta; il me dit qu'il ne m'avoit donné la piece que pour m'avoir à ses ordres pendant une heure. Oui-da! Monsieur, lui répondis-je, vous me l'avez donc donnée pour me rendre une coquine? Et moi, je la garderai pour être honnête fille. Cependant pour ne pas être ingrate à votre égard, je l'employerai, je vous promets, à acheter une couple de bagues que je porterai pour me souvenir

Conte plaisant d'un Juif & d'une fille honnête.

de vous. Je ſuis encore aſſez juſte, Monſieur le Spectateur, pour apprendre à tous ceux qui me demandent comme j'ai eu ces bagues, cette hiſtoire de mon Bienfaicteur. Pour m'épargner la peine de répéter tant de fois la même choſe, je vous demande en grace de la conter une fois pour toutes. Vous obligerez extrêmement votre très-humble ſervante.

CATIN CITRON.



XIII. DISCOURS.

Quid quisque vitet, numquam homini satis
Cautum est in horas ——

Hor. Od. 13. L. 2. v. 13.

Malgré toutes les précautions qu'on peut prendre, on ne sçauroit éviter sa destinée.

L'Amour est une des Causes différentes qui produisent quelquefois la mort.

L'amour fut le pere de la Poësie, & produit encore, parmi les plus ignorans & les plus barbares, mille désastres & mille plaintes poëtiques. Il fait parler un laquais comme Oroondate, & métamorphose un païsan grossier en un tendre berger. Le plus vil Plebeien palpite & languit avec cette grace & cette tendresse de sentiment que l'amour inspire.

Ces langueurs intestines d'un cœur atteint de tendresse, ont donné lieu à une expression ordinaire chez le peuple amoureux; je veux dire celle de *mourir d'amour*.

Les romans qui doivent leur existence à cette passion, sont farcis de ces mots métaphoriques; les Héros, les Héroïnes, les Chevaliers, les Ecuyers & les Demoiselles, sont tous dans un état mourant. Ne voit-on pas la même espéce de mor-

talité dans nos tragedies modernes, où chacun se pâme, s'évanouit & se meurt? Bien des Poëtes, pour détruire ces maux produits par cette passion, réprésentent les belles comme des Basiliques qui lancent la mort de leurs yeux; mais je trouve que M. Cowley a comparé avec beaucoup de justesse une jolie femme à un porc-épic qui darde des traits de tous côtés.

Je me suis souvent imaginé qu'il n'y a pas de moyen plus efficace pour la guerison de cette foiblesse épidemique, que de réflechir sur les motifs qui la produisent. Quand la passion provient du sentiment de quelque vertu ou perfection dans l'objet aimé, je serois loin de la blâmer; mais si une jeune personne considere que toutes ses plaintes de blessures & de mort naissent de quelques petites affectations de coquetterie, que sa tendre imagination lui peint comme autant de charmes, la simple exposition de la cause de son mal suffiront souvent pour la guérir.

Je viens d'examiner tous les paquets de lettres que j'ai reçus de personnes mourantes, j'ai composé la liste des billets d'enterrement que je vais offrir au Lecteur sans autre préambule. Heureux s'ils peuvent lui servir à découvrir ces differens endroits où il y a le plus de danger, ainsi que ces stratagêmes funes-

tes mis en usage pour surprendre & détruire la vertu endormie.

Lysandre tué aux Marionettes le trois Septembre.

Thyrsis eut la cervelle brûlée à un balcon dans la rue Piccadilly.

T. S. blessé à mort par le bas couleur de chair de Zelinde, comme elle descendoit de carosse.

Michel Simple anéanti à l'Opera par un coup d'œil lancé à son voisin.

Vainlove expira à un bal.

Tim Tattle exterminé par un coup d'éventail sur l'épaule gauche, par Coquetilla, comme il lui parloit de choses & d'autres sur un sopha.

Le Chevalier *Simon le Tendre* assassiné à la Comédie par un regard de mépris.

Philandre blessé par *Cleora*, comme elle ajustoit son tour de dentelles.

Claude Beant transpercé au cours d'un trait lancé au hazard.

J. F. foudroyé dans une partie de plaisir sur la riviere le 1 de Mai.

Sylvius percé à travers les jalousies d'un éventail, à l'Eglise S. Paul.

Damon frappé jusqu'au cœur par un collier de diamans.

Messieurs Faquini, Dandinet, Ziguezague, Sottenville rangés de front tomberent tous quatre à la fois par un coup d'œil de la veuve Latrappe.

Tom Joli-cœur, marchant par hazard sur la queuë d'une Dame comme il sortoit de la Comédie, elle se tourna, il tomba mort sur la place.

Jacques Feutre, Chapelier, blessé dans une promenade à Islinston par Susanne de *La Couture*, comme elle grimpoit par dessus une barriere.

R. F. T. W. S. I. M. P. &c. mis à mort au massacre de la derniere fête de la Cour.

Innocent Beulle moissonné dans la vingt-unieme année de son âge par une savonnette.

Musidore tué par un trait porté d'une fossette dans la jouë gauche de Belinde.

Ned. *Galant* présentant à Flavie son gand (qu'elle avoit laissé tomber exprès) elle le reçut, & lui donna la mort avec une reverence.

Jean Gasselin ayant reçu une blessure légere d'une paire d'yeux bleux, comme il se sauvoit, fut expédié par un sourire.

Strephon tué par Clarinde comme elle regardoit dans le parterre.

Charles Etourdi fut percé en courant par une fille de 15 ans, qui mit soudain la tête hors d'une portiere pour le regarder.

Josiah de Cercueil âgé de 78 ans, fut envoyé au païs d'où l'on ne revient point par Mademoiselle Baillers.

Sero le Sage noyé dans un torrent de larmes par Marie de Joïe.

Jean *Pleadwel*, Avocat, assassiné chez lui le 6 de ce mois par Mademoiselle Finette qui avoit fait semblant de venir lui demander son conseil.

XIV. DISCOURS.

Habes confitentem reum.

Cic.

L'accusé avoue son crime.

JE n'aurois pas dû négliger si long-tems de répondre à un de mes plus dignes correspondans ; mais j'ose dire que je lui ai donné le tems d'ajouter les effets aux promesses. Ce galant homme m'a envoyé quelques bouteilles du vin le plus exquis, pour boire à la santé d'un Gentilhomme qui avoit bien voulu prendre la peine de l'avertir par la petite poste d'un deffaut considérable dans sa conduite. Mon correspondant reçut l'obligation d'une main inconnue avec toute la candeur naturelle à un esprit bienfait ; il promet de ne plus offenser son censeur, & le remercie de sa bienveillance. Cette naïveté me fait réfléchir combien est aimable la réparation qu'on fait par un aveu ingénu de sa faute.

Il est d'une grande ame d'avouer ingenûment ses fautes.

Les folies, qui ne sont que les fruits de l'inadvertance, sont ainsi plus qu'expiées. Celui qui vous dit qu'il n'avoit pas dessein de vous désobliger, fait comme s'il vous disoit que bien que la chose qui

vous a déplû, n'étoit jamais dans sa pensée, il a tant d'égard pour vous, qu'il ne sera jamais tranquille qu'elle ne soit effacée de la vôtre. Il faut avouer que, lorsque l'aveu d'une offense est fait par lâcheté & non par conviction de cœur, la circonstance est tout-à-fait différente. Mais dans le cas de mon correspondant, où la critique & le profit qu'on en retire se font en secret, l'affaire commence & se termine avec toute la grace possible de part & d'autre. L'aveu d'une faute est toujours grand & ne peut faire que de l'honneur. Heureux, quand l'état de l'offenseur le met au-dessus de toute mauvaise suite du ressentiment de la personne offensée.

Un Dauphin de France reçut un exprès du Roi (c'étoit à une revuë des troupes) pour lui dire, de changer la situation de l'armée par l'évolution d'une des aîles. Il donna à un officier qui commandoit une Brigade, un autre ordre tout-à-fait déplacé; celui-ci qui sentit cette faute, répondit au Dauphin, qu'il croyoit que les derniers ordres n'étoient pas encore arrivés. Le Prince réçut mal cet avis, quoiqu'il lui fût donné de façon à justifier sa méprise & à sauver son honneur. Mais levant sa canne sur le Gentilhomme, il persista dans ses ordres, & y joignit les propos les plus injurieux. L'affaire vint aux oreilles du Roi. Il commanda à son

fils d'aller trouver l'Officier qui devoit être à cheval, de lui demander, à pied, sa main sur l'étrier, pardon devant toute l'armée: le jeune Prince obéït, toucha l'étrier, & alloit parler, quand l'Officier avec une vivacité incroyable, sauta à terre & baisa les pieds de M. le Dauphin.

Le corps a peu de part aux plaisirs ou aux peines des grandes ames; la réparation faite avec tant d'honneur à ce Militaire, parut aussi insupportable à sa reconnoissance, que l'injure l'avoit été à son ressentiment.

Si de ces incidens remarquables, nous jettons les yeux sur la vie ordinaire, nous voyons qu'une bonne conduite répare non-seulement des fautes commises, mais les expie même en quelque sorte dans l'action: ainsi bien des choses, qu'on a poussé trop loin, s'effacent par ce simple aveu: *C'est ma faute, je l'avoue: vous me pardonnerez la liberté que j'ai prise, quoique je ne mérite pas cette indulgence.*

Parlez-moi de ces étourdis dont notre ville abonde, de ces impertinens qui ne font d'autre réparation qu'en se revêtissant eux-mêmes du titre qu'ils méritent & en font trophée. Mais ce caractere qui porte un homme à faire ou à dire des choses desobligeantes, n'est pardonnable que lorsqu'il est prêt à souffrir qu'on agisse de même à son égard. Quand l'amour-propre vous aveugle au point de vouloir vous

élever sur les ruines de vos égaux en mérite ; tous les partisans de la vertu & de la modestie doivent s'opposer à vos efforts : mais sans considerer la partie morale, contentons nous, pour le présent, d'examiner la suite naturelle de la candeur, quand nous parlons de nous-mêmes.

Souvent le Spectateur écrit d'un style élégant ; il attrappe le persuasif & le sublime avec un égal succès. Mais quel tort cela feroit-il à l'Auteur, supposé de ces feuilles, d'avouer qu'il n'est que l'Editeur des plus belles pieces qui ont paru sous son nom. Il n'y a que ce qu'on a réellement fait qui puisse nous faire un honneur réel : ce qu'on prend de plus qu'on ne doit aux yeux du monde, on le perd dans le jugement de son cœur, & l'on renoncera plutôt à soi-même, que de jouir sans un remord secret d'une fausse renommée.

Qui n'a pas vû un criminel même au barreau, quand son conseil & ses amis ont fait envain leur possible pour le sauver, prier toute l'assemblée de le plaindre & son Juge de le recommander à la miséricorde du trône, sans rien dire de plus pour sa deffense. Il ôte les armes à ceux qui souhaitoient le voir convaincu. Il le devient par sa propre bouche, & se charge lui-même de toute la honte & de la douleur qu'on lui préparoit un instant auparavant. Ce qui est le plus grand obstacle

cle à cette espece de candeur, c'est l'injuste idée qu'on a d'ordinaire de ce qu'on appelle grandeur d'ame. C'est-là démentir que de persister dans le mal, & ce n'est point la diminuer, que de convenir de ses fautes. La perfection n'est point l'attribut de l'homme; il n'est donc point dégradé par l'aveu d'une imperfection. Il est d'un petit esprit de contrefaire la fermeté des grandes ames pour la vertu, par l'opiniâtreté dans le crime. Cette obstination gagne tellement, qu'il en est qui l'étendent jusqu'aux fautes de leurs esclaves. Je ne finirois point, si je rapportois tous les débats, toutes les petites querelles qui tous les jours agitent cette ville; où un parti, & souvent l'un & l'autre, savent qu'ils ont tort & n'ont pas la générosité de l'avouer; les Dames (sur-tout) chérissent un peu trop cette petite fermeté: elles ignorent qu'il est d'une grande ame de rejetter tout ce qu'elle désapprouve, & tout ce qui empêche les cœurs de parvenir à des sentimens nobles & généreux. L'esprit bienfait reconnoît ses deffauts & les corrige; la vérité & la raison sont les guides de ses passions & bornent ses desirs; il est heureux. Au contraire l'esprit de travers faute de reconnoître ses foiblesses, s'entrelasse dans un avenir de crimes, d'embarras & de douleurs.

XV. DISCOURS.

——— Aptissima quæque dabunt Dii
Carior est illis homo quam sibi

Juv. Sat. 10. v. 349.

Les Dieux savent mieux que nous ce qui nous est utile : l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même.

LA RELIGION CHRETIENNE proposée comme le plus noble MOTIF des ACTIONS, & le GUIDE pour nous conduire à la GLOIRE & à la FELICITE'

C'Est l'effet de notre vanité & d'une secrette affectation d'indépendance, si nous ne reconnoissons pas le plus noble motif pour agir, qui ait jamais été proposé à l'homme, comme la source la plus féconde de gloire & de félicité. Le cœur est infidele à lui même, & nous ne sondons pas assez ses replis, pour trouver que la religion est le plus beau & le plus glorieux mobile des vertus & des belles actions. Si nous nous flattons qu'en décomposant nos pensées les plus intimes, nous nous trouvons désinteressés & libres de tout principe d'amour propre ou de vaine gloire : prenons-nous-en à notre foiblesse naturelle. Les esprits bien nés peuvent d'abord ne vouloir rien faire que par un vrai sentiment de bonté & de grandeur, sans attendre de récompense

dans ce monde ou dans l'autre. Qu'ils rentrent en eux-mêmes; ils verront que faire de bonnes œuvres pour en recevoir le prix dans l'autre vie, est le plus haut degré de vertu auquel la nature humaine puisse attendre. Si nous avons d'autre but dans nos actions que le desir de nous rendre agréable aux yeux de la Divinité; si nous ne nous laissons point ébsouir par la fortune ou abbatre par l'adversité, il s'ensuivra nécessairement que nous serons au-dessus de l'humanité.

Mais le Chrétien a un Guide dont la vie & les souffrances doivent le consoler dans les malheurs, & dont l'éclat & la toute-puissance doivent l'humilier dans la prosperité.

Accusons-en la contrainte indigne & criminelle, avec laquelle des ames mal nées croyent obéir à la religion aussi-bien que la conduite odieuse des hypocrites: si le mot Chrétien ne présente pas au premier coup d'œil tout ce qui est vraiment noble, humain, généreux héroïque & grand.

Un homme qui suspend l'espoir du prix de ses bonnes actions jusqu'après le trépas, qui répand les bienfaits d'une main inconnue, qui dit du bien de celui qui dit du mal de lui, qui pardonne à la haine, qui aime aveuglement son ami, qui oblige celui qui ne l'est point, est fait (sans contre-dit) pour le bonheur de la société. Cependant ces qualités, loin d'é-

tre vertus héroïques, ne ſont que les devoirs ordinaires d'un chrétien.

Qu'un homme, qui a un certain fond de religion, jette les yeux ſur la cataſtrophe de ce grand jour! Quelle émotion de cœur! quelle douleur ne doit-il pas ſentir à la vue des ſouffrances de ſon Libérateur? Qu'il ſe retrace ce qu'il a ſouffert pour lui; pourra-t'il arrêter ſes larmes en faiſant réflexion qu'il l'a oublié pour les applaudiſſemens d'un monde frivole, pour des yeux folâtres, pour des plaiſirs paſſagers, dont il ne lui reſte plus qu'un ſouvenir de remords & de douleurs?

Qu'il eſt doux de contempler les humbles démarches que fit notre Guide tout-puiſſant, pour nous conduire à ſon ſéjour de béatitude. Des paraboles, des ſimilitudes & des allégories ſimples & lumineuſes furent comme les Hyerogliphes, dont ſe ſervit le Grand-Maître, pour nous apprendre la ſcience du ſalut. Ceux qui le voyoient, au lieu d'adopter ce qu'ils ne pouvoient combattre, furent offenſés de ſa hardieſſe de vouloir être plus ſçavant qu'eux: ils ne pouvoient élever leurs petiteſſes au-deſſus d'un homme que la fortune plaçoit au-deſſous d'eux, ou concevoir que celui qui ne paroiſſoit pas plus terrible ou plus magnifique eût quelque choſe de plus relevé que les autres. Il ne vouloit donc plus reſter dans ce lieu où ſon pouvoir étoit incapable de vaincre le

préjugé de leurs conceptions basses & rampantes; il fut suivi d'un grand nombre. Des aveugles, des muets, des estropiés & des malades de toute espece lui furent présentés. D'un toucher de leur Créateur ils virent, parlerent, sauterent & coururent avec une vie nouvelle.

Le muet parle au sourd étonné de l'entendre. Fixé par la reconnoissance & l'admiration, la foule ne put le quitter; ils resterent auprès de lui jusqu'à ce qu'ils devinrent presqu'aussi foibles & languissans que ceux qu'ils amenoient pour la guérison. Le Sauveur eut pitié d'eux & soulagea leurs besoins par un miracle. O quel festin ravissant, de voir les alimens s'accroître dans leurs mains, & de voir leur Dieu en personne nourrir, rafraîchir & servir ses créatures! O quelle faveur, suprême bonheur dont je suis jaloux! mais pourquoi dis-je jaloux? comme si Dieu ne présidoit pas toujours à nos repas modérés, à nos heures de gaieté, & à nos conversations innocentes.

Quoique l'Histoire sacrée soit pleine par-tout de miracles pareils, & qu'au milieu de ces faits divins J. C. ne laisse jamais voir la moindre idée de devenir Prince temporel; cependant jusqu'ici les Apôtres eux-mêmes n'ont eu d'autres vues que la puissance mondaine, les honneurs, les richesses & les grandeurs: car Pierre surpris d'entendre dire à son maître que

ſon Royaume n'étoit pas de ce monde, fut ſi ſcandaliſé, que celui qu'il avoit ſuivi ſi long-tems ſubît la honte, l'ignominie & la mort qu'il prédiſoit, qu'il le prit à l'écart & s'écria: Que dites-vous, Seigneur? Ecartez cette horrible idée, épargnez à mes yeux une ſi funeſte cataſtrophe. Mais il reçut une ſévere réprimande de ſon Maître, comme ayant plus en vue la gloire de l'homme que celle de Dieu.

Déja la grande révolution des choſes commençoit à s'approcher, quand le Maître de la nature trouva bon comme Sauveur & Libérateur de faire ſon entrée publique dans Jeruſalem, non avec la pompe ou le vain éclat d'un triomphe; mais avec une joye, une ſatisfaction, une extaſe nouvelle & inconnue juſqu'alors. Son peuple jonchoit le chemin de vêtemens & de branches d'oliviers, en pouſſant des cris d'allégreſſe.

A l'avenement de ce grand Roi à ſa couronne, les hommes ne furent pas ennoblis, mais ſauvés; les crimes ne furent point remis, mais les péchés pardonnés. Il ne donna point de médailles, des honneurs, des cordons; mais la ſanté, la joye, la vûe & la parole. Le premier objet que l'aveugle vit, fut l'Auteur de la lumiere. Les boiteux couroient devant lui, & les muets repetoient l'*Hoſanna*. Avec cette ſuite, il entra dans ſa maiſon, le Temple ſacré, & en chaſſa par ſon autorité divine

les marchands mercenaires qui étoient venus le profaner : ainsi il exerça pour quelque tems une puissance despotique, pour faire entendre aux Incrédules que ce n'étoit point faute d'empire ; c'étoit sa supériorité sur tout pouvoir mondain qui l'empêchoit de s'en servir. Mais est-ce donc là le Sauveur ? Est-ce-là le Libérateur des hommes ? Cet obscur Nazaréen commandera-t'il à Israël, & sera-t'il assis sur le trône de David ? Leurs cœurs fiers & dédaigneux que l'amour & la vanité de ce monde avoient corrompus, dédaignerent un si vil Bienfaicteur : ils conspirerent même sa perte. Le Seigneur pénétra leur dessein ; il y prépara ses Disciples & leur raconta ce qui devoit lui arriver. Mais Pierre dans un transport de zèle, fit les protestations les plus vives, que quand même tous les hommes seroient scandalisés de son Maître, il ne le seroit jamais. Une des principales raisons de la venue de Notre-Seigneur fut de nous faire sentir que sans son secours, il nous étoit impossible de rien faire de bien. Il dit donc à *Pierre*, qui avoit une si haute idée de son courage & de sa fidelité, que l'un & l'autre lui manqueroient, & que cette nuit-là même il le renieroit trois fois.

Mais quel cœur peut concevoir, quelle langue peut exprimer ce qui suit ! Qui est celui que je vois baffoué, souffleté & traîné comme un voleur ? Où emporte-t-on

mon Roi, mon Sauveur & mon Dieu? Doit-il donc mourir pour expier ces mêmes injures? Voyez où ils ont cloués le Seigneur & l'Auteur de la vie, comme ses blessures noircissent, son corps pâlit, & son cœur se souleve de pitié & d'agonie! Patient, Miséricordieux & Tout-Puissant, jette un regard sur la terre, du trône de ton ignominie triomphante. Mais, Ciel, il penche sa tête sur son sein sacré, il soupire, il expire, la terre tremble, le temple est ébranlé, les rochers se brisent, les morts ressuscitent! Qui sont les vivans? qui sont les morts? On croiroit que toute la Nature va expirer avec son Créateur.



XVI. DISCOURS.

Quis furor, ô cives? Quæ tanta licentia ferri?

Lucan. L. 1. v. 8.

Quelle fureur Citoyens! quel horrible abus des armes!

Opinions différentes sur l'Origine & les desseins des Mohochs de Londres.

JE ne doute point que nos Lecteurs de province n'ayent été fort surpris des différentes Histoires dont toutes nos Gazettes sont farcies touchant cette espece d'hommes, parmi nous connuë sous le nom des *Mohochs* (1). Les opinions des sçavans sur leur origine & sur leurs desseins sont si partagées, que bien des gens commencent à douter si une telle societé d'hommes à jamais existé. La terreur qui se répandit, il y a quelques années, dans toute la Nation au sujet des Irlandois, n'est pas encore effacée de l'esprit de la multitude. Il parut cependant dans la suite qu'il n'y avoit pas le moindre fondement à cette consternation générale. La

(1) Les *Mohochs* sont des peuples Indiens Antropophages, On donnoit ce nom à de jeunes tapageurs Anglois, tous gens riches & de famille qui se répandoient la nuit par bandes dans les rues de Londres.

derniere crainte panique selon quelques personnes raisonnables, est de la même nature. On veut que ces *Mohocks* soient comme ces spectres & ces apparitions qui jettent l'épouvante dans plusieurs villes & villages, quoiqu'aucun des habitans ne les aye jamais vus. D'autres sont portés à croire que ces Mohochs ne sont qu'une espece de *Moines voleurs*, imaginés d'abord par la prudence des Maris pour détourner leurs femmes ou leurs filles de prendre l'air à des heures indues; & quand ils leurs disent que les Mohochs les prendront, c'est la même précaution dont se servoient nos peres quand ils disoient à leurs enfans de prendre garde aux barbes bleues, aux loups-garoux.

Quant à moi, je crains que ces allarmes n'ayent été trop fondées; j'avouerai néanmoins que je doute de l'autenticité des lettres suivantes, d'autant plus que j'ai lieu de croire que le nom souscrit par l'Empereur n'est pas tout-à-fait conforme à l'ortographe indienne.

Mes Lecteurs sçauront de plus qu'il y a déja quelque tems que j'ai reçu la lettre suivante avec le *Manifeste*; j'ai differé de les publier pour des raisons à moi connues.

AU SPECTATEUR.

MONSIEUR,

Comme nos soins empressés pour le bien du genre humain ont été representés à la nation sous de fausses couleurs; nous vous envoyons notre *Manifeste* impérial que nous voulons & ordonnons que vous communiquiez au Public. Pensez-y bien, nous ne doutons aucunement de votre prompte obéïssance. Adieu. *signé*

Lettre de l'Empereur des MOHOCHS à l'Auteur, avec le Manifeste.

Taw. Waw. Ebenzan Kaladar
Empereur des Mohochs.

Le Manifeste de Taw. Waw. Ebenzan Kaladar Empereur des Mohochs.

Comme nous avons reçu avis par differens quartiers de cette grande & belle Ville de mille outrages commis sur les jambes, bras, nez, & autres parties du corps du bon peuple d'Angleterre par des vagabonds qui se disent nos sujets, afin de justifier notre dignité impériale des calomnies dont on a voulu la noircir, comme si nous avions encouragé ou soutenu de telles pratiques: Nous avons jugé à propos par les présentes de faire connoître toute l'horreur que nous concevons pour tant de procédés infâmes & tumultueux, & nous déclarons que si quelques personnes ont reçu quelques blessures, mal, dommage ou détriment dans leurs mem-

bres autrement qu'il ne sera ci-dessous spécifié; lesdites personnes en s'adressant aux gens que nous nommerons pour la réformation de tels abus, seront commises aux soins de notre premier Chirurgien, & seront gueries à nos frais & dépens dans quelques-uns des hôpitaux que nous allons fonder pour cet effet.

Et afin qu'aucun par ignorance ou inadvertance n'encoure les peines que nous avons jugé à propos d'infliger sur les personnes de mauvaise vie & mœurs. Nous déclarons au Public que si quelqu'un est attaqué ou assommé, tandis qu'il est à ses affaires à une heure convenable, c'est contre nos ordres; & nous donnons par les présentes, liberté & autorité entiere à toutes personnes ainsi meurtries ou assommées injustement, de se deffendre du mieux qu'il leur sera possible.

Nous ordonnons aussi à tous nos fideles sujets qu'ils ne s'avisent point, sous quelque prétexte que ce soit, de faire des sorties de leurs quartiers respectifs, jusqu'entre onze heures & minuit, & qu'ils ne fassent pas le *Lion* (1) sur aucun hom-

(1) Le département des *faiseurs de Lions*, consistoit à écraser le nez des passans, aparemment pour donner à l'homme la figure du Roi des animaux. *Les Maîtres à danser* se divisoient en baigneurs & en faiseurs de sauts périlleux; ceux-ci n'attaquoient que le beau sexe. Malheur à la premiere jolie femme qu'ils rencontroient, ils lui faisoient faire la roue,

me, femme ou enfant, que l'horloge de S. Dunstan n'ait sonné une heure.

Qu'on ne fasse jamais suer avant une ou deux heures du matin, & s'ils sont réduits à la nécessité de *piquer*, que ce soit toujours dans les endroits les plus charnus & aux parties les moins exposées à la vûe.

C'est aussi notre volonté & plaisir impérial que nos *Baigneurs* fixent leurs biens dans des endroits fermés, allées, coins, enfoncemens, afin que les patiens ne courent point risque de s'enrumer.

Nous voulons aussi que les *Sauteurs* aux soins desquels nous commettons le beau sexe, se confinent au quartier de la Comédie & aux lieux de son ressort, & que chaque autre parti ou détachement de nos sujets se tiennent dans les quartiers que nous leurs avons prescrits, pourvu néanmoins que ce que nous avons dit jusqu'ici, ne s'étende point jusqu'à nos *Chasseurs*, auxquels nous donnons liberté entiere de courir dans toutes les parties de la ville, où le gibier les attirera.

Et comme rien n'intéresse plus notre cœur impérial que la réformation des Villes de Londres & de Westminster, où nous voyons déja avec un plaisir inexprimable nos soins fructifier; nous prions

puis ils la renversoient la tête en bas & les pieds en l'air avec bien d'autres cérémonies. N. B. Londres encore aujourd'hui est infecté de *Beaux* qui ne different des *Mohocks* que de nom.

instamment & exortons tous Maris, Peres, Bourgeois, & Maîtres de familles dans lesdites Villes & Fauxbourgs, non-seulement de se retirer chez eux de bonne heure, mais aussi de retenir leurs femmes, filles, fils, apprentifs & domestiques, & de les empêcher de paroître dans les rues à des heures qui les exposeroient à la discipline militaire, qui est en usage parmi nos fideles sujets. Les *Mohochs* & nous, promettons de plus, sur notre parole Impériale, que dès que la reformation sera entiere, nous ferons mettre bas les armes.

Donné à notre Cour, tenue à la taverne du Diable. *Mars*, 15, 1751.



XVII. DISCOURS.

——————— Errat & illinc
huc venit, hinc illuc, & quos libet occupat
artus
Spiritus: eque feris humana in corpora transit
Inque feras noster.

Tout se change, rien ne meurt, l'esprit délassé erre ça & là, & passe du corps humain dans une bête ou d'une bête dans notre corps.

Pythag. Ovid. Métam. L. 15. v. 165.

WIll *Honeycomb*, qui ne laisse point échapper la moindre occasion d'étaler son petit sçavoir, nous dit hier à l'assemblée qu'il y avoit beaucoup à dire en faveur de la Metempsycose, & que les parties orientales du Monde y croyoient encore: le Chevalier *Ricaut*, dit-il, nous parle de bien de bons *Musulmans* qui achetent la liberté de tout petit oiseau qu'ils voyent enfermé dans une cage, & pensent faire une aussi belle action que nous, quand nous payons aux Algeriens la rançon de nos compatriotes captifs. C'est, dit *Will*, parcequ'ils regardent chaque animal comme un frere ou une sœur déguisée,

Sur la METEMPSYCOSE, avec l'Histoire de la transmigration d'une ame dans differens corps.

& qu'ils se font par conséquent un devoir d'étendre leur charité jusqu'à eux. Ils nous diront, dit *Will*, que l'ame d'un homme quand il meurt passe immédiatement dans le corps d'un autre homme ou de quelque bête, à laquelle il ressembloit par le caractere ou par la fortune, quand il vivoit parmi nous.

Comme je ne sçavois où aboutiroit cette profusion de sçavoir ; *Will* nous raporta que *Philemon*, jeune-homme, plaisant de son naturel, faisoit l'amour à une de ces Dames qui donnent toute leur tendresse à des perroquets, à des singes & à des chiens. En l'allant voir un matin, il écrivit une fort jolie lettre sur ce sujet. Philemon, nous dit-il, fut conduit dans la salle où il se divertit pour quelque tems avec le singe favori de la Dame qui étoit enchaîné à une des fenêtres. Ayant apperçû une plume & de l'encre à côté de lui, il fit l'Epître suivante à sa maîtresse sous le nom du singe, & comme elle ne descendit point, il s'en alla & laissa le papier sur la fenêtre.

La Dame parut peu de tems après, & voyant le singe considérer attentivement un papier écrit ; elle le prit & le lut. Elle ne sçait encore si c'est Philemon ou le singe qui en est l'auteur.

Madame,

Privé du don de la parole, j'ai attendu depuis long-tems envain une occasion de me faire connoître. Je me saisis de celle que me presentent une plume, de l'encre & du papier, pour vous donner par écrit une Histoire que je voudrois vous faire de vive voix. Il faut que vous sçachiez donc, Madame, que je fus il y a environ mille ans un *Brachmane* Indien & versé dans tous ces mystérieux secrets que votre Philosophe Européen, nommé Pythagore, passe pour avoir appris parmi nous. Je fis des progrès inouis dans les sciences occultes, & je m'insinuai si bien dans les bonnes graces d'un Démon avec qui j'étois familier, qu'il me promit de m'accorder tout ce que je lui demanderois. Je le priai en grace que mon ame ne passât jamais dans le corps des bêtes; mais il me dit que cela n'étoit pas dans son pouvoir. Je lui demandai du moins qu'il me restât le souvenir de mon état précédent, afin de sçavoir que je serois la même personne logée dans differens animaux. Quant à cela, il me dit qu'il en étoit fort le maître, & me promit l'exécution de ma demande, sur sa parole de démon. Dès ce moment, je menai une vie si exemplaire, qu'on me fit, sur la réputation de ma vertu, Président d'un College de *Brach-*

manes; &, chose fort rare parmi les hommes, je remplis l'idée qu'on avoit conçue de moi, &, je m'acquittai de cette charge avec la plus grande intégrité jusqu'au moment de ma mort.

Alors, mon ame passa dans un autre corps humain; je m'y comportai si bien que je devins premier Ministre d'un Prince, dont les Etats étoient situés sur les bords du *Gange*. Je vécus comblé d'honneurs pendant plusieurs années, & la mollesse de cette dignité me fit bientôt perdre toute mon innocence de Brachmane; j'étois obligé d'opprimer & d'écraser le peuple, pour enrichir mon Souverain. Le dénouement de ma fortune, fut le sort que doit attendre quiconque à ma place; on me détesta; & un jour que je parlois à mon Maître, à la tête de son armée, il me perça d'un coup de fleche, pour regagner l'affection de ses sujets par ce sanglant sacrifice.

De-là, j'animai un petit animal, qui dans les bois sert de valet au Lion, & qu'on nomme *Jack-cak*. A minuit, je venois abboyer autour de son repaire, pour l'avertir qu'il étoit tems de s'éveiller & de chercher de quoi vivre. Il me suivoit à une certaine distance; & quand j'avois harassé à la course un Cerf, un Bouc, ou un Lievre, il s'élançoit sur la proye & me jettoit un os

à moitié rongé pour m'encourager. Après deux ou trois chasses malheureuses, un jour il me donna un si furieux coup de dent dans sa colere, que j'en mourus.

J'appartins ensuite au corps d'un Collecteur des taxes dans les *Indes*. Ayant fait plusieurs extravagances & mille folles dépenses, après m'être marié à une coquine de femme, je n'osai plus paroître en public, tant j'étois endetté. Les Archers entouroient ma maison nuit & jour: un jour je voulus me hazarder de sortir; ma témerité fut punie, je fus arrêté & mis au cachot, d'où la mort vint me delivrer à l'expiration de quelques mois.

J'entrai aussitôt dans le corps d'un poisson volant: je menai la plus triste vie dans cette situation l'espace de six ans. Les poissons me poursuivoient dans l'eau, & dans mon vol une foule d'oiseaux me becquetoient. Volant, une fois, au milieu d'une flotte Angloise, j'apperçus un gros oiseau de mer, qui venoit fondre sur moi; je me plongeai pour l'éviter; dans ce moment un chien marin m'avala.

Je devins, à ma grande surprise, un gros Banquier de *LombardStreet*. Je me ressouvins de mes dernieres souffrances, faute d'argent: ce ressouvenir me rendit si avare & si crasseux, que toute la ville me montroit au doigt & me

jettoit la pierre. Je parvins à une grande vieilleſſe, je ne ſçai comment; car je traînois un corps maigre & décharné, à qui je refuſois même le néceſſaire.

Ma tranſmigration ſe fit alors dans le corps d'une fourmi ; ce fut à ma grande honte & à ma plus grande mortification: Je craignois d'animer par la ſuite quelqu'autre corps plus chétif & plus mépriſable, ſi je ne prenois réſolution de réformer mes mœurs. Je m'aquittai donc avec une diligence extrême de tous les détails qui me furent confiés, & l'on me reſpectoit comme la plus laborieuſe de la fourmilliere. A la fin, un moineau du voiſinage, qui avoit déja commis pluſieurs dégats dans notre république, m'écraſa dans ſon bec, lorſque je gémiſſois ſous l'énorme fardeau d'un grain de bled.

Mon état devint meilleur ; je vécus tout un Eté ſous la figure d'une mouche à miel: fatiguée de la vie laborieuſe & miſerable que j'avois menée dans mes deux dernieres tranſmigrations, je tombai dans l'autre extrême, & devins une abeille de proye. M'étant miſe un jour à la tête d'un parti pour piller une ruche, les mouches à miel deffendirent leurs travaux avec tant d'opiniâtreté & de valeur, que nous reſtâmes preſque toutes mortes ſur le champ de bataille, & je fus du nombre.

J'ai mille autres tranſmigrations que je pourrois vous raconter : je pourrois vous dire que je devins un libertin de ville ; que je fis enſuite pénitence en animant le corps d'un cheval bay pendant dix ans ; que j'ai été tailleur, écreviſſe, & oiſeau à rouge gorge ; que ſous cette derniere forme, je fus tué par un jeune garçon à coups de fuſil, pendant les fêtes de Noël.

Tous ces états de vie & pluſieurs autres me paroiſſent devoir ſi peu intéreſſer, que je les paſſe ſous ſilence, pour vous faire reſſouvenir d'un jeune petit Maître qui vous fit l'amour, il y a ſix ans. Auriez-vous oublié, Madame, la façon dont il ſe maſquoit, danſoit, chantoit & jouoit mille farces pour vous gagner ? Ne vous ſouviendriez-vous plus comme il fut emporté de ce monde par un rhûme qu'il attrapa une nuit ſous vos fenêtres, en vous faiſant donner une ſerenade ? Eh ! bien, Madame, c'étoit moi ; oui, c'étoit moi, à qui vous fûtes alors ſi cruelle. Peu après je me trouvai ſur une montagne de l'*Ethiopie* ; j'y vivois ſous ma figure groteſque, quand un valet de la *Factorie Angloiſe* m'attrapa & m'envoya en Angleterre. Il eſt inutile de vous dire la maniere dont j'ai l'honneur de vous appartenir. Vous voyez, Madame, que ce n'eſt pas la premiere fois que je porte

vos chaînes: je ſuis cependant fort heureux dans ma captivité, puiſque vous m'accordez ces baiſers & ces heureuſes faveurs, que je déſirois tant, quand j'étois homme. J'eſpere que l'aveu que je viens de vous faire ne me fera pas de tort auprès de vous, & que vous continuerez vos careſſes accoutumées à

votre très-humble ſerv.

PUGG.

P. S Je conſeille à votre petit chien de ne point s'approcher de moi; car je lui garde une dent.



XVIII. DISCOURS.

Indignor quicquam reprehendi, non quia crassè
Compositum, illepidè ve putetur, sed quia nuper.

Horat. Epist. II. Lib. 1. v. 75.

J'avoue que ma patience s'échappe, & que je ne vois qu'avec indignation les raisons de critique contre tous les ouvrages: ce n'est pas parce qu'ils sont mauvais, sans regle & sans imagination que la satyre impitoyable les déchire; c'est parce qu'ils sont nouveaux.

La réputation des Poetes nouveaux est mal-fondée sur le mépris de leurs Confreres.

LA marque la plus distinctive de la grandeur d'ame, est l'horreur qu'on a de l'envie, & l'aversion pour la médisance. Ces lâches passions regnent plus parmi les mauvais Poëtes, que sur tous les autres hommes.

Quiconque se destine uniquement à la pratique des Muses & se livre à la carriere poëtique, est trop ardent de se faire une brillante réputation. N'est-il pas naturel à ceux qui échouent dans ce louable dessein, & qui ne réussissent pas dans cette route escarpée, de critiquer, de déchirer les ouvrages, dont la bonté & l'élevation ont mérité la voix unanime & l'accueil favorable du public judicieux? Quel-

le raiſon ont donc ces lâches envieux ? Comme ils ne peuvent égaler le merite de leurs confreres, ils tâchent autant qu'ils peuvent de l'abaiſſer, afin de pouvoir ſe donner l'illuſion flatteuſe qu'ils ſont de niveau.

Les plus rares génies, les plus ſublimes eſprits d'un même ſiécle, ſe ſont toujours naturellement & par un attrait ſympathique réunis enſemble; ont vécu en intimité & en bonne union; & ſe ſont à l'envi célébrés avec tant de générosité & de franchiſe, que nous voyons aujourd'hui avec un délicieux plaiſir, dans les annales de l'antiquité, chacun de ces hommes ſublimes recevoir un nouveau luſtre de ſes contemporains, & devenir plus illuſtre pour avoir vécu avec des hommes d'un eſprit auſſi vaſte & auſſi élevé que le ſien, que ſi le hazard l'eût placé lui ſeul dans ſon ſiécle pour en être l'ornement & la merveille. Un tableau d'un grand maître vaut un grand prix; mais s'il a un pendant, l'avantage & le merite qu'ils ſe donnent l'un à l'autre mutuellement eſt infini, & n'a plus de bornes aux yeux du vrai connoiſſeur.

Quand je parle de ſiécle fertile en grans hommes, ils ſont ſi rares ces ſiécles de merveilles, qu'il eſt inutile, je crois, que j'avertiſſe mon Lecteur que je penſe au ſiécle d'Auguſte. Il conviendra avec moi ſans balancer, ce Lecteur ſenſé, que *Vir-*

gile

gile & *Horace* n'euſſent jamais parvenus à placer leurs noms au faîte du temple de l'immortalité, n'auroient jamais merité cette haute réputation dans tout l'univers, s'ils n'euſſent été amis ſinceres & admirateurs zélés l'un de l'autre. Ce ſiécle que nous adorons avec Juſtice, a donné ſans contredit à la poſtérité le plus grand nombre des fameux Ecrivains qui ſont aujourd'hui nos plus tendres délices. Ces Ecrivains, avouons-le à la honte de nos jours, ſoit conduits par le devoir, ſoit pouſſés par la nature, ont agi de même que *Virgile* & qu'*Horace*, & ſe ſont rendu des témoignages réciproques de l'eſtime & de la vénération qu'ils ſe ſentoient les uns pour les autres. Quand la plume de *Gallus* célébroit la ſublimité de génie de *Virgile*; quand *Properce*, *Horace*, *Varius*, *Tucca*, *Ovide* chantoient à chaque inſtant ſes louanges; le bourbeux *Bavius* & l'inconnu *Mævius* faiſoient diſtiller le fiel de la plus baſſe jalouſie contre ce grand homme; ils étoient ſes ennemis déclarés, & dévoiloient leur mépriſable inimitié par l'impudence atroce de leur infâme calomnie. Ô ſiécle d'Auguſte, vous êtes l'hiſtoire de tous ſes ſiécles!

Voyons notre pays, puiſque naturellement il ſe préſente le premier à mes yeux. Un homme s'y livre rarement à la Poëſie, ſans attaquer la réputation de

tous ses confreres & de tous ses rivaux. L'ignorance des modernes, la multiplicité des mauvais Ecrivains du siécle, la décadence sensible de la Poësie, voilà, voilà les armes que lui fournit la médisance; voilà les armes dont il paroît couvert, pour faire son entrée dans le monde litteraire. Néanmoins la réputation qu'on se fonde sur la candeur & l'ingénuité est la vraye réputation : elle est noble, & chacun l'estime. Pour penser à sa dignité, ayons toujours présent à notre mémoire ces beaux vers du Chevalier *Denham*, dans son Poëme sur les Ouvrages de *Fletcher*.

Où m'égarois-je, pour vous louer! il est inutile de vous élever un tribut d'éloges, & de vous établir des trophées sur le mépris des autres. La grandeur de votre nom, pour se rendre solide, n'a pas besoin d'être fondée sur ces décombres & ces frêles ruines. Votre merite se soutient de lui-même; sans crainte & sans jalousie: il déteste l'anéantissement d'autrui qui serviroit à son éclat; il ne voit qu'avec horreur ces crimes exécrables des tyrans de l'Orient, qui immoloient leurs freres, leurs fils & toute leur famille à la solidité de leur usurpation & de leur regne.

Remarques de l'Auteur

Je m'attriste toujours, quand je pense qu'un Auteur (1), d'ailleurs estimé par

(1) Mr. *Pope*, célébre par des Ouvrages en tout genre, & sur-tout par la Traduction d'*Homere*.

tous ceux qui ont du goût, & recommandable dans les lettres, a fouillé les beautés du plus délicat des Poëmes par des traits de cette nature. Je parle du Poëme de *l'art de la critique*, qui a été publié il y a quelques mois; c'eſt un chef d'œuvre en ſon genre. Les obſervations ſe ſuccédent harmoniquement & ont une connexion analogue, qui eſt ſi admirée dans l'art poëtique du divin Horace, ſans que notre Auteur ſe ſoit aſſervi en eſclave à cette méthodique regularité requiſe dans la proſe. Parmi ces obſervations, on en trouve de ſingulieres, qui paroiſſent au Lecteur rebutantes à leur premier abord, mais qu'il eſt bien-tôt obligé d'adopter, quand il les voit expliquées avec tant de netteté & de fineſſe. Quant à celles qui ſont généralement reçues & reconnues de tous les gens de lettres, l'Auteur les a éclaircies, & les a embellies d'alluſions ſi à propos & ſi juſtes, qu'elles ont toutes les graces de la nouveauté: le Lecteur charmé de les retrouver avec des ornemens ſi aimables, eſt plus convaincu qu'auparavant de leur ſolidité.

sur le Poëme de l'Art de la Critique.

Qu'il me ſoit permis de rappeller ici ce que Boileau explique ſi élégamment, & développe avec tant d'étendue dans la préface de ſes Ouvrages. „ L'eſprit & la „ belle maniere d'écrire, dit cet illuſ„ tre François, ne conſiſte pas tant à di„ re des choſes nouvelles, qu'à donner

„ aux chofes connues une agréable tour-
„ nure. Il eſt impoſſible, à nous qui vivons
„ dans les derniers ſiécles du monde, de
„ faire des obſervations ſur la critique,
„ ſur la morale, & ſur aucun art & au-
„ cune ſcience qui n'ayent pas été tou-
„ chées par nos devanciers. " Il ne nous reſte qu'à repréſenter les ſentimens du genre-humain, d'un tour nouveau, d'une maniere noble & d'une expreſſion vigoureuſe & pathétique. Examinons l'Art poëtique d'Horace; nous n'y trouverons que très peu de préceptes, dont Ariſtote n'ait pas parlé, & que preſque tous les Poëtes du ſiécle d'Auguſte ignoraſſent. Nous devons admirer dans un Auteur ſa façon d'exprimer & d'appliquer les préceptes, & non ſon invention.

Rien ne doit donc tant rebuter que les Ouvrages de ces critiques, qui rendent leurs prétendus oracles d'un ſtyle dogmatique, d'un langage de pédant, ſans génie, ſans imagination. Tout Lecteur curieux de s'inſtruire du ſtyle que les meilleurs critiques latins ont employé, & de leur maniere d'écrire, touvera leur méthode élégamment tracée dans l'eſſai dont nous parlons; qu'il y liſe les caracteres d'*Horace*, de *Petrone*, de *Quintilien* & de *Longin*.

Puiſque j'ai fait mention du célébre Longin, dont le traité ſur le ſublime ſe trouve heureuſement ſemé d'exemples

de ces grandes beautés, & qui nous a donné dans ses reflexions la même espece de sublime qu'il a observé dans les divers passages qui les ont occasionnées; je ne puis m'empêcher de remarquer que notre Auteur Anglois a fait de même usage des exemples sur plusieurs de ses préceptes. J'en donnerai deux ou trois dans ce genre.

Parlant de l'insipide simplicité dont plusieurs Lecteurs sont enthousiasmés sans raison, il nous donne les vers suivans.

These equal syllables alone require,
Tho' oft the ear the open vewels tire,
While expletives their feeble aid do join,
And ten low words oft creep in one dull line.

„ Ces sortes de vers n'exigent que des „ syllabes égales quoique l'oreille soit „ souvent fatiguée par l'*hiatus* des voyel„ les, tandis que les expletives viennent „ prêter leur foible secours, & dix mots „ rampans se glissent souvent en une „ seule ligne insipide.

L'*hiatus* des voyelles dans la seconde ligne des vers Anglois; l'expletive *do* dans la troisiéme; & les dix monosyllabes dans la quatriéme, relevent tellement la beauté & l'élegance de ce passage, qu'il auroit été admiré & donné comme mo-

dele, s'il se fût trouvé dans un ancien Poëte.

Les vers suivans sont du même goût.

A needless Alexandrine ends the song,
That like a wounded snake drags its slow length along....,
'Tis not enough no harshness gives offence,
The sound must seem an echo to the sense.
Soft is the strain when zephyr gently blows,
And the smooth stream in smoother numbers flows;
But when loud surges lash the sounding shore,
The hoarse rough verse shou'd like the torrent rore.
When *Ajax* strives some Rock's vast weigth to throw,
The line too labours, and the words move slow;
Not so when swift *Camilla* scours the plain,
Flies o' er the unbending corn, and skims along the main.

Un Alexandrin finit le chant d'une façon inutile, & tire lentement sa longueur après soi, de même qu'une couleuvre blessée..... Il ne suffit pas que nul son dur ne rebute l'oreille; il faut principalement que le son fasse écho avec le sens. Le vers est doux quand zéphir

fait ſentir ſon aimable haleine; il coule, quand le ruiſſeau répand ſon onde ſans force & ſans frémiſſement; le vers dur & enroué doit mugir, quand les vagues d'un torrent en fureur ſe briſent & couvrent d'écume le rivage; le vers fatigua, & ſon mouvément eſt lent & eſſouflé, quand *Ajax* s'efforce de lancer le poids énorme d'un rocher qu'il arrache; il n'eſt pas de même, quand il peint la legere *Camille* volant ſur la glace unie des ondes, & courant deſſus les épis de bled ſans les faire plier; elle ne fait qu'effleurer la ſurface des flots dans la rapidité de ſa courſe.

Ces deux beaux vers ſur Ajax me rappellent une deſcription dans l'Odiſſée d'*Homere*, dont aucun critique n'a fait mention. *Siſiphe* eſt repréſenté grimpant à contremont, & roulant avec effort un quartier de rocher vers le ſommet d'une montagne; la pierre touche à peine au but, qu'elle roule & ſe précipite en bas. Les pieds des vers expriment admirablement bien le double mouvement de la pierre. Dans les quatre premiers vers, pluſieurs ſpondées entremêlés des endroits propres à reſpirer, peignent la pierre pouſſée avec peine vers le ſommet de la montagne: l'action de ſa chûte rapide s'exprime en une ligne continuée de dactyles. Voici le paſſage tiré de l'onziéme Livre de l'Odiſſée.

Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατερ' αλγε' ἔχοντα,
Λᾶαν βαϛαζοντα πελώριον ἀμφοτέρησιν.
Η' τοι ὁ μὴν σκηριπτομενος χερσίν τε ποσίν τε,
Λαᾶν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον, ἀλλ' ὅτε μελλοι
Ἄκρον ὑπερβαλέειν, τότ' αποϛρέψασκε Κραταῗος,
'Αυτις ἔπειτα πεδόνδε κυλίνδετο λααᾶς αναιδής.

Odiſſ. Lib. XI.

Je tournai les yeux & je vis un triſte ſpectacle : c'étoit l'ombre du malheureux Siſiphe. D'un pas fatigué & avec de profonds élans, il roule au haut d'une montagne une pierre d'une groſſeur énorme. La pierre repouſſée avec un rebond ſe précipite, avec un fracas ſemblable au tonnere, juſqu'au bas de la vallée qu'elle couvre d'une épaiſſe fumée.

Ce ſeroit ne pas vouloir finir, que de vouloir citer tous les vers de Virgile, dont l'harmonieuſe cadence renferme cette beauté de caractere : je me réſerve cependant dans la ſuite à en faire remarquer quelques-uns, qui ont échappé aux obſervations de tous les autres critiques.

Je terminerai ce diſcours, en faiſant obſerver que nous avons trois Poëmes dans notre langue, qui ſont de la même eſpece dont nous parlons, & dont chacun eſt un chef-d'œuvre en ſon genre. Ces trois Poëmes ſont *Eſſai ſur les vers traduits*, *Eſſai ſur la critique*, *Eſſai ſur l'art poëtique.*

XIX. DISCOURS.

Erranti, paſſimque oculos per cuncta ferenti.

Virgil. Æneid. Lib. II. ℣. 570.

Je porte des regards curieux, j'examine chaque endroit d'un coup d'œil attentif.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

CHARMÉE de votre diſcours ſur les yeux je ſuis néanmoins très-mortifiée de voir que vous n'avez pas étudié à fonds la nature & la force de cette eſſentielle partie d'un beau viſage. Si vous euſſiez été ſenſible aux douces atteintes de l'amour, vous en auriez dit dix mille choſes, qui ne ſe ſont point offertes à votre imagination indifferente ſur les plaiſirs de ce Dieu. Faites attention à toutes les bagatelles & les gentilleſſes que cette partie admirable fournit à la converſation; conſiderez les feux qu'elle allume, les tranſports qu'el-

Lettre à l'Auteur ſur la nature & la force des Yeux.

le excite, l'abbatement où elle plonge l'homme le plus intrépide & le plus brave.

Quand vous voudriez vous imaginer que tout cela n'eſt que pure extravangance, vous avouerez du moins, ſi vous êtes de bonne foi, que ſa force eſt bien énergique, puiſqu'elle cauſe toutes ces extravagances chez les hommes. Il eſt certain que toute la force & tout le nerf de l'eſprit s'y trouvent quelquefois concentrés: il eſt conſtant qu'un regard tendre exprime plus de choſes, & en dit plus en un inſtant, que toute la Rétorique de l'univers en un an. Les connoiſſeurs en amour ſçavent rejetter & font peu de cas des diſcours: les regards ſeuls fixent leur attention. Tout indifferent que vous êtes, ne vous êtes-vous pas donné quelquefois le plaiſir d'obſerver la joye ſubite qui ſe répand ſur le viſage, & donne tout-à-coup un nouveau caractere aux traits d'un amant, quand il appercoit toute l'ame de ſa maîtreſſe ſe ramaſſer & s'exprimer dans un ſeul regard? N'avez-vous jamais vû alors un amant transporté avouer avec le plus vif enthouſiaſme que ſes aſſiduités & ſes tourmens de pluſieurs années lui étoient ſur-abondamment payés dans ce ſeul inſtant?

Vous êtes, vous vous nommez le Spectateur; & vous ignorez encore que

l'œil eſt la correſpondance & l'unique canal de l'amitié; vous ignorez que ce qu'on appelle politeſſe, n'eſt qu'un tyran de la langue qui la contraint, par une gêne continuelle, de dire ce que le cœur déſavoue, tandis que la nature s'eſt réſervé les yeux, afin de pouvoir quelquefois briller dans toute ſa ſimplicité & ſans aucun déguiſement ni faux-dehors? Cette infortunée fiancée peut donner ſa main à ſon nouvel époux, que ſes parens cruels la forcent de prendre par des vûes d'un interêt vil & mercenaire; elle peut prononcer le fatal *oui* d'un air timide & languiſſant: mais ſes regards ne pourront point témoigner d'amour; ſes yeux ſeront accablés de triſteſſe; ſes larmes publieront ſa répugnance, & graveront ſur ſon beau viſage en traits viſibles & caractériſés, que c'eſt malgré ſon inclination que le ſacrifice s'accomplit, & que dans la céremonie qu'on appelle mariage, elle y ſert de victime plutôt que d'épouſe.

Vous n'allez, donc jamais au ſpectacle? Si vous y allez, vous ne diſtinguez donc pas la difference des yeux de quiconque y va pour voir, d'avec ceux de quiconque y va pour être vû (1)? Je ſuis

(1) *Spectatum veniunt, veniunt ſpectentur ut ipſæ. Juvenal.* ſat. 6.

une femme de plus de trente ans; ne sçachant plus que faire, je me suis mis un peu dans la mode de faire des observations. Si vous, ou votre correspondant m'eussiez consultée au sujet de votre discours sur les yeux, je vous aurois instruits de mille choses. Je vous aurois pû dire que les yeux rusés d'*Eleonore* sont bien vigilans, malgré leur négligence affectée. Elle regarde autour d'elle, sans le secours de ces verres obliques dont vous faites une si vaste description; & néanmoins elle semble uniquement occupée des objets qui se trouvent précisement devant elle. D'autres yeux semblent rouler au hazard; & après avoir développé toutes leurs beautés en tous sens, faisant semblant de s'amuser à autre chose, tout d'un coup ils reviennent dresser la batterie de leurs charmes, & fondre avec impétuosité contre celui qui prend plaisir à les contempler. Les yeux de *Lucinde* sont des armes d'assassinat prémédité; mais souvent l'exécution ne suit pas le projet, parce que le dessein est si palpable, qu'il est facile de s'armer contre. Plus beaux & d'un autre éclat que ceux d'Eleonore, ils ne causent cependant pas tant de maux.

Nous avons ici la fille d'un brave Officier, dont les yeux ont assassiné plus d'hommes, que son pere n'en a fait fuir

devant lui dans nos dernieres guerres. Deux beaux yeux donnent de l'éloquence au silence ; deux yeux tendres répandent de l'agrément dans le refus ; deux yeux irrités souillent la beauté la plus éclatante d'une certaine difformité. C'est cette partie, en un mot, qui anime toutes les autres ; & je pense que la fable d'Argus n'a d'autre sens allégorique que de dire, que toute autre partie seroit comme mutilée, si sa force n'étoit pas exprimée par la vivacité caracteristique des yeux. Mais, Monsieur le Spectateur, avouez que ceci est du Grec pour ceux qui ne sçavent pas parler des yeux. C'est cependant le seul langage où il n'y ait point de fourberie ; il faut que ce langage soit bien franc, puisque le politique le plus dissimulé & le courtisan le plus fourbe n'en peuvent imposer par leurs regards à un habile observateur. Si vous me faites le plaisir de donner parmi vos spéculations une place à cette lettre, je vous communiquerai une histoire secrette, où tous les regards des Messieurs & des Dames de la prochaine assemblée seront traduits en paroles. Je suis,

MONSIEUR,

Votre fidéle amie,

MARIE COEUR-LIBRE.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Lettres à l'Auteur sur la RÉTORIQUE des FEMMES

J'ai un benêt de mari, qui a la sotise de mener une vie très-scandaleuse. Il épuise son corps & ses biens par ses débauches; il ne veut pas se corriger, quelque chose que je puisse lui dire. Je voudrois bien sçavoir, si le bâton en certain cas ne pourroit pas servir en Rétorique, de partie d'oraison; & s'il est de la décence d'un Orateur femelle de le mettre en usage à titre de fleurs & d'énergie dans le discours. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble servante,

BARBARA TRICOT.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je suis Praticien de droit depuis un grand nombre d'années: j'ai entendu plaider nos plus grands Avocats; j'ai assisté aux harangues des plus fameux Professeurs de notre double Université: je

ſuis néanmoins contraint d'avouer & de convenir avec vous, que les femmes ont de plus grandes diſpoſitions & des qualités plus décidées que les hommes dans l'art oratoire; n'en cherchons la raiſon que dans la ſeule nature. Vous vous êtes arrêté ſeulement à la volubilité de leur langue: mais que penſez-vous, quoique vous n'en diſiez mot, du charme tout-puiſſant de leur beauté? Le diſcours le plus inſipide, prononcé par une belle bouche, porte avec ſoi la perſuaſion; quelle cruauté en effet de lui rien refuſer! D'un autre côté, il eſt certain que les femmes ont bien des reſſources de Rétorique inconnues aux hommes; telles ſont les larmes, les évanouiſſemens, les ſoupirs, les regards élancés, &c. Avec quel ſuccès ne les ai-je pas vû employées dans mille occaſions!

Il faut que vous ſachiez, Monſieur le Spectateur, que je ſuis un homme fort ſimple, & que je ménage mon argent. J'ai pourtant une épouſe qui eſt grand Orateur ſur cet article, qu'elle m'arrache à ſa peroraiſon toutes les ſommes qu'elle deſire. Ma maiſon eſt ſon champ de bataille; chaque chambre eſt ornée des trophées élevés à ſon éloquence & des marques de ſes victoires. Belles commodes, porcelaines de la Chine, paravants du Japon, vaſes précieux: & ſi vous entriez dans ma Salle

de compagnie, Dieu me damne si vous ne vous croyiez dans le plus fameux entrepôt de magasins des Indes.

Pour couronner l'œuvre, vous sçaurez qu'elle a un écureuil, & que je suis obligé, par la conclusion de ses phrases *Ciceroniennes* de remplacer sur le champ toutes les porcelaines que son animal lui brise Elle se trouve saisie d'accès périodiques de vanité & d'ambition, vers le tems des souscriptions au nouvel *Opera*; elle est inondée d'un torrent de larmes, si malheureusement elle y voit une femme plus richement parée qu'elle. Je le répéte encore une fois; les femmes ont des ressorts particuliers de persuasion, auxquels un cœur tendre ne peut resister.

Je voudrois donc vous prier, Monsieur le Spectateur, de persuader à votre ami, qui nous a promis de dissequer la langue d'une femme, de nous donner en même tems l'anatomie de son œil, de nous faire voir ces reservoirs & ces pompes qui lui fournissent si à propos une si abondante humidité, & de nous enseigner enfin, s'il est possible, les moyens d'arrêter son cours à un prix raisonnable: ou plutôt, puisque nous ne pouvons pas disconvenir qu'il n'y ait quelque chose de fort touchant, même dans la seule représentation

présentation d'une belle fondant en lar-mes, ce seroit un ouvrage digne de son art, que de faire en sorte que ces gouttes éloquentes ne fussent plus répandues pour des bagatelles, ou employées pour servir à nos caprices: le chef d'œuvre de l'Artiste seroit de faire en sorte qu'elles fussent réservées pour les occasions sérieuses de la vie, pour la compassion genereuse, pour la vraie pénitence & pour la vive douleur. Je suis, &c.



XX. DISCOURS.

Divide & impera.

Divisez & regnez.

Sur les divertissemens de la Poesie & de la Musique

LA diversité de plaisirs & de récréations est absolument nécessaire pour le délassement de nos esprits & de nos corps, & pour la suspension d'un travail & d'une application trop assidue. Partout où les divertissemens publics sont tolerés, les gens de distinction doivent y présider; ils empêchent par leur autorité & par leur exemple, tout ce qui tend à la corruption des mœurs, ou tout ce qui contribue à la frivolité & à l'avilissement de la dignité des créatures raisonnables. C'est aux Arts de la Poësie & de la Musique que nous sommes redevables des amusemens de cette espece, qui font la base de nos plaisirs dans cette capitale. J'ai déja donné une fois mes sentimens particuliers au sujet de ces divertissemens, & on a dû reconnoître dans ma façon de les donner, cette franchise appartenante au Spectateur. Mes correspondans, à leur tour, vont présenter au Lecteur leur opinion sur la Poësie

& la Musique, ces deux Arts qui font sans contredit le bonheur de la société. La premiere lettre que je donne aujourd'hui au Public est écrite par une personne dont le but est d'améliorer la Poësie dramatique : la seconde lettre vient de la part de trois personnes, dont les noms suffisent pour que le Public les juge suffisamment capables de contribuer au réel avancement de la Musique, & au progrès de nos plaisirs.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Lettre à l'Auteur sur la reforme nécessaire du Théatre dramatique.

Quelles obligations ne dois-je pas vous avoir d'avoir fait publier si promptement ma derniere Lettre dans vos papiers du 18. de ce courant! & j'espere par ce moyen être assez heureux pour être établi dans la charge de Contrôleur des cries. Parmi toutes les objections qu'on a pû faire à l'établissement de cette charge dans les caffés publics, une seule me paroît mériter de la consideration ; c'est celle dans laquelle on fait appercevoir qu'une telle charge tiendroit trop à la monopole. Or, Monsieur, je veux contenter toute sorte de monde ; je veux en même tems avoir deux cordes à mon arc. Si la charge de Contrôleur me manque, j'ai formé un autre projet, qui, fondé sur le partage d'une monopole actuelle, pourra donner au Public un équivalent à son gré.

Vous sçavez, Monsieur, (eh! qui le sçauroit mieux que vous?) qu'on est convenu, que l'affaire essentielle du theâtre est de dire, d'un style agréable, des choses instructives pour la vie, *jucunda & idonea dicere vitæ.* Il n'y a qu'un seul theâtre dramatique, autorisé pour l'amusement de cette vaste capitale. Annoncez donc pour moi au Public que je propose très-humblement, pour la commodité des habitans de cette ville qui sont trop éloignés du jardin commun, qu'un autre theâtre soit érigé en quelque quartier spacieux, & que la direction m'en soit adjugée à moi & à ma famille pour toujours. J'ai aussi un moyen d'empêcher que la Ville n'ait aucune jalousie de ma réunion avec les Acteurs actuels; voici mon expédient: je propose de constituer pour mon député, mon allié *Christophe Crotchet*; je connois sa grande experience dans ces sortes d'affaires; & il est inutile de vanter son merite pour le recommander.

Tous les Spectateurs ne conviennent-ils pas que le theâtre étoit beaucoup mieux gouverné pendant son administration? On s'empara de ses entrées secrettes; sans quoi, sa garnison s'y seroit maintenue pour toujours, puisqu'il étoit parvenu par son application & sa persévérance, à faire combattre son armée tous les jours, sans qu'elle se décourageât

d'être sans provision ni sans paye. C'est à juste titre, que tout le monde est surpris de voir un génie si extraordinaire & si sublime, languir dans une oisiveté léthargique, tandis que les anciens valets du théâtre sont parvenus à s'en rendre les maîtres, & par une sottise inconcevable parviennent à supprimer les véritables amusemens du theâtre, amusemans dans lesquels ils ne peuvent briller. Tous ceux qui vont au Spectacle sont-ils obligés d'avoir de l'esprit & du jugement? Néanmoins tous ceux qui y vont doivent trouver quelque chose qui les instruise.

En un mot, Monsieur, je voudrois sur le theâtre de l'action aussi bien que de la diction. Un homme peut avoir le corps agile, sans obligation d'avoir de la pénétration d'esprit. Pour l'émulation de ceux qu'il faut nommer des esprits corporels, s'il est permis de parler ainsi, ou des hommes agiles, qui m'empêchera de demander à ceux qui gouvernent à présent si mal le theâtre, pourquoi on n'y permet plus de Danseurs de corde, de Baladins, de faiseurs d'équilibres & de pantomimes? Au sortir de semblables représentations, un chasseur sauteroit avec plus de grace par-dessus une haye de cinq pieds d'hauteur.

Tous ces objets, Monsieur, demandent une grande réforme, & rentrent

dans le diſtrict abſolu d'un Spectateur univerſel. Comment voulez-vous que cela ſoit autrement, tandis que des valets, qui n'ont été payés pendant l'eſpace de vingt ans que par le caprice de leur maître, ont aujourd'hui le front de donner régulierement de gages aux autres plus qu'ils n'ont poſſédé toute leur vie; & faiſant bravade & mépriſant ce qui ſe pratique parmi les perſonnes d'un certain rang, ils ont l'inſolence de ne pas devoir une obole à leurs ouvriers, à la fin de chaque ſemaine. Vous concevez, Monſieur, que ce que je propoſe ici n'eſt que pour le bien public. Que m'en reviendra-t'il? pas un ſchelling. J'oſe donc me flatter pouvoir eſperer que vous recommanderez cette affaire dans un de vos papiers de cette ſemaine; & je vous prie, pour marque de ma foible reconnoiſſance, d'accepter vos entrées à mon theâtre, quand il ſera ouvert. Je ſuis, &c.

RALPH CROCHET.

P. S. On vient de m'aſſurer que le faiſeur de coffres ſe déclarera pour nous.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Lettre à l'Auteur pour au-

Nous ſouſſignés, après un mûr & ſolide examen, avons jugé que vous étiez

la personne la plus capable d'annoncer au public en faveur de nous-mêmes, & de lui apprendre à quel degré de perfection nous professons l'art de la Musique. Vos spéculations sur les erreurs de la ville à l'égard des amusemens de cette espece, nous font concevoir des esperances d'obtenir votre faveur. Nous nous sommes apperçus que vous ne considerez le mérite de la Musique, qu'autant qu'elle accompagne & releve le dessein de la Poësie: Ainsi, convenons avec vous que non-seulement c'est la vraie méthode de goûter ce délicieux plaisir; mais aussi que sans elle une composition de Musique ressembleroit à un Poëme, où toutes les regles de cadences & de rimes seroient observées, quoique les paroles n'auroient ni sens ni signification. En un mot, des sons purement harmoniques sont pour notre art ce que seroient pour la Poësie des vers dépourvûs de bons sens. La Musique est donc faite pour relever le dessein de la Poësie. Il faut qu'elle ait de la passion ou du sentiment à exprimer; sans quoi le violon, la voix & tout autre organe des sons, ne fourniroit qu'un amusement à peu près semblable aux joujoux des enfans.

nonces des divertissemens de Musique &c.

Quand Monsieur *Clayton* eut fini ses études en Italie, & qu'il nous eut apporté l'Opera d'*Arsinoé*, Messieurs *Haym*

& *Dieupart*, étant du même sentiment que vous, se servirent de tout leur crédit auprès des gens de la plus grande considération, pour faire réussir le projet d'un Spectacle, où la Musique Italienne seroit entée sur la Poësie Angloise. Ce fut donc par les soins infatigables de ces MM. qu'Arsinoé parût ici sur le theâtre, avec tout le succès dont une semblable nouveauté étoit susceptible. Il ne nous paroît pas à propos de vous étourdir & de vous importuner avec tous nos justes sujets de plainte; mais telle est notre situation, tel est notre sort, que, malgré nos services essentiels, nous nous trouvons aujourd'hui exclus de cet Opera.

Nous nous adressons donc à vous, Monsieur, pour que vous nous fassiez le plaisir d'inserer cette Lettre dans vos papiers: par ce moyen, le Public sçaura que nous nous sommes unis tous trois pour donner des divertissemens de Musique & des Concerts; chez Monsieur *Clayton*, dans *York-Building'e*. Nous nous proposons de faire délivrer des souscriptions de deux guinées pour huit Concerts; de faire imprimer le divertissement avec les noms des Auteurs des paroles, pour être vendus à la maison avec les noms des Auteurs de la Musique tant vocale qu'instrumentale. L'argent sera payé sur la recette des billets

chez

chez Monsieur *Charles Lillie.* Nous esperons que le Public conviendra de la capacité de nos differens talens, à exécuter tout ce qui se peut faire dans la Musique, tant sur les instrumens que par la voix.

Afin que vous ne croyiez pas le détail de notre proposition indigne d'avoir place dans vos feuilles, que de tout temps vous avez consacrées à l'utilité publique, permettez-nous de dire qu'en favorisant notre dessein, vous contribuez à redonner la naissance à un art, qui tombe dans la décadence & le décrit, par une barbarie cachée sous l'affectation d'une prétendue science. Notre but est d'établir une opinion bien fondée de la Musique, de soulager plusieurs familles dont le bien être en dépend, de forcer les étrangers qui prétendent réussir en Angleterre d'apprendre la langue de notre pays, & de ne pas avoir l'insolence de s'attendre à voir toute une nation sçavante & policée s'humilier à se mettre à la main le rudiment de la leur, & à la décliner comme des enfans.

En un mot, Monsieur le Spectateur, nous esperons, dans cette entreprise, nous comporter de façon, que tout Anglois tant soit peu habile dans la Musique y fera de grands progrès par les nouveautés que nous produirons. Nous

ne prétendons pas ſurpaſſer les autres; nous ne nous vantons pas de les écraſer; nous ſommes convaincus que toute ſcience peut s'acquerir par les hommes de toute nation. Ce n'eſt pas en mépriſant qui que ce ſoit, que nous croirons être parvenus à notre but; c'eſt en nous rendant dignes des bonnes volontés du public & de ſa faveur, par notre application & nos ſoins à lui plaire.

Nous ſommes, Monſieur,

Vos très-humbles ſerviteurs

THOMAS CLAYTON,
THOMAS HAYM,
CHARLES DIEUPART.



XXI. DISCOURS.

Quod decet honestum est, & quod honestum est decet.

Tullius Cicero.

Ce qui est décent est honnête, & ce qui est honnête, est décent.

Ridicules dans les REVERENCES & les SALUTATIONS extérieures, sur tout à l'EGLISE.

IL y a mille choses auxquelles ce seroit folie que de préscrire des regles fixes & de strictes bornes; il semble même qu'elles annonçent, à leur premier aspect, n'en avoir pas besoin. Les civilités, les révérences, les salutations extérieures sont de cette classe. Le sens-commun devroit sans doute les régler, sans le secours d'un pédagogue: mais arrêtons-nous dès le premier mot; tout le monde n'est pas d'accord sur ce qu'on appelle sens-commun. Par ce mot, tantôt on entend la faculté qui est commune à tous les hommes; tantôt la droite raison, à laquelle communément nous devrions tous consentir. Dans ce dernier sens, est-il surprenant de voir tant de monde y manquer, puisqu'il y en a si peu qui en ayent? Que le nombre est petit de ceux qui, malgré le vulgaire, osent à

front découvert obéir aux volontés de cette raiſon, & mépriſer les opinions reçues & les modes de convention!

On voit tant de ridicules dans les révérences, dont je voulois parler, qu'il ſuffit d'examiner quelques momens, pour obſerver, en parcourant la ville, des pratiques atroces. Je vois par exemple, un homme commencer à ſaluer un autre; mais obſervant l'air en deſſous & le regard dédaigneux de celui qu'il alloit ſaluer, il s'arrête tout court, & ſe voyant privé de l'occaſion de faire parade & étalage de ſes graces, il montre ſon juſte reſſentiment, par un froid à glacer, toutes les fois qu'il rencontre ce mépriſant perſonnage. Les belles ſont, ſans contredit, toujours trop flattées & complimentées par les hommes enchantés de leurs attraits; auſſi ſontelles fort ſujettes à ce deffaut; pour éviter la rencontre d'un ſalut qu'elles dédaignent de rendre, elles précipitent, d'un air de diſtraction, leurs regards d'un autre côté, comme ſi elles craignoient de faire politeſſe à une perſonne au deſſous de leur rang. Il y en a d'autres, qui, d'un caractere bien oppoſé, ſont ſi officieux avec leurs civilités, qu'on eſt fatigué de la fréquente répétition de leurs faveurs.

Je vois tous les jours un un homme de cette derniere eſpece: je ſçais qu'il eſt

au cinquieme ou sixieme degré d'intimité avec un Ministre. Ce fade complaisant veut persuader à tout le monde que les honneurs n'ont point changé ses mœurs: il est aussi poli que jamais. Ses chevaux courent à bride abbatue; n'importe; il ne manque jamais d'élancer son col par la portiere de son carrosse pour faire un salut. Par cette politesse perilleuse pour lui, il veut faire entendre que, tel accablement d'affaires qu'il puisse avoir, il n'oublie pas ses anciens amis. Souvent cet homme ne rencontre pas des gens aussi polis que lui; & le retour à ses complimens ne correspond pas toujours à ses avances: rien n'y fait; il va toujours son chemin; & sans prendre garde à la grossiereté des autres, il a juré d'être poli jusqu'au dernier moment de sa vie.

Je me souviens d'avoir lu, dans une de nos Comédies Angloises, la description d'un personnage qui affectoit de connoître tout le monde, & qui se piquoit que tout le monde fût son ami; souvent il oublioit le temps & le lieu; il ricannoit & sourioit à la face d'un Juge assis au Tribunal. A l'Eglise, il se plaçoit vis-à-vis le Prédicateur, lui sourioit quand il étoit en chaire, & lui faisoit des signes de têtes, pour annoncer à tous les assistans l'extrême familiarité qui étoit entr'eux-deux en d'autres endroits.

A propos de réverences & de saluts à l'Eglise, plusieurs de mes correspondans m'ont prié de traiter cette matiere, & de fixer, pour une bonne fois, le point de bienséance, le *non plus ultra* à cet égard. Je ne prétens pas à la politesse rafinée d'un courtisan : mais souvent j'ai été choqué de voir une foule de salutations en présence de la Majesté Royale, tandis que le sens commun devroit nous dicter que nous ne pouvons pas montrer des égards pour d'autres dans ces circonstances, sans perdre le respect au Souverain, qui doit fixer toute notre attention & attirer tous nos hommages.

Mes correspondans se plaignent donc à juste titre, de tant de réverences qui se font en présence du Souverain de l'Univers, dans un lieu uniquement consacré à son culte. Une Dame m'écrit, toute en colere, qu'une de ses connoissances ne lui rendoit pas les civilités ordinaires pendant le service divin, par férocité & par orgueil; & qu'elle n'affecte de la dévotion, que pour paroître la personne la plus distinguée de toute l'Assemblée.

On devroit abolir une coutume si absurde, afin d'éviter ces sortes d'inconvéniens. Sans m'arrêter à d'autres bien plus graves, en voici qui meritent la plus grande attention. Un *Indépen-*

dant (1) de diſtinction dernièrement alla voir officier le ſervice divin dans une Egliſe du rit Anglican, à la perſuaſion d'un de ſes amis. Après le ſervice, il déclara qu'il étoit charmé du peu de cérémonie dont on uſoit envers le Tout-puiſſant; mais qu'il craignoit en même temps de ne pouvoir pas s'acquitter de celle qu'on y pratiquoit envers les hommes; qu'à cet égard, il étoit réduit au déſeſpoir, ne pouvant pas ſe flatter d'un fonds ſuffiſant de politeſſe, pour devenir un nouveau converti. Nous ſcandaliſons beaucoup nos Indépendans Proteſtans par le luxe de nos parures & l'indécence de nos réverences mutuelles que nous nous faiſons dans nos aſſemblées de Religion.

Un Quaker entra l'autre jour dans une de nos Egliſes; le premier objet qui fixa ſon attention fut une vieille Dame, qui avoit devant elle un tapis plus grand que celui qui couvre la Chaire du Prédicateur. Il crut qu'elle alloit commencer un diſcours, & il attendoit ce moment avec impatience.

Un Anabaptiſte, qui veut ſe faire Anglican avec toute ſa famille, differe ſa converſion juſqu'à ce que ſes deux filles ayent appris à danſer, pour qu'elles

(1) *Indépendans*, Sectaires particuliers en Angleterre.

puissent faire, avec grace, les réverences pendant le service divin. Il s'agit donc de sçavoir & de décider de bonne foi, si une excellente Chrétienne, avec le meilleur air du monde, ne doit pas plutôt s'abstenir de faire trophée de ses graces, que de tenir une prosélyte, peu adroite & peu façonnée dans ses manieres, hors du giron de l'Eglise.



XXII. DISCOURS.

Nulla venenato littera mista joco est.

Ovid. Trist. Lib. 2. ℣. 5.

Dans mes Ouvrages, j'évite toute réflexion satyrique.

JE me trouve infiniment redevable au public, de sa complaisance, & de la réception favorable qu'il daigne faire tous les matins à ce papier, quoiqu'il ne contienne aucun de ces assaisonnemens qui font le mérite & le prix de tant d'autres écrits parmi nous. Je m'étonne toujours de la réussite de mon papier, quand je considere le peu de qualités qu'il a pour pouvoir plaire. D'un côté, il ne dit pas un mot des nouvelles journalieres; il ne fait aucune réflexion politique; il ne se mêle ni ne se décide pour aucun parti. D'un autre côté, on n'y trouvera pas des aventures de coquettes & de femmes infideles à la mode; on n'y rencontrera point d'idées obscenes, de satyres sur le sacerdoce, sur le mariage, ni sur d'autres topiques populaires de ridicule; on n'y lira point de phrases scandaleuses, médisantes, ni aucune autre chose,

L'Auteur propose les REGLES qu'il observe en écrivant CETTE FEUILLE périodique.

qui puisse tendre à blesser la réputation des particuliers, des familles ou des sociétés.

Je sens que les sujets ci-dessus mentionnés seroient chacun capables de faire débiter un papier, fût-il même mal écrit. Je sens que, si je pouvois gagner sur moi & me déterminer à capter la faveur du public par ces moyens mercenaires & honteux, je fixerois la fortune & je me donnerois toutes les aisances de la vie la plus commode. Je suis content de mon sort, & j'admire ma nation; car, quoique j'aye scrupuleusement rejetté tout ce qui peut sentir la faction, la cabale ou le parti; tout ce qui est indécent & contre les mœurs; en un mot, tout ce qui peut causer de l'inquiétude & de l'humeur aux particuliers sacrifiés au plaisir & au goût general, je trouve que le débit de mon papier a augmenté régulierement à chaque mois, depuis sa premiere sortie dans le monde. Ainsi je partage avec le plus vif plaisir avec mes Lecteurs l'honneur de fixer leur attention plus que je ne le croyois à la lecture des discours sur la vertu & sur le Morale. Quelle volupté pour moi de faire l'éloge de mes compatriotes, quand je sens que j'y ai part comme eux!

En prenant la ferme résolution de me séparer & de faire divorce éternel avec

ce corps immenſe de redoutables Ecrivains, dont la plume & l'eſprit ſe ſont abſolument décidé à encourager le vice & l'impiété, je comptois ſans doute paſſer pour un homme qui avoit envie de ſe ſingulariſer & de ſe faire montrer au doigt par ſa façon d'écrire. Quelle fut ma ſurpriſe, quand l'accueil univerſel que j'ai trouvé m'a perſuadé que le monde n'eſt pas ſi corrompu qu'on ſe l'imagine! J'ai vu avec la plus grande ſatisfaction que, ſi ces Auteurs, qui ont employé le peu de talent qui leur a été départi à corrompre le ſiecle, euſſent voulu, par une vocation bien contraire, s'étudier à le corriger, ils n'auroient pas eu beſoin de ſacrifier leur vertu, pour s'acquerir du renom & établir leur réputation. Oui, ſans doute, il y a dans l'homme le plus abandonné au vice & à l'ignorance, des ſemences cachées de bonté & d'intelligence, qui lui font ſaiſir & goûter les réflexions & les découvertes propres à cultiver l'eſprit & à rectifier le cœur.

J'ai déja fait voir dans un papier, avec quel ſoin j'ai évité toute indécence, toute obſcenité dans les penſées, & tout ce qui peut tendre à corrompre les mœurs. Je crois que le Lecteur me ſçauroit encore plus de gré, s'il ſçavoit les peines que je me donne pour arranger mes Ecrits de façon qu'ils ne puiſſent

être interpretés, par quelques caractères portés à la calomnie, au désordre & au désavantage de qui que ce soit. Aussi doit-on remarquer que quand je décris un caractere vicieux, j'examine & je parcours toutes les personnes à qui la méchanceté du monde pourroit l'appliquer; & j'en efface impitoyablement tout ce qui seroit susceptible d'application maligne. Si je dis quelque chose d'un brun, je parcours avec attention dans mon esprit toutes les personnes distinguées de la nation, qui se trouvent de cette complexion. Si je place un nom imaginaire à la tête d'un caractere, j'en examine chaque syllabe, j'en retourne toutes les lettres, afin de n'avoir point à me reprocher quelque ressemblance anagrammatique avec un nom réel, quelqu'éloignée qu'elle puisse être. Je sçais le cas que tout homme fait de sa réputation; je sçais combien il est mortifiant d'être exposé, par un mauvais mot ou une froide plaisanterie, au ridicule & à la risée du public: je serois bien au désespoir, je le jure, d'amuser le général aux dépens d'un particulier.

Ma délicatesse & mon scrupule à cet égard ne se sont pas bornés à ceux d'un état inférieur: j'ai eu un soin tout particulier de ne pas offenser ceux d'un rang éminent. Je ne voudrois pas m'é-

gayer avec une maudite paperasse qui seroit revêtue d'un caractere public. Aussi, je n'ai point parlé de la procession que doit faire sa Sainteté avec toute sa suite; quoiqu'elle auroit fourni une abondante matiere à mille spéculations comiques & burlesques. Parmi les avantages que le public peut tirer de cette feuille, il en est un très-considérable; c'est qu'il adoucit & détourne l'esprit de l'aigreur des partis, & fournit des sujets de discours qu'on peut traiter sans passion & sans chaleur.

Ce fut-là, dit-on, l'intention de ces Messieurs qui établirent la Société Royale, & qui la formerent d'aussi dignes membres que ceux qui la composent. L'effet répondit à leurs desirs: on vit les plus grands génies de ce siecle se livrer à la recherche & à l'étude des choses naturelles: si ces grands hommes eussent employé leur temps & leurs talens à la politique, ils auroient peut-être bouleversé & renversé leur partie. Le barometre, le quadran, la pompe à vent, mille inventions pneumatiques furent données à ces esprits inquiets pour les amuser, semblables à ces baleines à qui l'on jette des barils & des tonneaux, pour leur servir d'amusemens, afin que le vaisseau puisse faire tranquillement sa route, & s'éloigner des naufrages que pourroient causer leurs secousses funestes.

Mes précautions au ſujet de la réputation d'autrui ont été ſi grandes, que je n'ai voulu faire mention d'aucun Ecrivain, que je ne pû ſans engager ma conſcience, nommer avec éloge. J'ai ſenti plus d'une fois la grandeur du ſacrifice que je faiſois, connoiſſant combien le public prend goût à voir un Auteur de réputation tourné en ridicule; (1) & pour donner ce ridicule, il ne faut pas un talent extraordinaire: le plus mince eſt plus que ſuffiſant. On pouroit fournir à rire pendant trois mois aux dépens d'un Auteur qui n'auroit publié qu'une brochure. C'eſt la raiſon qui me donne toujours de la ſurpriſe ſur le peu de ſuccès de ceux qui ont attaqué ce papier. Les critiques que j'ai publiées n'ont été faites que dans l'intention de découvrir les beautés & les traits ſublimes de tous les Ecrivains mes contemporains; & non de faire voir leurs erreurs & leur manque de ſtyle. En même tems, je ſerois très-obligé à mes ca-

(1) Que tout Auteur périodique ſçache donc qu'il y a plus d'eſprit à faire l'éloge d'un médiocre Ouvrage. qu'à jetter un vernis ironique ſur le plus excellent. Toute plume ſacrifiée & vendue au fiel fait tort à ſon maître & le prive des douceurs de la ſociété. Le public rit de la ſaillie d'un Journaliſte cauſtique ou partial; mais il le mépriſe trop pour le prendre pour ami, & le craint trop pour ne le pas fuir. *Fœnum habet in cornu; fugite hinc procul.*

lomniateurs cachés, s'ils ne vouloient plus garder de mesures ni d'égards avec moi; ils me donneroient, par leur franchise à se découvrir, le prétexte d'examiner leurs productions d'un œil juste & impartial. Je croirois, sans blesser la charité, pouvoir critiquer l'Auteur, pourvu que je ne dise rien contre la personne. En attendant qu'on me provoque à de pareilles hostilités, je rendrai de tems en tems justice à ceux qui se sont distingués dans la belle Littérature; je ferai remarquer les beaux traits répandus dans leurs Ouvrages, qui auroient pu échapper aux observations des autres Ecrivains.

Comme *Milton* mérite la premiere place parmi nos Poëtes Anglois; comme j'ai tiré plus de citations de lui que d'aucun autre: je ferai une critique réguliere sur son *Paradis perdu* (1) que je publirai tous les Samedis, jusqu'à conclusion de cet examen. Je ne suis pas assez téméraire, pour prétendre pour cela contraindre qui que ce soit à suivre mon jugement au sujêt de ce grand Auteur; je donnerai simplement mon opinion,

(1) Cet examen du *Paradis perdu*, se trouve aux discours 267. 273. 279. 285. 291. 297. 303. 309. 315. 321. 327. 333. 339. 345. 351. 357. 363. 369. Et ces discours sont tous traduits en François; outre qu'on les trouve dans le Spectateur traduit, on les lit aussi à la tête de toutes les Editions du Poëme de *Milton*.

ſans me gendarmer contre ceux qui ne la trouveront pas de leur goût. La critique eſt un champ immenſe, où chaque maître en cet Art a ces paſſages favoris dans un Auteur, paſſages qui ſouvent ne frappent pas également les meilleurs Juges. Il me ſuffira de découvrir pluſieurs beautés & pluſieurs deffauts à quoi d'autres n'ont point fait attention: je ſerois charmé que quelques uns de nos meilleurs Ecrivains publiaſſent leurs ſentimens à ce ſujet. En un mot, je voudrois voir chacun perſuadé que tous mes papiers de critique ont pour modele ces deux vers d'Horace:

——————— Si quid noviſti rectiùs iſtis,
Candidus imperti; ſi non, his utere mecum.

Epiſt. Lib. I. v. ultim.

Avez-vous fait de meilleures remarques que les miennes, communiquez les moi ſans détour; ſinon, faites uſage avec moi de celles que je vous préſente.



XXIII.

XXIII. DISCOURS.

Dixerit è multis aliquis: Quid virus in angues
Adjicis? & rabidæ tradis ovile lupæ?

Ovid. de arte amandi, Lib. III. ℣. 7.

Mais quelqu'un s'écriera sans doute: quelle frénésie saisit votre esprit? Voudriez-vous enseigner plus de ruses aux femmes que leur naturel ne leur en dicte? Voudriez-vous leur indiquer plus de détours & plus d'artifices? Il vous seroit aussi avantageux, d'instruire une vipere à mordre, ou une louve à porter le carnage au milieu des brebis.

UN des Peres de l'Eglise donne cette deffinition de la femme: *C'est un animal qui se délecte dans sa parure.* J'ai déja parlé du sexe en deux ou trois papiers d'une maniere conforme à cette deffinition; j'ai particulierement observé, qu'elles ont eu beaucoup plus de soin que les hommes, d'orner l'extérieur de leurs têtes.

Sur les PARURES de TETE du beau sexe.

L'experience journaliere prouve assez que cette observation est de notorieté reconnue. Examinons la force de nos discours; quand nous disons dans la conversation: tel homme a une bonne, une

grande, une ſublime tête; c'eſt une expreſſion métaphorique, & nous parlons alors relativement à ſon jugement, à l'élevation de ſon génie, à la grandeur de ſon imagination. Quand nous diſons; telle femme a une belle tête; c'eſt-à-dire, elle a des traits délicats, la peau fine, la parure brillante.

Parmi les oiſeaux, on obſerve que la Nature a prodigué tous les ornemens au mâle, qui ordinairement a la tête bien ornée: tantôt c'eſt une crête, tantôt une couronne de plumes élevée ſur le ſommet de la tête. La nature, au contraire, a verſé ſes charmes à pleines mains ſur le ſexe feminin de notre eſpece; outre cela, il ſemble uniquement appliqué à ſe parer & à améliorer les bienfaits de la nature par les agrémens trompeurs de l'art. Le paon, dans le développement toujours ſurprenant de ſa beauté, n'étale pas la moitié des couleurs qui brillent dans l'habillement d'une Dame Angloiſe, quand elle eſt parée pour un bal ou pour un galat de naiſſance.

Mais ne quittons pas nos têtes femelles. Depuis quelque tems, nous avons vu regner parmi les Dames la ſaiſon de triſteſſe & de mauſſaderie à l'égard de cette partie de leur parure: elles venoient de ſe défaire d'une grande quantité de rubans, de dentelles & de baptiſtes; elles avoient, en quelque façon, réduit cette partie de

la figure humaine à la belle forme ovale qui lui eſt naturelle, & qui en fait l'ornement. Nous attendions avec impatience, & nous deſirions voir quels nouveaux ornemens ſeroient ſubſtitués à ces anciens. Nos inventrices de modes furent ſi affairées pendant tout l'été à regler, une bonne fois pour toutes, la forme décente que devoit avoir le jupon d'une femme du bel air & du bon ton, que toute autre choſe fût ſacrifiée à la conſtruction ſolide de ce nouveau reglement. A la fin l'empire inferieur étant orné ſelon leur goût, elles leverent enfin les yeux à l'extrêmité, commencerent à s'intereſſer tendrement à cette belle partie d'elles-mêmes, & ſe rappellerent la force & la vérité de ce vieux proverbe: *Si l'on allume le feu aux deux bouts, le milieu s'allumera ſans peine.*

Ce que je vis dernierement à l'Opera me paroît ſi intereſſant, que je me regarderois comme bien inhumain, de n'en point faire part au public. J'étois tapi dans le derriere d'une loge; je vis un grouppe de femmes aſſiſes, avec des coëffes de differentes couleurs d'un coup d'œil charmant. L'une étoit bleue, l'autre jaune; celle-ci blanche, celle-là verd-pâle, une derniere couleur de roſe. Je contemplai cet eſſain de jolies femmes ainſi diverſifié en couleurs; j'avois autant de délices qu'on en reſſent à conſiderer un parterre orné des plus belles tulipes. Ne ſeroit-ce

pas là, me disois-je à moi-même, une ambassade de Reines Indiennes? Je descendis au parterre pour les voir en face: leur beauté & leur blancheur me les fit réconnoître pour des Angloises: leurs yeux, leurs levres, leur front, leurs joues me dirent que ce ne pouvoit être la production d'aucun autre pays. L'éclat de leur tein fixa mon attention de maniere à ne plus songer aux couleurs de leurs coëffes; je m'appercevois néanmoins, à la satisfaction qui brilloit sur leurs visages, que tout leur individu étoit enyvré du voluptueux plaisir de paroître les premieres avec ces nouvelles parures de tête.

Je me suis informé; & j'ai appris que cette mode se répand à présent de plus en plus; j'ai sçu que les Dames *Whigs* & les Dames *Torys*, se rangent sous des couleurs de convention entr'elles, & font connoître leur secte par leurs coëffes. Si je puis ajouter foi à ce que m'a assuré mon ami *Will Honeycomb*, il y a une vieille coquette de sa connoissance, qui a formé la résolution invariable de se montrer bien-tôt en loge à l'Opera, avec une coëffe nuancée de toutes les couleurs de l'Arc-en-Ciel, déguisée en *Iris* du *Virgile* de *Dryden*. Elle se flatte que, chaque homme s'attachant à la couleur qui lui est favorite, elle se fera une cour nombreuse d'adorateurs, chacun enchaîné par l'attrait de sa nuance.

Mon ami Will, qui prétend avoir une admirable pénétration en matiere de galanterie, me répéte sans cesse, (& je crois qu'il viendra à bout de me persuader,) qu'il parie deviner l'humeur d'une Dame par la couleur de sa coëffe, comme les Courtisans de Maroc connoissent la disposition de leur Empereur, par la couleur de son habillement.

Mélesinde s'enveloppe-t'elle la tête d'une coëffe couleur de feu? c'est une nouvelle conquête que son cœur veut faire. Se couvre-t'elle de pourpre? ah! ah! je ne conseille pas à son amant d'approcher d'elle. Met-elle du blanc? c'est different; c'est une marque de paix; c'est un signe propice comme l'olive des Anciens. Amant timide, approchez de son carrosse; vous pouvez lui donner la main.

Voilà les prognostics que mon ami Will a établis sur les couleurs, & qu'il assure invariable dans certains caracteres de nos Dames. Il me dit encore mille autres choses extraordinaires. Ces coëffes peuvent servir, & servent effectivement, de signaux, qui ont un langage connu parmi ceux qui en entendent la convention. Par exemple, *Cornelie* porte toujours une coëffe noire, quand son mari va à la campagne.

Tels sont les rêves de mon ami Honeycomb au sujet de la galanterie. Pour

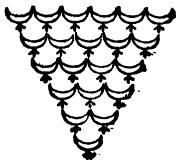
moi, plus simple que lui: j'attribue uniquement cette variété de couleurs dans les coëffes à la diversité de complexion de mes adorables compatriotes. *Ovide*, dans son *Art d'aimer* a donné quelques préceptes à cet égard, quoique differens de nos préceptes modernes. Il recommande la soye rouge rayée aux teins pâles; le blanc aux brunes; l'obscur aux blondes. Mon ami Will, au contraire, se croyant toujours un plus fin Grec dans cette matiere que le délicat Ovide, me dit que le taffetas blanc convient mieux aux complexions pâles; l'écarlate la plus vive aux visages les plus hauts en couleur, la coëffe noire aux teins bruns. En un mot, il veut que la couleur de la coëffe efface celle du visage, de même que le Soleil diminue l'éclat du feu matériel à l'approche de ses rayons. Ovide, ajoute mon ami, ne retombe-t-il pas lui-même à peu près dans ce sentiment, quand il dit que les Nymphes azurées des eaux sont couvertes d'habillemens bleus; & que l'aurore est toujours vêtue de la couleur du safran, qui est celle du Soleil levant.

Je ne sçaurois dire si ces observations sont bien fondées ou non; mais je l'ai entendu fort souvent décider de la complexion des Dames, dont il n'avoit jamais vu le visage, & qu'il ne connoissoit point, par la seule couleur de leur

coëffe ; & jamais je ne l'ai vu ſe tromper dans ſes conjectures.

Comme je n'ai rien ſi à cœur que l'honneur & la ſatisfaction du beau ſexe, je termine ce papier par une exhortation aux Dames Angloiſes, pour qu'elles s'efforcent à ſurpaſſer les femmes de toutes les autres nations, autant en vertu & en bonnes mœurs qu'en beauté. Elles ſeront aiſément victorieuſes dans ce généreux deffi, ſi elles prennent autant de ſoin de cultiver leurs eſprits que d'orner leur corps & d'embellir leurs charmes. Qu'elles ayent toujours dans la mémoire cette ſentence d'un ancien Poëte Grec:

Γυναικὶ κόσμος ὁ τρόπος, κ' ὐ χρυσία.



XXIV. DISCOURS.

Id verò est, quod ego mihi puto palmarium
Me repetisse, quomodo adolescentulus
Meretricum ingenia & mores possit noscere;
Maturè ut, cum cognôrit, perpetuò oderit.

Terent. Eunuch. Act. 5. Sc. 4.

Je regarde comme mon chef-d'œuvre, d'avoir trouvé la maniere, dont un jeune homme peut s'instruire des détours & de la conduite des courtisannes, & par cette connoissance venir à bout de les détester.

Etat triste des FILLES PROSTITUE'ES.

LEs personnes vertueuses doivent avoir compassion de ceux qui tombent dans le vice, en se livrant aux desirs qui ne nous sont que trop naturels à tous. On ne peut que douter de la sincerité de la vertu de ceux qui s'irritent des deffauts personnels des autres. Le commerce illégitime des deux sexes est ce qu'il y a de plus difficile à éviter: c'est cependant le deffaut contre lequel les femmes rigides déclament avec plus de hauteur & avec moins de pitié. Il est constant & sans contredit, qu'une femme modeste ne peut trop avoir en horreur tout

tout ce qui eſt contraire à la chaſteté: mais je dis à cette femme modeſte: déteſtez en vous-même ce vice, & ne laiſſez voir au dehors que de la compaſſion pour les autres. Mon ami Will Honeycomb nomme ces Dames inexorables des *vertueuſes à outrance.*

Mon deſſein n'eſt pas d'entrer dans un détail circonſtancié de tout ce qui peut ſe commetre contre la chaſteté; je ne veux ici que conſiderer l'état triſte de ces miſerables proſtituées publiques. Il y a quelques jours, qu'en paſſant, le ſoir, près du jardin commun, je me ſentis donner un petit coup de coude, comme j'allois entrer dans la place en ſortant de la rue Jacques. En me retournant, je vis une jeune fille d'environ dix ſept ans & d'une fort jolie taille. Elle me demanda d'un air libre, ſi je voulois boire un coup. Ma curioſité m'auroit peut être pouſſé à entrer avec elle dans le cabaret prochain nommé le *Bumper*, pour l'entendre cauſer: mais craignant d'être reconnu par le Cabaretier, qui en auroit pu faire une hiſtoire, qui n'auroit pas convenablement cadré avec la dignité de mes Ecrits, quoique j'ai ſouvent averti le Public, que je n'entrois pour autre choſe en toute ſorte de ſcene, que comme Spectateur, je n'y entrai point. Nous nous ſîmes donc ſous une des arcades; le

crepuſcule me permit de conſiderer de près l'objet qui me parloit. Quelle fut ma ſurpriſe de lui voir les traits les plus réguliers, la taille la plus fine, la gorge la plus belle, en un mot les perfections les plus eſſentielles au total d'une beauté parfaite & réguliere. Elle effecta de m'agacer par des coups d'œil & par un air libre, dans lequel j'appercevois quelque choſe de gêné & de contraint. Je vis bien que la faim & le froid rabattoient de beaucoup ſa vivacité; la langueur dont ſes yeux étoient affectés, la pauvreté des habits qui la couvroient en étoient des indices aſſurés: au reſte elle avoit l'air délicat & enfantin. Sa figure me porta la triſteſſe juſqu'au fond du cœur; je la quittai bruſquement, dans la peur d'être vû dans une pareille compagnie; mais pénétré de l'horreur de ſa ſituation, je lui donnai un écu. La pauvre créature ſoupira, me fit une réverence en me ſouhaitant toutes ſortes de biens & s'en alla.

Cette jeune fille eſt apparemment ce qu'on appelle *une nouvelle débarquée*; elle ſera ſans doute, à ſon arrivée dans cette ville, tombée en mauvaiſe compagnie; elle aura été abandonnée, peu après la perte de ſon honneur, & expoſée à paſſer par les mains, les ruſes & la diſcipline d'une de ces furies d'enfer, qu'on appelle Macq...... Comme je ne

veux pas devenir sérieux à outrance sur ce sujet, ni moraliser à mon tour en pédagogue; je citerai, pour égayer, une scene d'une des Comédies de *Fletcher*, où le caractere d'une de ces abominables Mégeres, qui paroissent dans le monde sous la figure de femmes, & toutes leurs intrigues de débauche & de crapule sont si admirablement décrites, qu'elles forment un tableau achevé pour la perfection. C'est la troisieme scene du deuxieme acte de la Comédie du *Lieutenant-plaisant*.

Leucippe, employée à fournir aux plaisirs voluptueux du Roi, & qui, par extension des droits de son privilége, a aussi entrepris la Charge générale de Macq...... de toute la Cour, paroît sur la scene, tenant en main les minutes de tout ce qu'elle a à faire; elle est accompagnée de deux servantes, qui lui servent de secretaires (selon la louable coutume de ces sortes de femmes d'avoir tant d'occupation dans leur négoce, qu'elles n'ont jamais le temps d'apprendre à lire ni à écrire;) elles prennent leurs instructions à un bureau. Les noms des femmes & des filles, tant de celles qu'elle a actuellement sous sa direction, que de celles sur qui elle a des vues & qu'elle prétend débaucher, sont écrits avec ordres selon les lettres de l'alphabet, dans un petit *agenda*. Etant arrivé à la

lettre C. elle dit, d'une voix basse qui tient du soliloque : „ Son pucelage me „ vaudra... voyons!... Elle n'a pas „ quinze ans.... & sa complexion... „ où es-tu, Chloé ? Ah! la voici.... „ *Chloé, fille d'un Gentilhomme campagnard, âgée de quinze ans, jolie brune, les yeux noirs & vifs, la taille bien faite, sçachant bien toucher du Clavecin, & chantant très-bien.* Ohm! „ ahm! ces perfections considerées, son „ pucelage me vaudra 300 ou 350 écus: „ son pere est pauvre; nous lui donnerons un cheval pour le gagner & le „ faire taire.

Ces créatures sont très-bien instruites des moyens & des mœurs de ceux qui ont des liaisons avec la belle qu'elles veulent débaucher. On doit donc acheter *Chloé* 350 écus; & un cheval sera le prix de l'infamie du pere. Mais la femme d'un Marchand, sa voisine..... elle est opulente: il ne faut pas la prétendre tenter par argent... celle-là, il faut la corrompre par l'ambition & le faste: un présent d'argenterie fera l'affaire. On lui fera entendre qu'une personne de distinction soupire pour elle. Dans son examen général de sa liste, les observations sur une jeune fille, la diminution de sa valeur causée par sa maigreur & son manque d'embonpoint, mille autres circonstances de la scene sont merveilleusement décrites dans

le vrai genre de la Comédie, Il auroit été cependant à souhaiter que l'Auteur eût ajouté quelques circonstances d'atrocité & de noirceur, pour rendre plus détestable la conduite de la Macq....... Leucippe.

Que mes Lecteurs ne se figurent pas que ce soit ici une digression, de parler des Macq....... dans un discours sur les filles prostituées. Une Courtisanne n'est, à proprement parler, capable de porter ce nom, qu'après avoir passé quelque tems de noviciat sous la discipline des premieres. Ce qui mérite la pitié & la compassion de tout cœur né sensible, c'est que la plûpart de ces jeunes victimes tombent entre les mains de ces horribles suppôts d'enfer, sans sçavoir où elles vont, sans tentation ni dessein.

Je me rendis, la semaine passée, à une hôtellerie de cette ville, pour y recevoir quelques provisions qu'on m'envoyoit de la campagne; tandis qu'on examinoit la facture & le livre du Commissionnaire, j'entendis à travers la cloison d'un cabinet deux voix, dont l'une étoit jeune & l'autre cassée & décrepite; elles se répétoient les demandes & les réponses d'un Cathechisme. La curiosité me prit de regarder par une fente de la cloison: & de voir quelles étoient ces femmes si bien employées. Ma surprise fut grande, quand j'apperçus la plus fameuse & la plus rusée

Macq...... de la ville, examinant une belle & jeune campagnarde, qui étoit venue dans la même voiture qui m'apportoit mes provisions. Elle lui demandoit si elle avoit été bien élevée; si elle pouvoit s'abstenir de se prostituer aux domestiques & aux autres libertins de bas-aloi, dont la ville étoit farcie; si elle avoit assez d'esprit pour recevoir avec soumission & politesse les caresses que pourroit lui faire un homme de condition, & tous ceux qui seroient au-dessus de son état. Ses repliques innocentes & sans art engagerent la vieille à la prendre pour sa servante, avec le consentement d'un rustre ignorant qui étoit son frere. Je ne voulus pas m'en aller, que je ne les eus tous vu monter en fiacre. Le gros manant de frere fit présent à la *Duegne* d'un grand fromage, en reconnoissance des amitiés qu'elle témoignoit à sa sœur.

Le destin de cette pauvre créature sera sans doute à peu près le même, que celui de la jeune fille que je rencontrai proche le jardin-commun & dont j'ai parlé ci-dessus; après avoir été la proye de la lubricité du premier venu, elle sera livrée aux horreurs de la misere & de la faim.

Les louanges ironiques de l'industrie & de la charité de ces vieilles femmes, directrices du péché, après qu'elles ne peuvent plus le commettre elles-mêmes,

achevent la beauté de la belle dédicace du *Plain-dealer* : ou de l'*homme franc*; c'eſt un chef-d'œuvre de raillerie ſur ce vice. Mais pour m'inſtruire plus à fond de tous les myſteres de cet art pernicieux, & pouvoir les détailler dans un papier par la ſuite, je prens la réſolution de me livrer à la conduite de mon ami *Will*, qui, pour m'inſtruire amplement des plus ſecrets reſſorts de la galanterie, me menera depuis la belle entretenue par les Créſus de ma patrie, juſqu'aux malheureuſes cachées dans l'opprobre & l'horreur des lieux les plus infâmes.



XXV. DISCOURS.

——— Ævo rariſſima noſtro
Simplicitas.

Ovid. art. am. Lib. I. ỷ. 241.

A peine, dans le ſiecle où nous vivons, rencontre t-on le moindre veſtige de notre ancienne ſimplicité.

Caractere du Chevalier ROGER de COVERLEY.

JE fus réveillé ce matin avec ſurpriſe par de grands coups que j'entendis frapper à ma porte; la fille de mon hôteſſe entra dans ma chambre, pour me dire qu'il y avoit un homme en bas qui demandoit à me parler. Sur ce que je la queſtionnai qui c'étoit, elle me dit que c'étoit un homme âgé, de bonne mine & dont elle ignoroit le nom. Je deſcendis ſur le champ pour le voir, & je reconnus le cocher de mon grand ami le Chevalier *Roger de Coverley*. Il me dit que ſon maître étoit arrivé à la ville depuis hier au ſoir, & qu'il ſeroit charmé de faire un tour de promenade avec moi dans les allées de *Gray's-Inn*.

Comme je marquois mon étonnement de l'arrivée du Chevalier, n'en ayant point reçu de nouvelles depuis quelque tems, il me prévint que son maître étoit venu pour voir le Prince *Eugene*, & qu'il me prioit de venir le joindre au plutôt.

La curiosité du vieux Chevalier me divertit beaucoup : je n'en étois pourtant pas étonné, lui ayant entendu dire plus d'une fois qu'il regardoit le Prince *Eugenio* (car c'est ainsi qu'il l'appelloit) comme un plus grand Général que le fameux *Scander-beg*.

En arrivant dans les allées de Gray's-Inn, j'entendis mon ami sur la terrasse tousser deux ou trois fois, d'un creux qui veut annoncer une grande vigueur; car il aime à *éclaircir sa voix dans le bon air*, (pour me servir de ses termes) & il est charmé qu'on fasse attention à la force de ses poumons, quand il tousse le matin. La vue de ce bon vieillard me combla de joye : avant qu'il m'apperçut, il s'amusoit à parler avec un mendiant qui lui avoit demandé l'aumône : il le gronda vivement de ce qu'il passoit sa vie dans la fainéantise & dans l'horreur du travail, & en même-tems il lui donna six sols.

Nos protestations d'amitié & nos embrassemens en nous abordant furent très-sinceres de part & d'autre; nous nous ser-

râmes la main plusieurs fois, & nos yeux en disoient plus que nos langues. Ensuite le Chevalier me dit que mon bon ami son Aumônier, se portoit bien & me faisoit ses complimens; que Dimanche dernier il avoit fait un admirable sermon tiré des écrits de M. *Barrow*. Je lui ai laissé, ajouta-t'il, la conduite de toutes mes affaires; & voulant l'obliger, je lui ai donné trente livres sterlings, pour distribuer parmi ses pauvres paroissiens.

Il me fit sçavoir que *Guillaume Wimble* jouissoit d'une santé parfaite; il me présenta de sa part un bouchon de pipe, en m'assurant que Guillaume avoit été fort employé tout l'hyver à en tourner un nombre infini, & qu'il avoit fait présent d'un de ces bouchons à chacun des Gentils-hommes du voisinage qui ont coutume de fumer, & dont les principes de politique sont conformes aux siens. Il ajouta que le pauvre Guillaume étoit dans la plus vive affliction, parce que *Thomas Touchy* lui avoit fait un procès, de ce qu'il avoit coupé quelques bâtons de ses hayes.

Parmi d'autres nouvelles dont il m'accabla, & qu'il rapportoit de sa campagne, il m'informa que *Marie White* étoit morte; qu'un moi après sa mort il s'éleva un grand vent qui jetta en bas

le bout d'un de ses greniers: pour moi, ajouta le Chevalier, je ne crois pourtant pas que la pauvre vieille ait eu la moindre part dans ce tort qui m'a été fait.

Il me détailla avec le plus grand scrupule & la plus vétilleuse exactitude les amusemens qu'il y ayoit eu à sa maison pendant le cours des fêtes; (car le Chevalier Roger tient table ouverte pendant les fêtes de Noël;) selon la louable coutume de ses ancêtres. Il m'apprit qu'il avoit tué lui-même huit cochons gras l'hyver passé, & distribué plusieurs jambons à ses voisins, & qu'il avoit eu grand soin d'envoyer un chapelet de boudin & un jeu de cartes à chaque pauvre famille de la Paroisse.

J'ai souvent pensé, me dit le Chevalier, que c'est à propos & fort à propos que Noël arrive au milieu de l'hyver. Voilà mes réflexions: c'est la morte saison de l'année & la plus rude; la pauvreté & le froid abîmeroient le pauvre peuple s'il n'avoit pas bonne chere, grand feu, & les amusemens des fêtes de Noël pour les égayer. Je me délecte de réjouir alors leurs esprits, & de voir tout le village dans la joye au milieu de ma grand'-salle. Je fais mettre double quantité de drêche dans ma petite bierre, & la laisse couler pendant dou-

ze jours pour tous ceux qui en veulent: il y a toujours du bœuf fraîchement cuit & des pâtés sur la table. Vous ne sçauriez croire le plaisir que je prends à voir mes fermiers passer la soirée à se divertir innocement & à jouer à cent petits jeux. Votre ami Guillaume Wimble est aussi gai qu'aucun de la compagnie: il trouve mille inventions pour nous divertir & nous faire mourir de rire.

Je fus charmé des réflexions de mon ami, dont toutes prouvoient la bonté de son cœur & son caractere d'humanité. Il me parla ensuite avec éloge du dernier Acte du Parlement, en faveur de l'Eglise Anglicane; il ajouta qu'il commençoit déja à avoir son effet, puisqu'un rigide Indépendant, qui dîna à sa maison le jour de Noël, avoit mangé abondament de la soupe où il y avoit des raisins de Corinthe.

Après avoir exactement parcouru toutes nos affaires & nos nouvelles de la campagne, le Chevalier Roger me questionna sur la Loterie, & s'informa particulierement de son ancien antagoniste le Chevalier *André Freeport*. Il me demanda en souriant, si le Chevalier *André* n'avoit pas pris avantage de son absence, pour débiter sa doctrine républicaine: tout de suite, sans écouter ma réponse, il me dit

d'un air plus férieux: ne croyez-vous pas que le Chevalier * trempé dans la proceſſion du Pape... & ſans me donner le tems de dire le moindre mot: Eh bien! ah! ah! vous êtes un homme circonſpect & ſage; vous n'aimez point à parler des affaires politiques ni des intrigues d'Etat.

Il me demanda enſuite ſi j'avois vu le Prince *Eugene*, & me fit promettre de lui procurer un endroit, d'où il pourroit voir à ſon aiſe cet homme extraordinaire, dont la préſence fait honneur à la nation Britannique. Il s'étendit beaucoup ſur les louanges de ce grand Général; & je trouvai qu'il avoit beaucoup lû la chronique de *Baker*, & quelques autres Auteurs depuis ſa retraite à la campagne, d'où il avoit tiré grand nombre d'obſervations, qui font beaucoup d'honneur au Prince *Eugene*.

Nous avions déja paſſé la plus grande partie de la matinée, dans ces converſations, lorſqu'il m'invita à prendre une taſſe de caffé, & à fumer une pipe chez *Squire*. Comme j'aime franchement ce bon vieillard, je prens plaiſir à conſentir à tout ce qui ſemble lui faire plaiſir. Je l'accompagnai donc au caffé, où ſa figure vénérable attira tous les yeux de la ſalle. Dès qu'il ſe fut aſſis au haut de la grande table, il demanda une pipe, du tabac, une taſſe de caffé, une bougie

& le Suplément, avec un air si ouvert & si gai, que tous les garçons, à l'envie l'un de l'autre, se hâtoient de le servir, ensorte qu'il falloit que les autres pratiques prissent patience pour ce qu'ils vouloient avoir, jusqu'à ce que le Chevalier eût été servi de tout ce quil demandoit.



XXVI. DISCOURS.

Discit enim citiùs, meminitque libentiùs illud,
Quod quisquis deridet, quam quod probat.

Horat. Ep. I. Lib. II. ✝. 262.

On se souvient plutôt de ce qui a été tourné en ridicule, que de ce qui a été trouvé juste & bon.

Examen de l'Auteur, des loges à la Comédie, avec des Remarques sur la DEDAIGNEUSE.

DEpuis plusieurs années, je n'ai pas été affecté d'un si grand plaisir & d'un plus vif amusement, qu'en examinant les loges à la Comédie, la derniere fois qu'on y joua la *Dédaigneuse*. Une si nombreuse assemblée de Dames placées en forme d'amphithéâtre, tous leurs ornemens, leurs bijoux, leurs parures de toutes couleurs & de toutes étoffes firent une impression si gaye sur mon cœur, que toute idée de la rude saison de l'hyver en fut aussi-tôt dissipée. Je goûtai fort l'expression d'un jeune homme qui étoit auprès de moi; il appelloit les loges des lits, ou des couches de tulipes. L'agréable variété de la perspective étoit augmentée, lorsque quelqu'une de ces Dames se levoit pour faire une révérence à son amie, l'amie à son tour étaloit ses charmes & ses nuances, en rendant le salut. Ces politesses sont bien placées à la Comédie, & ont autant de grace dans cet en-

droit, que d'indecence dans l'Eglise.

Je prendrai la liberté d'observer que celles qui sont sujetes à ces téméraires révérences pendant le service divin, n'en font point pendant tout le tems du spectacle. Des perspectives si agréables enchantent la vue, & prises en général raniment l'esprit en lui fournissant des idées gayes & innocentes. Celui qui s'attache à un seul bel objet, peut fixer son attention sur un sujet, d'inquiétude: la vue d'une assemblée est, tout au contraire, un obstacle à tout desir importun, au moins *à mon égard*: je me suis de tout tems accoutumé à contempler la beauté, en faisant abstraction de tout objet de desir; à considerer la souveraine Puissance, uniquement à l'égard de la maniere dont les autres l'exercent, sans esperance ni envie de la partager avec eux; à observer la sagesse & les talens, sans jalousie ni prétention à devenir rival; je répéte *à mon égard*, parce que je ne forme aucun dessein, ni n'entretiens aucun espoir, en regardant une belle femme, en voyant les succès d'un homme entreprenant, car ce monde est pour moi uniquement une agréable scene.

Si les hommes connoissoient les douceurs dont on jouit, quand, éloigné du monde, on se tient dans la liberté, j'aurois plus d'imitateurs que l'homme le plus puissant de ma nation n'a de flat-

flatteurs. N'être rival de perſonne en amour, ni competiteur en ambition, eſt une rencontre qui nous donne l'amitié ſincére & nous met en recommendation dans le cœur de ceux avec qui nous vivons; au moins nous rend-il indépendans de leur approbation, dont ſans ceſſe nous aurions beſoin, ſi nous viſions à ce qui fait le point de vue général de tout ce qui nous environne. Par le ſecours de cette Philoſophie aiſée, je ne ſuis jamais moins au ſpectacle que quand je ſuis au theâtre: il eſt vrai que, hors de-là, il eſt rare que l'action me plaiſe. La plûpart des hommes ſe dépouillent de la nature en même-tems que de leurs robes de chambre, & repréſentent pendant tout le jour des rôles qui ne leur conviennent pas, & déplaiſant aux ſpectateurs & à eux-mêmes, ne remportant pour récompenſe que les ſifflets de ceux qui les conſiderent.

Mais revenons à mes Dames; elles m'intereſſent davantage à préſent. Je fus charmé de les voir en ſi grand nombre, à une piece, où la vanité du ſexe à faire le tourment de ſes admirateurs eſt peinte avec des couleurs ſi vives & un pinceau ſi vrai. La beauté, qui languit pour l'homme qu'elle traite avec tant d'impertinence & de rigueur eſt deſſinée d'après nature; ſon caractere eſt développé avec tout l'art poſſible. Ses réſolutions à lui

montrer toute sa tendresse, s'évanouissent par sa vanité, aussi-tôt qu'il paroît devant elle; ce sont des traits qui partent de la plume d'une personne qui a fait sa principale occupation d'étudier le sexe jusques dans ses replis les plus cachés.

Tandis que cet excellent caractere & deux ou trois autres de la piece fixerent toute mon attention, le rôle forcé & ridicule de l'aumônier excita mon indignation. Il y a des Pédans dans le Sacerdoce, comme nous en connoissons dans le monde: mais un imbécille comme le Chevalier *Roger*, dépouillé de tout orgueil qui est le caracteristique & la marque distinctive de tout Pédant, est un rôle indigne de tout le reste de la piece. La rencontre qu'il fait de *Welford* & leur entretien nous donnent l'idée d'un scélerat mal-à-droit, qui n'a aucune notion de la force de sa fonction. Y a-t'il du bon sens qu'il dise à cet homme, qu'il a été envoyé à cinq ou six milles à pied, pour chercher des œufs. J'avoue cependant que la scene, où il fait l'amour à une fille est excellente; mais une chose blâmable en soi-même, devient encore plus blâmable par le succès. Il est si infâme de flatter un siecle débordé avec la représentation scandaleuse de ce qui doit être respecté parmi les hommes, pour ne pas dire sacré, que nulle beauté en un Auteur, nulle saillie sublime ne peut l'excu-

ser. Plus il est sublime dans ce moment, plus il aggrave son crime, parce qu'il pêche déliberément & de dessein prémédité. L'esprit devroit passer par l'épreuve de cette regle; & au deffaut de cette prudence dans l'Auteur, l'auditoire devroit s'élever contre une scene, qui avilit ce que la Religion devroit garantir du mépris & du ridicule.

Un Auteur se hazarde d'écrire quelquefois, comme s'il étoit persuadé qu'il n'y eût pas un seul honnête homme ni une seule femme vertueuse dans tout le spectacle: il se voit encouragé à faire pis encore, par l'applaudissement universel qu'il reçoit: car vis-à-vis les petits critiques, il y a bien moins de mal de fronder & faire insulte à la majesté des dix commandemens, que d'attaquer en la moindre façon l'unité de temps & de lieu. Les demi-Savans ne comprennent pas les miseres qui suivent nécessairement la corruption des mœurs: ils ne sçavent pas que l'ordre est le soutien & le nerf des sociétés. Le Chevalier Roger & sa maîtresse sont des monstres forgés dans l'imagination déréglée du Poëte; & de semblables fols, sans ombre d'éducation, sont incapables de pareils sentimens.

On sçait qu'un pitoyable grimaud d'écolier, au lieu de se croire au-dessous des autres, est sujet à vouloir passer pour un phœnix. Son arrogance est fondée

ſur les diſtinctions imaginaires de ſon cerveau; elle eſt accompagnée d'un mépris pédanteſque par toute ſorte de préſéance comparée avec ſon ſçavoir & ſon érudition. Ce ſeul caractere du Chevalier *Roger*, tout miſerable qu'il eſt, a plus avili les ordres ſacrés, & par conſéquent la vertu, que tout l'eſprit de l'Auteur, ou d'aucun autre, ne pourtoit réparer dans le cours de la plus longue vie.

Je ne prétens point, en diſant ceci, me donner les airs & trancher de l'homme plus vertueux que mes voiſins; mais je le dis, parce que je me crois fort, étant autoriſé & fondé ſur les principes qui doivent toujours gouverner le genre humain. On paſſe ſur les ſaillies de l'imagination qui s'échauffe, en outrant l'éloge de ce qui le mérite effectivement; mais encourager avec beaucoup d'eſprit le crime, c'eſt un crime digne de la cenſure du Magiſtrat & de l'indignation du peuple.



XXVII. DISCOURS.

Mille trahens varios, adverso sole, colores.

Virgil. Æneid. Lib. IV. ỳ. 701.

Tirant mille couleurs par la lumiere qui est opposée.

LEs Lettres de mes correspondans me fournissent un double avantage; elles me font connoître les papiers qui leur sont les plus agréables, & me donnent des matériaux pour de nouvelles spéculations. Quelquefois je ne me sers pas de toute la Lettre; mais je forme un nouveau plan sur les idées que j'y trouve répandues. Quelquefois je prens la liberté de corriger le style & la maniere de penser, & de leur donner ma façon d'écrire & de m'exprimer. Je retranche toujours, quand cela est possible sans préjudicier au sens, les complimens & les louanges en ma faveur, dont ces Lettres sont ordinairement assaisonnées.

Avantages que l'Auteur tire des Lettres de ses Correspondans.

Outre les deux avantages que je viens de dévoiler, ces Lettres me donnent occasion de remplir mon papier, en ménageant adroitement la souſcription qui eſt à la fin, ce qui contribue à ma propre aiſance & peut-être auſſi à celle de mes Lecteurs.

Il y en a qui veulent que je m'écrive ſouvent à moi-même, & que je ſois unique correſpondant. Cette objection ſeroit eſſentielle, ſi les Lettres que je donne au public étoient remplies de mes panégyriques & de mon éloge, & ſi l'on y voyoit ſans ceſſe relever les beautés de mes ſpéculations, au lieu de tâcher d'amuſer & d'inſtruire mes Lecteurs. Mais je laiſſe ces ſages *Conjectureurs* à leur propre imagination : ils ne m'empêcheront pas de donner au public les trois Lettres ſuivantes.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Lettre à l'Auteur, touchant ſon Diſcours ſur les PARURES de TETE, &c.

Je me trouvai, Jeudi dernier, dans une aſſemblée de Dames; ce cercle étoit compoſé de treize coëffes de differentes couleurs. Votre papier de ce jour étoit ſur la table, & elles m'ordonnerent de leur en faire la lecture. Je remplis leur volonté avec une voix ſonore, juſqu'au vers Grec qui fait la fin de ce papier. J'a-

voue que je fus un peu étourdi de le trouver tout d'un coup ſous mes yeux. Je déroba', le mieux que je pus, ma confuſion; & après avoir murmuré tout bas deux ou trois mots indéchiffrables, je me mis à rire & à m'écrier: Ah! ah! la choſe ridicule! Les Dames voulurent ſçavoir ce que c'étoit: mais je leur demandai excuſe, en les aſſurant avec audace que, ſi ç'avoit été quelque choſe que décemment on eût pu leur expliquer, l'Auteur ne l'auroit pas enveloppé d'un manteau auſſi obſcur que du *Grec*. Je laiſſai tomber enſuite certaines expreſſions, pour faire entendre qu'il ne convenoit pas de traduire ce paſſage à une compagnie de femmes. La matrône de l'aſſemblée, qui portoit juſtement une coëffe couleur de ceriſe, loua avec emphaſe la diſcrétion & la prudence de l'Ecrivain, d'avoir exprimé ſes idées ſales & obſcenes en *Grec*, ce qui ne corromproit, par cet expédient, l'imagination que d'un fort petit nombre de ſes Lecteurs. En même-temps, elle déclara ſa ſatisfaction, de ce que l'Auteur n'avoit pas donné ſon opinion déciſive touchant les coëffes de la nouvelle mode. Je craignois, à vous dire vrai, ajouta-t-elle, qu'il ne nous fît rougir de la parure favorite de nos têtes. Depuis que ce malheureux ac-

cident m'arriva en la compagnie des Dames, parmi lesquelles je passois pour un prodige de science, j'ai consulté un ami très-versé dans la langue Grecque qui m'a assuré sur son honneur que le passage Grec ne veut dire autre chose que: *les mœurs & non la parure sont l'ornement des femmes.* Je ne sçais comment je me tirerai du pas dans lequel je me vois embarrassé, si cela vient jamais à parvenir à la connoissance de ces Dames. En attendant tout événement, je vous envoye toujours ce détail, pour vous prier d'éviter à l'avenir de donner de semblables mortifications à ceux qui vous veulent du bien. C'est au nombre de ces derniers, que je vous jure que j'ai l'honneur de me souscrire,

THOMAS TRIPPIT.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Vos Lecteurs sont si charmés du caractere que vous donnez au Chevalier *Roger de Coverley*, qu'on se réjouit dans tous les caffés de son arrivée en cette ville. Je me trouve actuellement avec une troupe de ses Admirateurs, qui vous supplient de faire sçavoir publiquement la fenêtre ou le balcon, auquel le

Che-

Chevalier propose de se montrer. Ceux qui l'ont vû au Caffé de *Squire* en sont très-contens. Si vous jugez à propos de ne montrer que votre visage au côté gauche du Chevalier Roger, nous sçaurons ce que cela voudra dire, & nous vous aurons toute l'obligation possible de ce service. Je suis

Votre dévoué serv.

C. D.

Monsieur le Spectateur,

Sçachant le goût décidé que vous avez pour les choses rares de la nature, j'irai chez vous, si vous me le permettez, sur le soir, avec mes curiosités sur mon dos; je les porte avec moi dans une boëte: elles consistent en un homme, une femme & un cheval. Les deux premiers sont mariés; & le petit cavalier s'est acquité avec tant d'honneur des devoirs de son état, que sa jolie petite épouse est grosse. La femme enceinte, son mari & le cheval sont si légers, qu'étant tous mis dans une balance, un homme ordinaire pese plus que toute cette fa-

Avis au Spectateur d'une Curiosité d'espece humaine.

mille. Le petit homme est naturellement bravache & quinteux; quand il veut faire le méchant, je l'enferme vîte dans sa boëte, jusqu'à ce que son toupet de colere soit passé; par ce moyen je mets ordre à tout le ravage que ce petit *Roland* pourroit faire dans sa furie. Le cheval est aussi vicieux que le maître; aussi je l'attache bien serré avec une fiscele au ratelier. La femme est une petite coquette fieffée. Elle affecte dans sa démarche autant de fierté qu'en peut avoir une Dame de vingt-quatre pouces de haut. Dieu me damne, elle me ruineroit en soyerie, si la quantité pour faire une pelotte à épingles d'une autre Dame, ne suffisoit pas pour lui faire une robe & un jupon. Elle me dit, il y a quelques jours, avec un ton de la plus grande importance, qu'elle étoit informée que les Dames portoient des coëffes de couleur, & qu'elle m'ordonnoit de lui en achetter une de bleu fin. Sa situation présente me contraint à consentir à tout ce qu'elle veut, parce que je suis bien aise d'avoir de la race. Je ne sçai ce qu'elle pourra me donner; mais quoique se puisse être, je serai content, pourvu que ce soit une curiosité. Une espece humaine si rare ne doit pas être plus long-

tems cachée au Spectateur Britannique: c'est pourquoi vous excuserez la liberté que prend.

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

S. T.



XXVIII. DISCOURS.

—— Longa est injuria, longæ
Ambages

Virgil. Æneid. Lib. I. ℣. 345.

L'injure est grande & l'histoire est longue.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Histoire des INTRIGUES d'un AMANT passionné.

LE sujet de cette Lettre est de-si grande importance, les circonstances en sont d'une nature, que je suis convaincu qu'à la seule inspection, vous jugerez à propos de l'inserer dans votre papier, par préference à toute matiere qui pourroit se présenter dans le même temps. Après ce préambule, il est inutile de vous dire que j'aime. Je vous détaillerai toutes les révolutions de ma passion, autant qu'un esprit troublé peut le faire. Cette maudite créature Mademoiselle *Jeanne!* hélas! je jure contre une personne par son nom, aussi familierement que si vous la connoissiez; sçachez aussi que je jure par ce même nom, tout aussi promptement que

les interruptions alrernatives d'amour & de colere me le permettent. Je vous dirai, en profitant du peu de raiſon que j'ai, mon hiſtoire le plus ſuccinctement qu'il me ſera poſſible.

Il y a dans le monde une Demoiſelle, dont je ſuis paſſionnément amoureux: j'en ai reçu pendant quelque tems toutes les marques de retour & de faveur que nous pouvions, elle décemment m'accorder, & moi deſirer. Le rapide progrès d'une affaire de cette eſpece, plus eſſentielle que toute autre pour le bonheur de l'homme, répandit une nouvelle vie, une nouvelle vigueur non-ſeulement dans mes diſcours & dans ma conduite, mais encore une certaine grace dans toutes mes actions, même ſur celles qui n'avoient nulle analogie avec mon amour. Vous ſçavez que la paſſion dominante ſe fait voir dans toutes nos actions, & nous éleve ou nous abbat ſelon ſa nature.... Mais hélas! je n'ai pas encore commencé mon hiſtoire: à quoi ſert-il de débiter un fatras de ſentences & d'obſervations, quand on plaide pour ſa vie? Pour commencer donc avec ordre, je vous dirai que cette Demoiſelle & moi, nous avions établi un commerce de Lettres, ſous les noms empruntés de *Belinde* & de *Cleanthe*.

Quoique j'aye entamé le détail de cette affaire, il m'eſt impoſſible de vous la ra-

conter assez méthodiquement, pour vous donner le caractere de Mademoiselle *Jeanne*, que dans ma colere, je ne cacherai pas sous un nom emprunté. Je vous dirai que cette créature a été fort jolie: dans sa grande jeunesse, elle fit le tourment de beaucoup de ses amans; elle se faisoit trop valoir, & les traitoit avec tant de mépris, qu'enfin prenant une ferme résolution ils l'ont tous abandonnée à son orgueil & à ses caprices. Elle est aujourd'hui réduite au plaisir malin de toutes celles qui ont suivi la même route qu'elle, c'est d'interrompre les amours d'autrui. Vous avez sans doute vu de ces génies dont toute l'éxistence & l'essence ne sont que malice, qui passent le temps à se fatiguer le corps & l'esprit pour s'informer de ce qui se fait par-tout; qui courent de maison en maison avec de fausses confidences, sans avoir d'autre but & d'autre profit que l'esperance de rendre les autres aussi malheureux qu'elles-mêmes: furies infernales, qui ne passent jamais sans secouer le flambeau de discorde & de division!

Mademoiselle *Jeanne* se trouva chez un de mes amis, une même soirée des fêtes de Noël que je passai avec plusieurs autres qui sçavoient ma tendresse pour mon adorable *Bélinde*. Il y avoit dans la com-

pagnie une jeune Dame fort aimable & fort gaye, dont l'humeur enjouée sembloit provenir d'une habitude d'innocence & de vertu. Il auroit fallu que j'eusse entierement oublié *Belinde*, pour ne pas reconnoître ses perfections dans cette jeune Dame, & pour ne pas lier particulierement conversation avec celle qui me dédommageoit de l'absence de ma chere maîtresse, & dont les vertus & la conduite avoient tant de ressemblance avec tout ce qui brilloit chez l'aimable tyran de mon cœur. Quand la compagnie voulut se séparer, cette charmante personne me permit de l'accompagner chez elle. Mademoiselle *Jeanne* s'apperçut des égards & des attentions que j'avois pour cette Dame, & remarqua ma vivacité à la reconduire.

Cette harpie, dès le matin le lendemain, se rendit chez Belinde; elle lui demanda si Madame une telle n'étoit pas venue la voir? Non. Si l'épouse de Monsieur un tel n'étoit pas venue? Non. Ni votre cousin un tel? Non. Seigneur! s'écria Mademoiselle *Jeanne*, comme il faut compter sur l'amitié des femmes! Vous ne voulez donc me rien dire? Ne vous a-t-on pas raconté la conduite de votre amant, hier au soir?.... Mais peut-être qu'il vous importe très-peu de sçavoir qu'il épouse

Mademoiselle.... mardi prochain ? Alors Mademoiselle *Jeanne* continua ainsi. J'ai un parent premier Secretaire d'un fameux Avocat; il vous montrera le canevas & le brouillon du contrat de mariage: chacun dit & sçait déja que son pere lui donne deux mille livres sterlings plus qu'il ne pouvoit avoir de vous.

Ignorant tout ce qui s'étoit passé, je volai, à mon ordinaire, rendre mes respects à *Belinde*; on me refusa sa porte: je lui écrivis; ma Lettre me fut renvoyée sans être ouverte. La sensible *Betty*, sa servante qui me favorise, vient de me raconter toute l'affaire. Elle me dit qu'elle ne me croyoit pas capable d'une pareille bassesse, ni d'une si noire trahison; & que sa maîtresse a une telle colere contre elle, parce qu'elle ose parler de moi, qu'à présent elle n'a pas la témerité de prononcer mon nom. Toutes mes esperances sont d'avoir ces circonstances représentées clairement dans le Spectateur, que sa maîtresse lit soigneusement tous les matins. *Betty* me promet de lui avouer notre innocente intrigue, quand une fois vous aurez eu assez de bonne volonté pour rompre la glace. Il faudra en venir à un éclaircissement: alors la jeune Dame certifiera qu'elle ne m'a jamais vu qu'une seule fois de sa vie. Je vous prie, Monsieur: d'inserer tout ce détail, & de ne le pas croire

trop long : car il y a une foule de coquettes surannées, qui se mêlent des affaires des Dames & se rendent familieres par malice, & dans le dessein de faire échouer les esperances des amans, l'attente de la famille, & la bienveillance de toute la parenté. Je ne doute pas que je ne sois incessamment,

Monsieur,

Votre très-obligé serviteur,
Cleanthe.

Au Caffé de Wills, Janvier 10.

Monsieur le Spectateur,

En entrant, l'autre jour, dans une salle où il y avoit un cercle de Dames, je me présentai pour leur donner un baiser selon la coutume. Une de ces Dames, plus dédaigneuse que les autres, détourna sa joue. Je n'ai pas voulu montrer mon ressentiment & mon dépit, avant de vous avoir consulté. Je suis votre très-humble serviteur.

E. S.

Le Corespondant est prié de dire quelle joue la Dame lui a présentée.

Avertissement de la Sacristie de la Paroisse.

Ce 9 Janvier.

Les Dames qui viendront à l'Eglise avec des coëffes à la nouvelle mode, sont priées de s'y rendre avant le commencement du service divin, pour ne pas distraire l'attention de l'assemblée.

RALPH.



XXIX. DISCOURS.

Audire est operæ pretium procedere rectè
Qui mæchis non vultis.

Horat. Sat. II. Lib. I. ℣. 37.

Vous autres qui blâmez le libertinage, écoutez.

Sur les Ruses des DEBAUCHE'S IMPUISSANS & des VIEILLES HARPIES dans les affaires de plaisir.

LE débordement qui regne aujourd'hui dans les mœurs m'a souvent fait peser avec moi-même le penchant de la chair & du sang dans le sexe, & le comparer avec les ruses & les artifices des hommes amoureux. Avec quelle indignation n'ai-je pas reconnu pour une habitude vicieuse celle de flatter continuellement ce penchant, que dans notre jeunesse nous avons l'inhumanité de pallier sous les noms de gaieté & de politesse. Je vois la difficulté qu'il y a de faire sentir au premier coup d'œil la vérité de cette réflexion; c'est pourtant la seule capable de rétablir parmi les hommes une conduite réguliere & parmi les femmes les graces de la pudeur. Dans tous les cas qui souffrent embarras, il y a certaines choses à faire, avant que la matiere soit suffisamment développée.

Pour aller par ordre, nous traiterons

donc dabord des débauchés impuissans & des vieilles commodes : les premiers achetent des victimes pour les immoler à leur infâme lubricité ; les dernieres leur en vendent, pour satisfaire leur sordide passion pour le gain. Il faut donc sçavoir, si vous êtes assez heureux pour n'en être pas instruit, que les ravages qui se commettent dans l'aimable séjour de la beauté & de l'innocence, ne s'y font sentir que par des brigans, qui ne peuvent pas jouir de la fertilité du terrein. Examinez avec soin l'état présent du vice & de la vertu, vous trouverez que les plus grands débauchés sont ceux avec qui l'on croiroit que tout penchant est amorti sous les rides de l'âge & le poids des années. Dans les affaires d'intérêt, ne voit-on pas toujours des sots tenter les ruses de la friponnerie? Dans les affaires de plaisir, il en est de même; ce sont les vieillards qui font parade de leurs débauches. Cette derniere espece d'hommes est la principale base & le fondement le plus solide de cette sorte d'iniquité dont nous parlons. Un vieillard opulent recevra souvent des billets de differens quartiers de la ville, avec les descriptions des nouvelles marchandises qui y sont arrivées; on lui demande avec grand soin, quel est le moment où il sera libre de toute affaire, pour profiter de ce moment de son loisir. L'entrevue est concertée, & la pauvre

Agnès est portée à des indécences qui peu à peu bannissent toute honte & font succéder le desir à la pudeur. C'est par ces moyens de préparation que ces vieilles harpies rompent leurs innocentes pupilles à la débauche; par là elles leur font perdre toute crainte des dangers qu'elles courent dans leur commerce avec les jeunes gens. Ces Macq....... dans leurs billets à ces mêmes jeunes gens, pour leur annoncer une nouvelle débarquée finissent par ces mots: Je vous assure qu'elle n'a vu qu'un tel vieillard. Le vieux boucquin s'extasie de plaisir en voyant qu'on lui amene la Nymphe avec la seule parure de la nature; ses générosités parent la victime, pour que d'autres l'immolent.

C'est-là la méthode ordinaire, avec laquelle la beauté est réduite aux horreurs de l'opprobre & de la misere dans cette ville. Mais les cas particuliers des tuteurs amoureux de leurs pupilles, des Macq...... adroits, & d'autres qui menent un secret commerce, & qui ne sont pas compris dans la liste générale, méritent bien un papier à part, que nous ne manquerons pas assurément de donner. Tandis que nous sommes en train de nous déchaîner contre les prostituées, nous représenterons les cas des autres, avec cette modération que les circonstances demandent. Les paroles dites avec aigreur, loin de faire un bon effet, rebutent. Aggraver le crime

plus qu'il ne mérite, ne fait que diminuer le crédit de l'accusateur, & porte avec soi la force d'une apologie en faveur de la personne accusée.

Nous parlerons donc de ces criminelles, selon la variété des circonstances. Celles qui ne pêchent que contre elles-mêmes sans causer de scandale, & qui, par un reste de respect pour la voix de la vertu qui leur crie encore au fond du cœur, montrent qu'elles n'ont pas perdu toute honte, ne doivent pas être confondues dans la foule abominable de celles qui sont des monstres sous la forme de femmes. Il faut avoir égard aux circonstances de leur chute; il faut peser les chagrins qu'elles reçoivent de la part de parens grossiers & sans conduite; examiner les besoins importuns de la pauvreté; faire attention à la violence d'une passion au commencement bien fondée; enfin suivre de près mille autres incidens, qui ont causé le naufrage de la modestie chez ces infortunées femmes. Agir autrement, ce seroit se comporter en Stoïcien pédantesque qui croit tous les crimes égaux, & non en Spectateur impartial, qui par son devoir considere & pese les circonstances qui peuvent diminuer ou aggraver le crime. J'espere, en traitant ce sujet comme il faut, faire sentir la nécessité d'élever les filles dès leur enfance, selon l'état qu'elles doivent remplir

dans le monde ; les corriger de leurs mauvaises humeurs ; les vaincre dans leur orgueil ; & leur ôter la trop grande familiarité & le trop de confiance sur leur mérite, qu'elles acquierent ordinairement dans le sein de leur famille.

Après ces réflexions sur cette matiere, je finirai mon papier par la Lettre suivante, qui est une copie exacte de l'original : on prie toutes celles qui les spéculations futures sur ce sujet peuvent regarder d'envoyer ce qu'elles ont à dire sur certains incidens de leur vie, afin qu'on puisse diminuer l'horreur qu'on doit avoir de leur conduite.

5. Janvier, 1711.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Le sujet de votre papier d'hier est de si grande importance, & la discussion peut en être si utile à la conservation de tant de pauvres créatures innocentes, qu'on est obligé de vous fournir toutes les lumieres possibles, pour exposer au public toutes les pratiques & toutes les ruses pernicieuses de ces monstres de nature, connus sous le nom de Macq...... A cet effet, je vous envoye la Lettre ci-jointe, qui est mot pour mot la copie d'une Lettre écrite par une fameuse Macq......

de la ville à un Mylord. Je cache les noms ; mon intention n'étant pas d'exposer les personnes, mais la chose. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble serv.

MYLORD,

L'estime & les égards que j'ai pour votre Grandeur préferablement à tout autre, m'engagent à vous faire part d'une affaire qui pourra vous causer quelque plaisir. Une de mes nieces est arrivée à la ville depuis quinze jours: ses parens étant morts, elle est venu me trouver, dans l'opinion que j'étois en état de l'établir marchande de modes. Son pere, en la mettant en apprentissage, donna quatre-vingts livres sterlings pour cinq ans. Son temps est expiré ; & elle n'a pas seize ans. C'est une petite brune picquante, & tout-à-fait dans le goût que je connois à votre Grandeur. Sa taille est fine ; son teint est de lys & de roses ; vous serez de mon avis, quand vous l'aurez vue. Elle doit, d'ici à un mois, retourner à la campagne, à moins que je ne réussisse à l'établir, ce qui m'est impossible pour le présent. Son pere étoit un de ces gens avec qui tout meurt, quand ils meurent ; de sorte que ses

ses enfans sont des orphelins sans ressource. Si votre Grandeur veut nous accorder un rendez-vous à ma niece & à moi, j'attens votre réponse; car ce ne sera pas chez moi, ma maison n'étant pas propre à une pareille entrevue. Je l'ai déja prévenue que je la menerois chez une personne qui me fait l'honneur de me protéger. Je vous prie de ne lui rien dire de ma Lettre, parce qu'elle ignore les manieres de la ville. Je vous prie, Mylord, de venir seul au rendez-vous; car, sur ma parole d'honneur, vous êtes le premier à qui j'ai parlé de ma niece. Je suis,

de votre Grandeur,

la très-humble servante.

Je vous prie de brûler ma Lettre, lecture faite.



XXX. DISCOURS.

Errori nomen virtus posuisset honestum.

Horat Sat. 3. Lib. I. ỷ. 42.

La mauvaise conduite cachée sous un grand nom.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Reflexions de Mr. Courtisan concernant le Discours de l'Auteur sur les PROSTITUÉES.

J'Espere que vous avez assez de Philosophie, pour souffrir qu'on vous reproche vos deffauts. Vos papiers concernant les prostituées, sont, ce me semble, écrits avec trop peu de délicatesse; & ce manque d'égard les rend indignes d'être insérés parmi les écrits d'un moraliste qui se pique de connoître le monde. Je ne peux pas vous accorder la même liberté de critiquer les actions du genre humain, que vous avez de les observer. Au moins devriez-vous avoir attention de distinguer les mœurs, selon la qualité & le genre de vie des personnes. Un homme bien élevé, sçait parler des malheurs & des fautes du sexe fragile en répandant

adroitement une gaze délicate, pour éviter le coloris trop effrayant dont ce tableau est susceptible. La regle la plus essentielle est d'observer cette délicatesse à l'égard de ce sexe que nous avons tant de raisons de ménager, quand il s'agit de parler des vices. Le genre humain est si intimement lié ensemble, qu'il faut prendre garde, dans les choses auxquelles tout le monde est sujet, de se servir de termes pour l'un qui puisse offenser l'autre. Parler à un homme dans l'opulence, de l'indigence de son allié; informer avec brusquerie une femme vertueuse de la chute d'une autre, dont la réputation jusqu'alors étoit aussi intacte que la sienne; n'est-ce pas, avouez-le moi les faire participer à ces désavantages?

Chaque Ecrivain doit donc regarder comme un devoir de traiter sa matiere, de façon à amuser les Lecteurs à qui son discours est adressé. Quand vous écrivez aux preneuses de thé, il est inutile de peindre les vices avec toutes les couleurs du mépris & de la honte. Si vous décrivez un amour propre déplacé, un regard affecté, un teint artificiel, vous dites tout le mal dont on les suppose capables. Contenez-vous dans ces limites; & comptez que vous pouvez attendre à être secondé dans votre raillerie. Mais quand vous affecterez le

ſtyle que tout autre Ecrivain a ſoin d'éviter, par reſpect pour leur qualité, elles ont le remede tout prêt; elles ne ſe feront plus lire vos papiers; par-là, elles n'entendront plus parler de leurs fautes.

Un homme qui, par paſſade, ſort des bornes de la ſobrieté, ſera-t'il nommé pour cela un yvrogne? Non; & même la regle d'une raillerie polie eſt de parler des deffauts d'une homme comme ſi vous l'aimiez. De cette nature eſt la réponſe de *Céſar*. Une perſonne raillant, avec trop de chaleur, ſur le tiers & le quart, diſoit: quel nom donnerons-nous à celui qui à été ſurpris en intrigue avec la femme d'autrui? Céſar répondit gravement: *un homme ſans ſouci*. C'étoit aſſez le réprimander d'avoir trouvé à redire à un crime, qui devenoit de jour en jour plus à la mode à Rome, & faiſoit en même-temps entendre qu'une accuſation devant les ſuperieurs introduite d'une façon indécente perdoit ſon effet. Un mot ſuffit au ſage: le réſultat de ce que je viens de vous dire, c'eſt que les perſonnes de qualité les plus portées à la galanterie ne peuvent être que des caracteres tendres; & vous ne devriez jamais dire autre choſe d'un homme de rang, ſinon qu'il connoît le monde. Je ſuis, &c.

F. C.

Monsieur le Spectateur

Je suis une femme d'une réputation sans tache ; je ne me trouve capable de rien qui doive encourager l'insolence. Il vint cependant, il y a quelques jours, chez moi un homme habillé comme un Lord, qui prit la liberté d'employer devant moi les termes d'*homme robuste*, sans que ma présence pût lui en imposer en la moindre chose. J'espere que vous voudrez bien prendre part à l'injure de votre très-humble servante,

Celia.

Monsieur le Spectateur.

Vous avez dernierement publié un papier terrible, où vous promettez de donner un ample détail des amours criminelles, & d'appeller toutes les belles qui en feront coupables d'un nom que je ne veux point répeter: mais je vous prie de me dire si je suis dans le cas de votre réforme, ou non. Voici mon histoire. Histoire d'une Fille entretenue par un Vieillard.

Je suis entretenue par un vieillard Célibataire, qui me prit si jeune, que je ne sçais pas comment, ni ne me souviens

pas du moment où je lui appartins. C'eſt un homme de Robbe, qui jouit d'une grande ſanté : il eſt fort heureux pour lui d'avoir autrefois été libertin au plus grand excès, grand coureur de nuit, grand tapageur, prenant plaiſir, avec ces camarades de débauche à mettre en fuite tout ce qui oſoit prétendre à l'honneur de mettre la régularité & l'ordre ; ſa conduite en un mot étoit la ruine de l'amour & de l'honneur. C'eſt-là ſa façon de parler ; car il eſt très-gai, quand il vient me rendre viſite. Comme l'experience qu'il a de la ville & de la conduite qu'on y mene l'a rendu extrêmement jaloux, il me tient toujours en mules, en un corps bien juſte, en jupon, & avec mes cheveux en treſſe, de la maniere que s'accommodoit ſa grand'-mere, quand il étoit enfant. Je n'ai pas en maniement une obole, & je jouis, de mon néceſſaire ſous la conduite d'une perſonne, qui lui procuroit des filles tandis qu'il étoit en état d'en jouir. Je ne connois la vie d'une fille entretenue que par oui-dire Ma voix naturelle eſt jolie ; & les graces que j'ai dans la marche, me prouvent que j'aurois très-bien danſé, ſi on me l'eût montré. Ce vieillard mene toujours avec lui un vieux griſon de laquais, qui le ſert depuis l'enfance. Cet homme joue un peu ou plutôt racle

du violon; je danſe aux accords harmoniques de cet Amphion; quelquefois je danſe au ſon de ſon inſtrument, ou bien je lui chante un air dont les paroles ſont plus remplies de baſſes équivoques & de doubles ententes que de Muſique. Vous avez ſans doute remarqué une maiſon près de *Hyde parc*, dont les fenêtres ſont conſtruites de façon qu'on ne peut voir les paſſans. Mon appartement eſt dans le même goût, & je n'y vois jamais ni homme, ni femme ni enfant, qu'en compagnie des deux perſonnes ci deſſus décrites. Il a grand ſoin, pour mon amuſement, de m'envoyer tous les Livres, Brochures, Comédies, Opera & Chanſons qui s'impriment: & le grand plaiſir qu'il prend avec moi comme femme eſt de raconter toutes ſes vieilles amours en ma préſence; de badiner avec ma gorge; de dire à chaque moment: *Ah! ah! il fut un temps*; de me donner un baiſer, & de me recommander de ſuivre les préceptes de ma gouvernante, qui eſt cette Macq...... dont j'ai déja parlé, & qu'en l'écoutant avec ſoin, je ne manquerai jamais de rien. Parmi les réflexions qui m'obſedent, je ſupçonne quelquefois qu'il m'a fait élever pour un deſſein, dont il ne croyoit pas qu'il ſeroit incapable, quand je ſerois en maturité. Or, Monſieur, vous qui êtes très-habile caſuiſte, faites-moi

ſçavoir, je vous prie, vû ces circonſtances, ſi je ſuis innocente, quoique ſéduite; & s'il eſt coupable, quoiqu'impuiſſant. Je ſuis,

Votre ſervante
PUCELLA.

A l'homme nommé le SPECTATEUR.

MONSIEUR,

Remarque d'un Correſpondant ſur ce que l'Auteur paroiſſe aprouver les COUVERTURES des TETES &c.

En tant qu'à la naiſſance de ton travail, tu avois promis ſur ta parole, que ſans prendre garde aux vanités qui abondent, tu tâcherois de renforcer & de redreſſer la morale tortue de notre Babilone; j'ajoutois foi à tes beaux diſcours, & j'admettois un de tes papiers dans ma maiſon, tous les jours, à l'exception des Dimanches, pour l'édification de ma fille *Tabitha*, & afin que *Suſanne*, la femme de mon ſein, en profitât auſſi. Mais, hélas! mon ami, je trouve que tu es un menteur, & qu'il n'y a point de vérité en toi. Pourquoi dans un de tes papiers dernierement as-tu fait mention de ces vaines couvertures des têtes de nos femelles, que tu compares à des tulypes & qui ſe ſont élevées tout récemment parmi nous? Pourquoi en as-tu fait mention d'une maniere

niere à paroître approuver cette invention, de façon que ma fille *Tabitha* prétend s'égayer & soupirer après ces vaines ridiculités ? Tu vois sûrement avec les yeux de la chair. C'est pourquoi je t'abandonnerai, à moins que tu ne te corriges & ne quittes tes propres imaginations. Je suis ton ami, selon la façon dont tu te conduiras à l'avenir,

EZEKIAH LARGE-CHAPEAU, ou QUAKER.



XXXI. DISCOURS.

Fas est & ab hoste doceri.

Ovid. Métam. Lib. IV. ℣. 428.

Profitez des lumieres de votre ennemi même.

Efforts des Dames Angloises pour tirer leurs Modes de la France, même pendant la guerre.

IL est inutile de faire sçavoir à la plûpart de mes Lecteurs, qu'avant la rupture avec la France, nos Dames recevoient de ce pays toutes leurs modes, que les coëffeuses leur fournissoient par le moyen d'une poupée à ressort, qui régulierement tous les mois venoit de Calais habillée à la grande mode de Paris.

On m'assure qu'au plus fort de la guerrre, le sexe avoit fait plusieurs efforts & levé de grosses contributions pour l'importation de cette vénérable Demoiselle de bois.

Je ne sçais si le vaisseau équipé pour cette noble expédition fit naufrage ou fut pris par les ennemis, ou si les Commis de la Douane en saisirent la car-

gaison. Il est néanmoins certain que leurs premieres entreprises ne furent pas couronnées du laurier de la victoire ; & que nos Dames, loin d'avoir le succès desiré n'emporterent de cette expédition qu'une extrême tristesse & la plus vive mortification. Comme leur fermeté & leur constance en une matiere de cette importance est digne des plus hautes louanges, je suis charmé qu'enfin elles ayent réussi, malgré toute oposition. Deux Lettres me mettent à même de faire sçavoir cette agréable nouvelle.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

J'aime tant tout ce qui est François que j'ai renvoyé dernierement un amant, parce qu'il ne parloit pas cette langue, & qu'il ne sçavoit pas boire du vin de *Graves* (1). J'ai long-tems gémi sous les calamités attachées à mon sexe pendant la guerre, qui nous obligea de nous contenter des inventions maussades de nos coëffeuses Angloises. Elles sont quelquefois d'assez bonnes copistes; mais

(1) Canton de Vignoble près de Bourdeaux, dont le vin est blanc.

jamais elles ne composeront avec cette délicatesse de goût, qu'on possede en France. Je me trouvois presque hors de toute esperance de jamais revoir arriver un modele de ce charmant pays, quand, Dimanche dernier, j'ai entendu une Dame dire à une autre, dans le temps du service-divin, qu'il y avoit aux sept étoiles, rue du Roi, une Demoiselle nouvellement arrivée de Paris, habillée entierement à la derniere mode de cette capitale.

Jugez de ma joye : le service me parut dix fois plus long qu'à l'ordinaire ; & aussi-tôt qu'il fut fini, je me rendis au logis de la Demoiselle. On me dit qu'elle étoit allée chez une Dame de distinction, & qu'elle ne reviendroit que sur le soir. J'ai donc retourné ce matin de bonne heure pour la voir ; & là j'ai contemplé la chere poupée depuis la tête jusqu'aux pieds.

Vous ne sçauriez vous imaginer, Monsieur, combien notre habillement étoit devenu ridicule pendant la guerre, & combien la maniere de se mettre en France triomphera toujours de la nôtre.

La robe n'a point de plomb dans les manches ; & j'espere que nous ne sommes pas plus légeres que les Dames Françoises, pour avoir besoin de cette espece de contrepoids. Le jupon n'a point

de côtés de baleines, & cependant il a un air galant & dégagé. La coëffure est coquette au de-là de toute expression en un mot, il y a mille beautés dans tout l'habillement, & je ne voudrois pas qu'elles fussent sitôt connues & vulgaires.

J'ai cependant jugé à propos de vous en avertir, afin que vous ne fussiez pas surpris de me voir paroître la premiere nuit de naissance, habillée à la mode de Paris. Je suis,

Monsieur,

Votre servante,

Teraminta.

Une heure après avoir reçu cette Lettre, j'en reçus une autre de la part de la proprietaire de la Demoiselle Françoise.

Monsieur,

Samedi passé, douze du courant, une Demoiselle Françoise faite pour l'année 1712. arriva à ma maison rue du Roi, près du Jardin-commun. Elle a été habillée par les plus fameuses coëffeuses & couturieres de Paris. Je n'ai plus lieu de regreter les dépenses que m'ont coutées sa parure & son importation. Comme je ne connois point de meilleur juge en ha-

billement que vous, si, dans votre chemin par la ville, vous vouliez passer chez moi; je promets de corriger tout ce qui ne sera pas de votre goût, avant de la donner au public comme un modele, je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble servante,

ELIZABETH CROSS-STITCH.

Comme je suis toujours prêt à rendre aux femmes de mon pays tous les services raisonnables, & que je voudrois prévenir les fautes plutôt que d'en trouver, j'ai éte hier au soir à la maison de Mademoiselle *Cross-Stitch.* A mon arrivée, la fille de boutique, qui apparemment m'attendoit, m'introduisit aussitôt auprès de la Demoiselle, & courut appeller sa maîtresse. La poupée étoit habillée en robe & jupon couleur de cerise, ayant devant elle un tablier court, qui relevoit beaucoup sa taille. Ses cheveux étoient coupés & joliment divisés par des rubans placés de distance en distance. La coëffeuse m'assura que les Dames de la plus haute volée de Paris portoient la même attitude qu'elle. Sa tête étoit fort élevée : j'ai déja déclaré mes sentimens sur ce sujet, je n'en dirai rien aujourd'hui. Je ne suis

pas content d'une petite mouche qu'elle porte sur le sein; je soupçonne qu'on l'a placée en cet endroit à mauvaise intention.

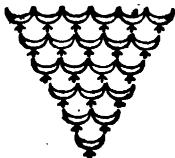
Son collier étoit d'une longueur extrême, & lié de façon que les deux bouts tomboient aussi bas que la ceinture: il est difficile de deviner l'usage de ces cordons: nos Dames sont sans doute là-dessus plus sçavantes que moi.

Après avoir observé toutes les particularités de sa parure, comme je considerois le tout ensemble, la fille de boutique qui a de l'esprit, m'avertit que les nœuds des jarretieres de la Demoiselle étoient singulierement construits; mais comme j'ai du respect même pour du bois couvert d'un jupon, je ne voulus pas examiner ce qui étoit dessous.

Au reste je suis assez satisfait de la mine de cette gaie Demoiselle; mais je le suis encore plus de ce qu'elle n'avoit point de babil, qualité très-rare chez les femmes de son pays.

Comme je voulois m'en aller, la coëffeuse m'apprit, qu'avec l'aide d'un horloger son voisin & de l'habile M. *Powel*, elle avoit inventé une autre poupée, qui par le moyen de certains petits ressorts pouvoit mouvoir tous ses membres, & qu'elle l'avoit envoyée à son correspondant de Paris, pour qu'on lui enseignât les inclinations & les mouvemens gra-

cieux de la tête, l'élevation méthodique de la gorge, la révérence, la démarche, toutes les graces enfin qui se pratiquent actuellement à la Cour de France. Elle ajouta qu'elle se flattoit de ma protection, pour sa nouvelle invention mécanique aussitôt qu'elle arriveroit. Comme c'étoit une requête qui me sembloit de trop grande importance, pour y faire réponse tout d'un coup, je ne lui fis point de replique sur le champ, & m'en allai chez Will *Honey-Comb*, sans l'avis duquel je ne communique rien de cette espece au public.



XXXII. DISCOURS.

Nomina honesta prætenduntur vitiis.

Tacit. Annal. L. XIV. C. 21.

Les vices sont cachés sous des noms spécieux.

York, 18 Janvier, 1712.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

De la Fausse & Veritable Délicatesse, ou réponse de Mr. Courtisan touchant le Discours sur les Prostitué'es

JE ne prétens pas instruire un homme de si bon goût que vous, quand il vous plaît de vous en servir: il ne sera pas hors de propos d'informer vos Lecteurs, qu'il y a une fausse délicatesse aussi bien qu'une véritable. La vraie délicatesse, selon moi, consiste dans la précision du jugement & dans la dignité du sentiment, ou si vous voulez, dans la pureté de l'affection, en tant qu'opposée à la corruption & à la grossiereté. La politesse a ses pédans ainsi que la Litterature. L'œil qui ne peut pas supporter la lumiere n'est pas délicat, mais malade. Une bonne constitution se fait voir dans la santé & dans la vigueur des parties, & non dans le dégoût de l'estomac; de même une fausse délicatesse est une affectation & non une politesse. Les épreuves de la délicatesse

ſont la vérité & la vertu. La vertu ſeule eſt honorable, ſelon le Poëte ſatyrique: les autres diſtinctions dans le genre humain ne ſont que titulaires. Sur cette regle, vous êtes ſi éloigné de mériter l'accuſation de M. le *Courtiſan*, à mon avis & à l'avis d'un grand nombre du ſexe qui lit vos papiers, qu'il ſemble au contraire que vous êtes trop modéré, & que vous cherchez trop d'excuſes pour un crime énorme, qui eſt le ſcandale & la honte du ſiecle, qui eſt expreſſément deffendu par la religion dans toutes ſes branches & tous ſes degrés, par cette religion dont nous faiſons profeſſion, & dont les loix devroient être ſuivies en une nation qui ſe dit Chrétienne, préferablement à ces regles que des hommes corrompus & de peu de jugement ſe forment arbitrairement. Je ne connois rien de plus pernicieux aux mœurs, que de donner de beaux noms à d'infâmes actions. Voilà ce qui confond le vice & la vertu; voilà ce qui nous ôte cette horreur pour le mal qui nous eſt naturelle. Une créature innocente, qui ſeroit choquée, du nom d'une proſtituée, pourroit trouver joli le nom de maîtreſſe, principalement ſi ſon ſéducteur a pris ſoin de l'informer que l'union des cœurs eſt ce qui eſt eſſentiel devant Dieu, & que l'affaire de l'Egliſe eſt une cérémonie inutile. Qui ne ſçait que la difference entre les paroles obſce-

nes & modeſtes qui expriment la même action, conſiſte uniquement dans l'idée acceſſoire, n'y ayant rien d'immodeſte dans les lettres & les ſyllabes? La fornication & l'adultere ſont des mots modeſtes, parce qu'ils expriment une mauvaiſe action criminelle, & de maniere à exciter de l'horreur & de l'averſion : au lieu que des mots qui repréſentent le plaiſir plutôt que le crime ſont par cette raiſon indécens & deshonnêtes. Vos papiers ſeroient coupables de quelque choſe de pire que de manque de délicateſſe; ils pêcheroient contre la morale, ſi vous y traitiez les déteſtables crimes de l'impureté, de la même maniere qu'un amour-propre impertinent ou qu'une œillade ruſée; comme il eſt vrai, que les loix ſeroient injuſtes qui puniroient du même châtiment le meurtre & la filouterie. La délicateſſe même requiert que la compaſſion pour le libertinage par indigence, ſe change en horreur, quand nous le conſiderons nourri & entretenu dans les palais de gens opulens.

La perſonne de qualité la plus libre, ſelon le diſcours de M. le *Courtiſan*, c'eſt-à-dire, la femme de diſtinction, qui a oublié ſa naiſſance & ſon éducation, deshonore ſes parens & elle-même, abandonne ſa vertu & ſa réputation, en abandonnant la pudeur eſſentielle à ſon ſexe & riſquant la perte de ſon ame, & ſi éloignée de mériter d'être traitée avec les ter-

mes menagés de femme tendre, qu'on ne peut assez sévir contre elle, d'autant qu'elle doit être moins exposée & moins sujette aux tentations, que la beauté dans la pauvreté & la misere.

On espere donc, Monsieur, que vous serez assez généreux, pour continuer à critiquer cette iniquité monstrueuse de la ville, par laquelle une multitude d'innocentes sont immolées d'une maniere plus cruelle que les victimes humaines offertes à *Moloch.* Les impurs sont irrités de voir leurs vices exposés, & les chastes ne peuvent point remuer cette ordure sans danger de se salir: mais un Spectateur peut pénetrer jusqu'au fond, sans participer au crime. Agissez toujours avec le même courage & la même fermeté; vous nous persuaderez que vous avez le bien public à cœur, indépendamment de votre avantage personnel. Si votre zele venoit jamais à se refroidir, on s'imagineroit que la Lettre de M. le *Courtisan* n'est qu'une feinte pour vous débarrasser de ce sujet, qui, quoiqu'on puisse dire ne peut pas souffrir de reforme.

Je suis, Monsieur, votre très-humble serviteur, aussi long temps que vous suivrez les sentiers de la vérité, de la vertu & de l'honneur.

Trin. Colleg. Cantab. 12 Janvier, 1711. ou plutôt 12.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Le Choix d'une BLONDE ou d'une BRUNE.

J'ai un camarade de chambre, avec qui je conviens très-bien de caractere sur plusieurs choses; il y a cependant une chose dans laquelle nous differons autant que la lumiere differe des ténebres. Nous sommes tous deux amoureux: sa maîtresse est une aimable blonde, la mienne une piquante brune. Comme les charmes de nos maîtresses employent la plus grande partie de nos discours & de notre temps, nous en venons souvent jusqu'aux querelles & aux injures, chacun voulant avoir fait un meilleur choix que l'autre. Quant à moi, j'ai épuisé mon imagination: quelquefois je lui dis que la nuit fut faite avant le jour, & plusieurs autres choses, sans aucun effet. Hier au soir, je disois avec plus de chaleur que de jugement, qu'on devroit peindre le diable blanc.

Je vous prie donc, Monsieur, de nous donner votre opinion sur cette dispute par écrit; ce qui me fournira des argumens fortes & persuasifs pour soutenir mon goût; ou me fera soumettre avec moins de peine au jugement de mon camarade. Je sçai fort bien que j'ai l'*Horace* de *Cleveland* & de J. *Bond* de mon côté.

Lui, du ſien, fait ſonner ſi haut une troupe de faiſeurs de Romans & de Chanſons, avec leurs termes de treſſes dorées, de lait, de marbre, d'yvoire, d'argent, de cignes, de neige, de marguerites, de colombes, que je ne ſçais ſouvent que lui répondre. Il faut que ma confuſion ſoit complette, ſi vous n'accourez pas à mon ſecours. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur

PHILOBRUNE.



XXXIII. DISCOURS.

Pavor eſt utrique moleſtus.

Horat. Epiſt. 6. Lib. I. ℣. 10.

Ils craignent tous deux.

Monsieur le Spectateur.

Quand vous nous avez parlé des coquetes, vous avez promis d'être impartial, & de ne pas même épargner votre ſexe quand il s'agiroit de fautes publiques ou ſecrettes. C'eſt ce qui m'a encouragé à faire le portrait d'une eſpece d'hommes, ſous le nom de coquets mâles. Ce ſont des Meſſieurs qui n'ont pas le deſſein de ſe marier, & qui cependant, pour paroître avoir quelque ſentiment de galanterie, ſe croyent obligés de faire leur cour à quelque belle; ils en choiſiſſent une, en conſéquence, à qui ils ſe propoſent de faire leurs *adreſſes ſtériles*. Cela une fois convenu, ils ſaiſiſſent toutes les occaſions de ſe trouver dans la compagnie de la belle, de lui marquer une

Portait des Coquets Males, ou plutôt des Tatonneurs.

attention particuliere, de se prosterner à ses pieds, de protester la réalité de leur passion par mille sermens, de solliciter du retour, de dire enfin toutes les belles choses que l'esprit peut leur fournir. Comme ils ont ordinairement de l'imagination, ils débitent communément des doubles ententes, que la belle crédule est sujette à interpréter à son avantage, d'autant plus aisément qu'ils s'adressent pour l'ordinaire à une pauvre innocente créature sans experience, qui croit tout le monde aussi sincere qu'elle-même, & dont le cœur droit & franc devient une proye facile pour ces monstres trompeurs, qui tout aussi-tôt qu'ils s'en apperçoivent, se refroidissent immédiatement, & évitent ce qu'ils sembloient admirer deux minutes auparavant, pour courir d'un pas rapide jouer le même tour à une autre aussi credule & aussi simple.

Un fat, tout bouffi & énorgueilli du nombre prodigieux de ses victoires infâmes, dira qu'il plaint ces pauvres folles, qu'il n'a jamais pensé au mariage, & qu'il s'étonne qu'on puisse aussi mal interpréter des discours polis. J'espere, Monsieur le Spectateur, que comme ami de l'amour, vous sévirez impitoyablement contre ceux qui abusent de cette noble passion, & l'excitent par une affectation trompeuse dans des cœurs innocens, pour abandonner l'amante, l'instant aprés.

Don-

Donnez un peu de vos avis à ces crédules femelles qui ont déja, ou font en danger d'avoir le cœur pris. Vous obligerez la plus grande partie de cette ville, & fur-tout,

MONSIEUR,

Votre très-humble fervante,

MELAINIA.

La plainte de Melainia eft occafionnée par une folie fi générale, qu'il eft étonnant qu'on ne l'ait pas relevée jufqu'à préfent. Cette fauffe galanterie provient d'une impuiffance d'efprit, qui rend quiconque en eft atteint incapable de pourfuivre ce que lui même aprouve. Que d'hommes dans le monde fouhaitent & n'ofent prendre une femme pour époufe. Chacun, quoique maître de fes inclinations & de fa fortune, eft efclave du *qu'en dira t'on.* Je trouve que *Melainia* leur donne un nom trop doux, en les appellant des coquets mâles. Il me femble que l'irréfolution de l'efprit eft plus méprifable que l'impuiffance du corps. Ces frivoles adorateurs font traités avec trop de ménagement, en les comprenant

ſous le même terme avec les impuiſſans d'une autre façon. Ceux que ma correſpondante appelle coquets mâles ſeront dorénavant nommés *tatonneurs*. Un tatonneur eſt celui qui profeſſe le métier d'admiration pour la femme à qui il rend hommage, & ne craint rien plus en même temps que ſon conſentement. Son cœur palpite par la force de ſon imagination; mais ſon jugement eſt trop foible pour le pouvoir fixer. Les parens des filles d'une fortune médiocre ſouffrent les adreſſes des tatonneurs, & expoſent leurs enfans à ce dont *Melainia* ſe plaint, juſqu'à ce que par amour pour l'amant qu'elles vont perdre, elles deviennent incapables d'aimer d'autres, & ſe réduiſent au ſort affreux de mener une vie triſte & miſerable dans leur mariage futur, & le réſultat de leur établiſſement. Comme je m'étendrai avec ſéverité, dans mes reflexions à venir ſur l'amour, contre les coquettes & les femmes libertines, je ne ferai pas plus de quartier aux hommes malicieux, frivoles & tatonneurs. Et pour commencer dès-à-préſent, je déclare que tous ceux qui fréquentenr des familles où il y a de jeunes filles ſont requis de ſe déclarer immédiatement, ou de s'abſenter d'endroits d'où leur préſence en écarte d'autres, qui employeroient leur temps plus au profit de celles qu'ils viſiteroient. C'eſt à mes yeux une matiere trop importante pour

en faire un badinage ; & j'eſpere que toute la jeuneſſe me rendra compte de ce qui ſe paſſera à cet égard dans les viſites qu'elle recevra. On accorde à *Strephon* ſept jours, pour expliquer l'énigme qu'il a préſenté à *Eudamia* ; on donne à *Chloris* une heure, pour déclarer ſi elle veut accepter *Philotas*, qu'une femme d'un auſſi grand mérite & d'une fortune ſuperieure à la ſienne languit d'appeller ſon époux.



XXXIV. DISCOURS.

Proficit ampullas & sesquipedalia verba.

Horat. Art. Poet. ℣. 97.

Il oublie ses termes enflés & gigantesques.

Eloge de la MERE AFFLIGÉE Tragédie.

LEs Acteurs, qui sçavent combien je suis leur ami, saisissent toutes les occasions pour me témoigner leur reconnoissance: ils me firent dernierement un grand plaisir, en m'envoyant par mon ami *Will Honeycomb* la Tragédie de la *Mere affligée*, pour que j'en fisse la lecture. Plusieurs jours se sont passés, depuis que l'ai eu le plaisir de lire cette piece; les passions cependant des differens caracteres restent profondement gravées dans mon esprit; & je ne puis que féliciter ce siecle, de ce qu'il verra la vie humaine représentée au vrai, dans les incidens qui regardent les Héros & les Héroïnes. Le style est d'une personne distinguée, & les sentimens dignes des personnages les plus nobles. Ce fut pour moi un plaisir délicieux d'observer les larmes couler des yeux des Auditeurs depuis

long-tems acoutumés à dissimuler leur affliction, & de voir l'acteur qui en faisoit la lecture mettre souvent bas le livre, pour donner cours à la compassion dont il se sentoit ému aux endroits touchans de la douleur imáginaire.

Les affiictions theâtrales du sexe ont paru jusqu'ici provenir de la foiblesse plutôt que du malheur de la personne représentée : dans cette Tragédie, on n'est pas entretenu avec les violentes passions d'une amante & d'un amant, qui desirent ardemment de s'unir par le titre d'épouse & d'époux. Les égards qu'ils ont l'un pour l'autre sont fondés sur la vertu & le mérite. Le caractere qui donne le nom à la piece est une femme qui s'est comportée avec le plus grand héroïsme dans les états les plus importans de la vie, tels que ceux d'épouse, de veuve & de mere; s'il y a des gens, dont les esprits trop attentifs aux affaires de la vie les détournent de toute notion de la vive & ardente passion de l'amour, à laquelle quelques temperamens sont sujets : cependant la douleur exprimée dans cette piece sçaura émouvoir le général du genre humain. Les vertus du menage sont pour tout le monde; & chacun est intéressé que le caractere d'Andromaque soit imitable. La génereuse affection, la tendre mémoire de son deffunt mari, le soin de son fils toujours relevé par la consideration pour

le pere, ces égards conservés malgré les tentations & les offres de grandeur les plus séduisantes & les plus flatteuses, ne peuvent qu'être respectés par un Auditoire tel que celui qui fréquente même à présent le theâtre Anglois.

Mon ami *Will Honeycomb* loua plusieurs endroits attendrissans, & me dit qu'ils étoient fort jolis. Il ajouta cependant tout bas à l'oreille, qu'il craignoit pour le sort de la piece, parce qu'il n'y avoit pas assez d'action, pour le goût regnant aujourd'hui. Pour y suppléer, il recommanda aux Acteurs le soin de la décoration de leurs scenes, & d'y faire paroître tout nouveau. Je fus charmé qu'on ne négligeât point l'avis de mon ami, parce que ce soin pourroit gagner quelques critiques de sa portée: mais il faut avouer que la piece est tout-à-fait selon la nature. Quoique les personnes soient du plus haut rang, & même des Princes, le Poëte néanmoins ne représente pas leur qualité dans chaque scene par une nombreuse suite d'esclaves & de gardes; leur dignité se fait voir par la noblesse & la grandeur de leurs sentimens conformes à leur état.

Pour former un caractere vraiment grand, l'Auteur veut qu'il soit fondé sur des pensées & des maximes de conduite superieure. Il est certain que plusieurs

femmes vertueuſes, quoique veuves d'un Hector, n'euſſent pas fait difficulté d'épouſer l'ennemi de ſa famille & le deſtructeur de ſa patrie, pour devenir Reines. En ce cas, on leur refuſeroit le titre d'Héroïnes, mais non celui de femmes vertueuſes. Ce qui eſt ſupportable & même louable en un caractere, peut être très-blâmable en un autre. Quand *Caton d'Utique* ſe tua lui même, un Romain nommé *Cottius* d'une qualité & d'un caractere ordinaire fit la même choſe; ce qui prêta à rire : on diſoit que *Cottius* auroit pu vivre, quoique *Céſar* eût détruit la liberté Romaine. L'État de *Cottius* n'étoit pas ſujet au changement, quelque tournure que priſſent les affaires.

Ce qu'il y a de ſingulier & d'extraordinaire dans cette piece, c'eſt que toutes les perſonnes ſont reſpectables; leurs malheurs proviennent de la ſimplicité de leurs vertus plutôt que de leur inclination au vice. L'occaſion s'offre à la ville de montrer ſon bon goût, en ſoutenant les repréſentations de la paſſion, de la douleur, de l'indignation, du déſeſpoir même, faites ſelon les regles de la décence, de l'honneur & de la bonne éducation: & puiſqu'il n'y a perſonne qui puiſſe ſe flatter d'être toujours heureux, on peut voir dans cette piece la douleur, de la maniere qu'on voudroit la ſupporter, quand elle arrive.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ſuis nommé pour jouer un rôle dans la nouvelle Tragédie intitulée la *Mere affligée*: c'eſt la célebre douleur, d'*Oreſtes* que je dois repréſenter. Je prévois que je ne m'acquitterai pas bien de mon rôle; je ſentirai trop intimement l'impreſſion pour pouvoir la déclamer. J'en répétois hier au ſoir un paragraphe que je prenois pour une expreſſion de déſeſpoir; & au milieu de la ſentence, il y avoit une expreſſion ſi touchante de la compaſſion qu'on ſe doit à ſoi-même, que j'en fus pénétré de tendreſſe. Ayez la bonté, Monſieur, de publier cette Lettre, afin que l'Auditoire ne me croye pas en deffaut, ſi la même choſe alloit m'arriver ſur le theâtre. En m'accordant cette grace, j'eſpere de m'acquitter du rôle, à la ſatiſfaction du public. Je ſuis, &c.

MONSIEUR,

G. P.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

En me promenant l'autre jour dans le parc, je vis un Monſieur avec un viſage très-court: je voudrois ſçavoir ſi c'eſt vous.

Je

Je vous prie de m'en informer au plutôt, de peur que je ne devienne la rivale de l'Héroïne *Hecatissa.*

Votre très-humble servante,
Sophia.

Ma chere Dame.

Ce n'est pas moi, dont vous êtes subitement devenue amoureuse; car j'étois bien malade, & ne sortis point de ma chambre tout le jour.

Votre très-humble serviteur,

Le Spectateur.



XXXV. DISCOURS.

Nugis addere pondus.

Horat. Epist. 19. Liv. I. ℣. 42.

Donner du poids aux bagatelles.

CHER SPECTATEUR.

Lettres à l'Auteur sur divers sujets.

AYant dernierement beaucoup conversé, dans un cercle formé de ce que le beau sexe a de plus charmant, au sujet de vos spéculations périodiques, qui depuis leur premiere apparition ont fait les délices de toutes les conversations, je trouve que la voix générale est de ne vous reprocher qu'un seul deffaut; c'est de mettre quelquefois des textes Grecs à la tête de vos papiers. Je me suis cru obligé, en galant-homme, de vous en avertir, dans l'esperance d'une réforme à cet égard, ce qui ne peut s'effectuer qu'en rétablissant le Latin dans sa dignité ordinaire à la tête de vos papiers, que le Grec avoit insolemment usurpé, au grand déplaisir du beau-sexe: car quoique le Latin leur soit aussi peu intelligible que le Grec,

étant écrit avec les mêmes caracteres que leur langue, on peut le lire avec le secours d'un livre à épeler & non pas le Grec.

Depuis l'introduction des Opera dans ce pays, les Dames sont si charmées des sons éterogenes à leurs idées, qu'elles honorent & adorent le son du Latin, le regardant comme le vieux Italien. Je suis fondé de procuration par le beau sexe, & en cette qualité je suis convaincu d'être écouté plus favorablement de vous, que si je signois mon propre nom.

J. M.

Je vous prie d'inserer cette Lettre dans un de vos papiers, afin qu'on voye mon zele pour la satisfaction du beau sexe, & le desir que j'ai de vous voir entierement jouir de leurs bonnes graces.

MONSIEUR.

Il y a quelque temps que je me trouvai dans la compagnie d'un jeune Officier, qui nous entretint fort long-temps de la conquête qu'il avoit faite d'une Dame sa voisine. Une personne de la compagnie, qui apparemment lui envioit sa bonne fortune, lui demanda la raison qu'il avoit de croire que la Dame l'aimoit. Mon appartement est vis-à-vis du sien, répon-

dit-il; elle eſt continuellement à ſa fenêtre à travailler, à lire, à prendre du tabac, ou à ſe mettre en quelque poſture badine, pour attirer mes regards. La confeſſion de cet orgueilleux militaire me fit réflechir ſur quelques-unes de mes propres actions: car il faut que vous ſçachiez, Monſieur, que je ſuis ſouvent à une fenêtre vis-à-vis les appartemens de pluſieurs Meſſieurs, qui ſans doute ont la même opinion avantageuſe à mon ſujet. J'avoue que j'aime à les regarder tous; l'un, parce qu'il eſt habillé proprement; l'autre, parce qu'il a de beaux yeux; & un troiſieme en particulier, parce que c'eſt le plus petit homme que j'ai jamais vu; mais il a quelque choſe de ſi dégagé & de ſi agréable dans toutes ſes manieres, que je vois qu'il eſt aimé de toutes ſes connoiſſances. Je pourrois vous parler d'autres, que j'ai peut-être de même encouragés de ma fenêtre. Je vous prie donc de m'apprendre poſitivement l'uſage qu'une jolie femme doit faire de ſa fenêtre; & combien de fois elle y peut regarder le même homme, ſans qu'on lui ſuppoſe l'envie de ſe jetter entre ſes bras.

La vôtre, AURELIA SANS-SOUCI.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

J'ai fait depuis quelque tems l'amour à

une Dame, qui y a correſpondu avec toute l'amitié poſſible: mais depuis quelques jours, elle m'évite avec une horreur marquée, ſans aucune provocation de ma part. Dimanche dernier, elle ſortit de l'Egliſe au milieu du ſervice divin, ſitôt qu'elle vit que j'étois entré dans le même banc qu'elle. Je vous prie, Monſieur, de me faire ſçavoir ce qu'il faut que je faſſe.

Votre très-humble ſerv.

EUPHIUS.

N'allez pas après elle pendant dix jours

Yorck, 20 Janvier, 1711.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Nous avons dans ce pays une eſpece de gens qui prétendent avoir de l'eſprit & ne le manifeſtent qu'en écrivant des ſatyres: on en a fait dernierement ſur moi. Je ſuis une vieille fille; & l'Ecrivain, n'ayant pas aſſez de génie pour tourner en ridicule mon âge dans ſa verſification, & gloſer ſur l'air de jeuneſſe qu'il prétend que j'affecte, a mis pour titre d'un Madrigal les paroles qui ſuivent: Caractere de Mademoiſelle *Suſanne-Judith Lovebane*, née l'an 1680. Je vous prie de

deffendre à tout fat, qui prétend écrire en vers, de ne rien dire de malicieux en prose. Cette deffense mettra nos esprits campagnards aux abois, qui se donnent beaucoup de peine à faire de mauvaises rimes. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble servante,

SUSANNE LOVE-BANE.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Nous sommes plusieurs Messieurs & Dames en pensions dans la même maison: après le dîner un homme de notre compagnie, homme dont le caractere est doux & agréable, se leve & nous lit votre papier. Nous avons beaucoup d'égards les uns pour les autres. C'est pourquoi je suis obligé de vous prier d'avertir notre lecteur de ne pas se tenir devant le feu. Vous ferez un bien géneral à toute notre petite famille, pendant ce temps de grand froid. Il sentira bien que cela vient de nous, quand il vien-

dra à ces mots: *Je vous prie, Monsieur, de vous asseoir*. Vous obligerez infiniment la compagnie, en inserant ce billet dans votre papier, & particulierement

Votre servante,

CHARITE GLACÉE.

MONSIEUR,

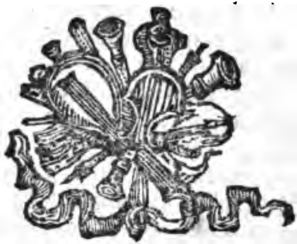
J'aime la Danse, quoique je n'y excelle pas si bien que d'autres: par mes caprioles extraordinaires & par quelques grimaces originales je divertis la compagnie, particulierement les Dames, qui rient en me voyant à gorge déployée. Ceux qui prétendent être de mes amis m'assurent qu'elles se mocquent de moi, & que je devrois cesser de me rendre ridicule. Je ne sçais ce que je dois faire là-dessus; & j'ai pris le parti de ne me décider que sur votre avis. Je suis

Votre très-humble serviteur,

JEAN TROTT.

Si Monſieur *Trott* garde la meſure, il a droit de danſer ſans ſe mettre en peine des rieurs: mais s'il n'a point d'oreille, il interromproit les autres dans leur danſe; & dans ce cas, je ſuis d'opinion qu'il doit ſe tenir tranquille. Donné & ſigné de ma main, ce 5. Fevrier 1711, 12.

Le Spectateur.



XXXVI. DISCOURS.

Vulnus alit venis & cœco carpitur igni.

Virgil. Æneid. Lib. 4. ỳ. 2.

Un feu caché mine ſes veines fievreuſes.

Sur l'infame pratique des Parens de n'examiner que le Bien en cas de Mariage.

LA circonſtance dans laquelle ſe trouve mon correſpondant, dont je donne ici la Lettre eſt ſi fréquente, que j'ai trop de compaſſion & d'humanité pour ne pas le publier. Il y a quelque choſe de ſi bas & de ſi inhumain, à vendre & à acheter des enfans, que ſi l'amant gagne ſa cauſe, & obſerve les regles qu'il prétend ſuivre, je lui ſouhaite un heureux ſuccès, & que d'autres marchent, à ſon exemple, ſur les mêmes traces, en pareil cas.

L'eſperance d'obtenir une femme de mérite eſt le motif de la vie le plus capable de produire de nobles & d'héroïques actions. Les jeunes gens ſe livreroient à une honnête induſtrie & à une louable ambition, dans la perſuaſion que les objets de leurs flammes auroient aſſez d'égard pour leurs paſſions, pour attendre l'évenement de l'amelioration de leur fortune, afin que les biens correſpondiſſent à ce qu'ils doivent à leur famille, à leur patrie, & réciproquement à eux-

mêmes. Un homme qui veut ſe marier doit penſer à tout cela, s'il veut mener une vie agréable dans ſon ménage, & exempte de tous chagrins cuiſans & funeſtes au bonheur & au repos de la vie.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Depuis quelques années, j'entretiens une paſſion pour une Demoiſelle d'un âge & d'une qualité convenable à la mienne, mais dont la fortune, à la vérité, eſt beaucoup ſuperieure. C'eſt l'infâme pratique des parens de n'examiner que le bien; ils veulent prouver que cette recherche eſt ſelon la droite raiſon, que cela ſoit ou non, je vous en laiſſe le juge. Cette ſeule conſideration m'a fait juſqu'à préſent cacher avec ſoin l'ardeur dont je me ſens embraſé pour elle; je dois néanmoins à la ſolidité de mon amour & à ſa violence les grands avantages que j'ai acquis pour l'œconomie de la vie, & pour la conduite dans le monde. Une certaine complaiſance dans la ſociété, le ſincere deſir de rendre ſervice quand je le puis, une modeſte retenue dans mes paroles & dans mes actions, tout enfin ce qui tend à la politeſſe & à l'humanité m'a rendu plus agréable à mes connoiſſances & à mes amis. L'amour a répandu auſſi la fertilité & le bonheur ſur ma fortune; mes biens ont augmenté à proportion du progrès que j'ai fait dans ces arts qui rendent un homme aimable.

Si vous voulez m'obliger, vous mettrez cette Lettre dans votre papier; une ſympathie & certaines circonſtances feront deviner ſans contredit à mon adorable maîtreſſe que c'eſt moi qui l'ai écrite, dans le deſſein qu'elle puiſſe la lire. Nos parens ne vivent point en inimitié enſemble; mais ils ſont dans la plus grande indifference les uns pour les autres; de ſorte que, ſi l'un de nous ſe déclaroit en faveur de l'autre, ſes amis ne voudroient pas volontiers faire des démarches auprès des miens, & ma famille n'aimeroit pas à leur être obligée.

Ces circonſtances bien conſiderées, vous voyez qu'il n'eſt pas aiſé de ſe conduire sûrement dans ces inſtans critiques. Si ma maîtreſſe a quelque bonne volonté pour moi, c'eſt dans la forte perſuaſion où elle eſt que mes vues ſont déſintéreſſées. Si elle me donne le moindre encouragement par quelqu'avis dans un de vos papiers futurs, j'eſpere alors ſurmonter toute difficulté. L'eſpoir de pouvoir un jour avoir la douceur de partager mes biens avec elle, augmentera tellement mon attention & mon œconomie ſur ma fortune, qu'animé par ce noble motif je me flatte de recevoir ſa main, avec le conſentement de ſon pere. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur,

CLYTANDRE.

*Le très-humble Placet d'*ANTOINE TITRE-PAGE, *Libraire, au quarré de Lincoln's-Inn-Fields.*

A SA GRANDEUR LE SPECTATEUR.

Requête à l'Auteur pour faire présent de LETTRES CALOMNIEUSES qu'il ne publie pas.

ANTOINE TITRE-PAGE, Suppliant, ose représenter très-humblement à VOTRE GRANDEUR, que ses ancêtres ont été Libraires sans aucune irruption, depuis peut-être l'invention de l'imprimerie; il peut prouver que *Crouch-Back-Titre Page* fut le premier Libraire qu'ait jamais eu l'Angleterre: il avoit établi sa boutique, quand il ne pleuvoit pas, au coin de la rue de *Lathbury*, & fut par excellence nommé le *Stationnaire*; titre que tous les Libraires, dans la suite des temps, se sont fait un honneur de porter. La boutique du pere du Suppliant, & la sienne ont subsisté, sans aucune alteration dans le même endroit où il se trouve aujourd'hui, depuis que le quarré a été bâti. Le Suppliant a eu ci-devant l'honneur de la pratique de VOTRE GRANDEUR, & il espere ne Vous avoir jamais donné de sujet de plainte contre lui. Il vous a vendu la Grammaire de *Lilly*, & en même-temps la République de *Dewit*. De plus, les premiers essais du Spectateur furent fabriqués dans la boutique du susdit Suppliant, où VOTRE GRANDEUR a souvent

étudié pendant des heures entieres, quelquefois en parcourant les Livres, tantôt en examinant les hyerogliphes dorés ou argentés ou tout ùnis que la femme Egyptienne, à côté de la boutique du Suppliant, avoit travaillé artiſtement en pain d'épice, & tantôt en obſervant la jeuneſſe Angloiſe, qui s'exerçoit aux divertiſſmens traditionels du quarré.

Ce ſont toutes ces conſiderations, jointes à beaucoup d'autres, dont déduction ſemble ici hors de place, qui encouragent le ſuſdit Suppliant d'avoir recours à VOTRE GRANDEUR, & de l'informer qu'il ſçait à n'en pas douter que vous recevez un grand nombre de Lettres calomnieuſes & libelles diffamatoires, que vous ne publiez jamais dans votre papier. Il vous prie donc de lui faire préſent de ces Lettres, afin de mieux pourvoir à la ſubſiſtance de ſa famille par le débit sûr qui ſuivra la publication de ces petits libelles; ou du moins de lui permettre de les vendre à la livre à ſes pratiques les patiſſiers de Londres & de Weſtminſter. Le Suppliant continuera ſes vœux, pour la proſperité de VOTRE GRANDEUR.

La très-humble Requête de BARTHELEMI LADY-LOVE, *habitant de Round-Court, Paroiſſe Saint Martin des Champs, en faveur de lui même & de ſes voiſins.*

Les Supplians prennent la liberté de repréſenter très-humblement à VOTRE Supplique contre les EGORGEURS.

GRANDEUR, que par leur induſtrie & leur particuliere application, ils ſont enfin venu à bout de perfectionner l'art d'inviter & d'attirer le monde; que par un air engageant & une adreſſe polie & perſuaſive, ils ont obligé, depuis pluſieurs années, de dix paſſans un d'entrer dans leur boutique & d'y acheter quelque marchandiſe; & que par cet air de douceur, ils ont mérité parmi les Artiſans le ſurnom de *Complaiſans*.

Ils oſent repréſenter auſſi, que depuis quelque tems il y a, dans la rue de *Montmouth*, certaines gens, auſſi bien que dans celle de *Lang-lane*, qui à force de bras, de tiraillemens, & par leurs hauts cris détournent les paſſans des boutiques deſdits Supplians, Leur violence leur à fait donner le nom d'*égorgeurs*.

Que tandis que les Supplians ſe tiennent en une poſture ſoumiſe devant les paſſans & répetent d'une voix douce & polie: *Mes Dames, que voulez-vous? On vous prie d'entrer ici*, les égorgeurs étendent les bras & ſaiſiſſent les gens par force, les faiſant entrer chez eux par contrainte.

Tandis que les Complaiſans par leurs mines & attentions ſçavent faire diſtinction entre la maîtreſſe & la ſuivante, les égorgeurs également rudes pour les unes & les autres, font entrer tout pêle-mêle dans leur boutique,

au grand détriment des susdits Complaisans.

Les Supplians osent donc supplier VOTRE GRANDEUR, qu'il ne soit pas permis aux égorgeurs de s'établir dans les endroits de la ville où regne la politesse; & que dorénavant *Round-court* soit le rendez-vous des acheteurs bien élevés & sensibles aux bons propos. Ils continueront leurs vœux pour la santé de VOTRE GRANDEUR.

On prendra en consideration la supplique du nouvel échange, concernant l'art de vendre & d'acheter, & celui d'évaluer les effets, selon la complexion de la vendeuse.



XXXVII. DISCOURS.

——— Jam protervâ
Fronte petet Lalage maritum.

Horat. Od. 5. Lib. 2. ỳ. 15.

Lalage *publiera bientôt son amour, & elle ne rougira pas d'avouer sa flamme.*

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

La Charge de CENSEUR des MARIAGES dévient nécessaire pour le bien du Public.

JE prends la liberté de me proposer pour votre Coadjuteur dans les affaires serieuses & d'importance, dont vous vous êtes chargé pour le bien public. J'aime beaucoup les femmes, sous-entendu d'un amour honnête : comme il est naturel de suivre ses inclinations, je me suis appliqué avec beaucoup d'attention à étudier leurs differens caracteres. Il me semble qu'en qualité de Spectateur, vous devriez avoir sous vous une personne connue & revétue du titre de Censeur des mariages.

Je loge au temple; quand une femme veut disposer de ses biens en faveur de son mari, c'est la coutume de la mener à l'appartement du Juge; là celui-ci tête-à-tête examine si c'est par menace ou par caresses

resses que son époux l'a engagée à cette disposition dans ses biens, ou si c'est de son propre gré & de son plein mouvement. Souvent j'ai vu ces femmes conduites par leurs Procureurs au cabinet du Juge. Si cette méthode est fondée sur la raison & l'équité; pourquoi n'y auroit-il pas également un Officier nommé pour examiner celles qui entrent dans l'état du mariage, si elles sont forcées par leurs parens, ou si c'est l'intérêt seul qui les guide; Ces especes de mariages ne produisent que des héritiers qui conservent dans le caractere la preuve qu'ils ne sont que le fruit de l'indifference & d'une complaisance violentée & souvent tyrannisée. Je ne balance pas à vous l'assurer; il n'y a personne dans tout le monde plus capable de gerer cette fonction, & d'en remplir les principaux points que moi; cela soit dit sans vanité. Je suis, il est vrai, un monstre de laideur, mais rempli d'esprit & de pénétration. Mon pere étoit un Gentilhomme campagnard, & ma mere une belle femme spirituelle & sans fortune; le mariage fut conclu par les amis de ma mere contre son consentement. Je suis le fruit de ce rapt, & je fus conçu la nuit des nôces: en sorte que pour héritage j'ai toute la santé & la grossiereté de mon pere, tout l'esprit & la vivacité de ma mere. Ce seroit, je vous jure, un grand soulagement pour vous de me constituer dans

cette charge, afin qu'à l'avenir les mariages fussent mieux reglés, & que la race des enfans de querelle finît enfin. Je ne déclarerai pas mes prétentions, jusqu'à ce que vous m'ayez fait réponse.

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

MULES PALFREY.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je suis un de ces hommes infortunés de la ville, qui me trouve marié à une femme de qualité d'une humeur bien differente de celle de la Dame *Danvil*. Tout le temps, toutes les pensées de *Milady* sont employées à s'habiller & se meubler à la mode. Tous les meubles, sans exception d'aucun, ont été changés trois fois depuis sept ans. J'ai eu d'elle sept enfans; & par le contrat de mariage elle devroit avoir son appartement tout meublé de neuf, aussi souvent qu'elle accoucheroit. Il n'y a rien d'utile dans notre maison, à moins que ce ne soit à la mode. Tout ce qui est étoffe se renouvelle tous les six mois, l'argenterie, tous les ans; on ne peut se mettre sur des chai-

ses que deux ans; & tout lit de cet âge n'est plus propre, tout au plus, qu'à inviter au sommeil. Ma chere moitié est persuadée qu'une vieille grille consume les charbons, sans donner de chaleur. Quand les verres ont servi plus d'un an, elle ne sçait plus faire la difference d'excellent vin d'avec la petite bierre. Mon cher Monsieur, je vous laisse à deviner le reste.

TOUT-A-VOUS.

P. S. Je pourrois supporter & me faire peu-à-peu à toutes ces impertinences, si je n'étois pas obligé de manger aussi à la mode. J'aime la nourriture simple, & tous les mets qu'on présente sur ma table me dégoûtent. Aussi, trois fois par semaine, je vais dîner à l'auberge des *jouës de moutons*, où, par parenthese, la bonne compagnie s'étonne de votre longue absence. Vos discours impartiaux me persuadent que vous preferez le bouillon de mouton au plus succulent coulis.

Du Caffé de Wills, Fevrier, 19.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Vous devez croire qu'il n'y a personne, dont la ville s'entretient plus ordinairement & plus volontiers que de vous. Je suis un des meilleurs amis que vous ayez

Recommendation d'un nouveau Papier, in-

intitulé l'Historien.

dans cette maison; j'ai gagé que vous étiez assez honnête homme & d'un caractere assez bon, pour ne pas balancer à publier cette Lettre, quoiqu'elle portât la recommendation d'un nouveau papier intitulé *l'Historien*. Je l'ai lû avec attention; je le trouve écrit avec bon sens, plein de feu & de modestie. Il faut avouer, ma foi, que la ville vous favorise au-delà mille fois de votre mérite. Je ne doute pas que vous ne soyez convaincu de l'humeur changeante & légere du monde, pour vous appercevoir que la meilleure façon de conserver ses bonnes graces, c'est d'entrer dans son choix avec bonté & jugement. On lit tant vos papiers, qu'on lira tout ce qui y est contenu. Cela ne suffit-il pas, pour recommender l'Historien à quiconque à du bon sens & du goût? Je suis,

MONSIEUR,

Votre Avocat journalier,

LE DOUX LECTEUR.

Quelle fut ma surprise ce matin de voir qu'on avoit déterré mon logis, & qu'on le connoissoit assez positivement, pour venir tout droit frapper à la porte de mon cabinet, pour me remettre la Lettre qui suit. Je vis bien que le commissionnaire venoit d'York; par l'épaisseur énorme des semelles de souliers qu'il

avoit aux pieds, & par la grosseur de son sur-tout. Mon malheur est que je ne peux parler; je trouvai que le messager me ressembloit, puisqu'il sçavoit mieux penser que parler. Il avoit le discernement poli, sous les apparences de rusticité; il me donna la Lettre, avec le ton d'un homme d'*York*, & l'expression d'un homme de *Londres*.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Le privilege que vous avez accordé à *Jean Trott*, a fait un tort inexprimable à toute notre illustre Assemblée, dont l'unique plaisir est de se distinguer par la décence, sans parler des maximes excellentes sur lesquelles elle est fondée. C'est une regle établie, que les joueurs aux cartes, qui sont ordinairement tous gens de la premiere condition, ne commencent jamais leur jeu, jusqu'à ce que les menuets soient finis, & que les contredanses commencent. *Jean Trott*, ayant obtenu une commission de votre part, à laquelle tout le monde porte respect, par celui qu'il porte à votre nom, a la hardiesse de se donner pour un danseur de menuet. Il nous accable, avec la foule nombreuse de troteurs & leurs auxiliaires les caprioleurs; par-là le temps se passe, & la ruine du quadrille s'en suivra, à moins que, pour y remedier, on ne renverse de fond

Restriction des Danses de Jean Trott.

en combe toutes les regles du Gouvernement. Nous sommes persuadés que votre indulgence pour *Jean Trott* ne regardoit que les contredanses ; nous avons néanmoins differé la publication de l'ordre du Conseil, dans l'esperance que vous vous joindrez à nous, pour deffendre à *Trott* & à toute sa tribu, de ne plus danser à l'avenir que des contredanses, à moins que ce ne soit une gigue les jours de fêtes. En ce faisant, soyez sûr que vous obligerez un grand nombre de Dames, & particulierement,

MONSIEUR,

Votre très-humble servante,

ELISABETH MATADORES.

York, *ce* 16 *Fevrier*.

Mon dessein n'a jamais été different du vôtre ; & mon intention étoit que M. *Trott* se restreignît à des contredanses. J'ordonne qu'il ne mene à danser que ses parentes ou alliées ; mais toute Dame peut mener danser ledit *Trott*.

LE SPECTATEUR.

Londres, *ce* 21 *Fevrier*.

XXXVIII. DISCOURS.

Connubio jungam ftabili.

Virgil. Æneid. Lib. I. ℣. 77.

Je lierai le nœud indiſſoluble du mariage.

Monsieur le Spectateur,

Lettres de divers Amants rejettés pour faire place à des plus opulens.

JE ſuis une jeune fille ; j'aime éperdument un jeune homme ; mes parens, pendant un tems, ont encouragé ma paſſion en paroiſſant donner les mains à notre mariage ; aujourd'hui ils me diſent que je puis faire mieux : Grands Dieux ! Il s'en faut de beaucoup que je ſois de leur ſentiment. Ils m'ont ordonné de l'aimer ; aujourd'hui je ne puis me deffaire de cette douce habitude. Que ferai-je ? Donnez-moi promptement votre avis.

Brigitte l'Amoureuse.

Ce 19 Fevrier.

Monsieur le Spectateur,

Je suis amoureux passionné d'une Dame depuis un an & demi, quoiqu'on m'ait privé de sa conversation la plûpart du temps; vous concevez les tourmens sans nombre que cette privation a dû me causer. Voici le fondement de notre querelle; après avoir calculé la situation de nos biens, nous trouvâmes que nous devrions cinq cens livres sterlings, après l'emploi de sa dot à payer nos dettes; & que mon revenu monte à sept cens livres sterlings par an, sans compter le profit des mines d'étain. Or, mon cher Spectateur, vous êtes de bon conseil; vû cette situation de mes affaires, & la déclaration de la Dame qui ne trouve pas d'autre obstacle, je vous prie de nous dire si c'est une juste cause dirimente à notre union; & vous obligerez à jamais,

Votre très-humble serviteur,

Richard Coeur-Épris.

P. S. Si au moyen de votre attention, j'obtiens cette Dame, soyez sûr de ma reconnoissance.

Mon-

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

J'ai le malheur d'être un de ces infortunés connus sous le nom d'amans rejettés. Ce qui diminue l'horreur de ma disgrace, c'est que la jeune Demoiselle que j'aime, est une de ces belles, qui se piquent de mépriser les hommes, d'être le plus rigidement vertueuse du monde; & à qui cependant la délicatesse permet de coucher avec un étranger, parce que c'est l'ordre de leurs parens. Le pere de la Demoiselle m'introduisit auprès de sa fille: mais j'ai trouvé que la comparaison de mon bien avec celui d'un amant prédécesseur a été la véritable cause de la bonne réception qu'on me fit; & je devine tout de suite que je suis présentement rejetté, pour faire place à un plus opulent que moi. Ce qui aggrave l'extravagance de ce traitement, c'est que cette jeune Demoiselle agit de concert avec ses parens, & obéit à leurs ordres dans ces occasions, non-seulement sans répugnance, mais du même air insolent dont un Ministre prétexteroit la nécessité des affaires de l'Etat, pour déplacer un homme qui ne lui conviendroit pas. En rentrant chez moi, hier au soir, j'ai trou-

vé cette Lettre de la part de cette belle insensible.

Monsieur,

J'espere que vous ne prendrez pas, pour manque d'égard à votre personne & à votre mérite, la rupture de notre mariage. Mon pere a trouvé un parti plus opulent que le vôtre, & m'a deffendu de vous entretenir davantage sur ce sujet. Si le traité avoit eu son effet desiré, je me serois acquitté de mes devoirs envers vous : mais vû la situation présente des choses, regardons-nous comme étrangers l'un à l'autre à l'avenir. Adieu,

Lydia.

Cette grande indifference sur un pareil sujet, & les motifs mercenaires dans les alliances sont sans doute de votre ressort; je vous prie donc de dire librement ce que vous en pensez. Je mets ici ma réponse à *Lydia*, & j'espere qu'elle méritera votre approbation. Il faut sçavoir que sa famille affecte une grande tranquillité en ces occasions, quelque soit le désespoir & le chagrin de l'amant rebutté.

MADEMOISELLE,

J'ai reçu la vôtre, & je connoissois si bien la prudence de votre maison, que je me tenois toujours prêt à recevoir vos ordres, quoiqu'ils fussent à ne jamais vous revoir. Je vous prie de faire mes complimens à toute la bonne famille. Adieu,

La souscription de l'Opera est remplie.

CLYTOPHON.

Le Censeur des mariages doit considerer cette Lettre, faire son rapport sur les usages des traités, & décider combien de livres sterlings ou d'arpens sont jugés suffisans pour préferer un nouvel amant à un ancien; il joindra ses conclusions, pour décider de cas semblables à l'avenir.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Sur l'indecente inclination à faire des RAPPORTS & des CAQUETS.

Une personne d'un certain âge a quitté depuis peu le commerce, & s'est retirée du monde, selon sa façon de s'exprimer. Elle porte avec elle une telle inclination à faire des rapports, qu'elle donne beaucoup de tracasserie à ses voisins, & beaucoup d'inquiétude à elle-même. Malgré ce deffaut, ce bon Monsieur est assez heu-

reux pour ne pas se faire d'ennemis; en même-temps, il n'a pas un seul ami, pour l'avertir de sa foiblesse. Je crois que, si ce deffaut étoit traité adroitement & d'une maniere sensible; il pourroit bien s'appercevoir de son indécence & de ses funestes suites. Comme c'est une foiblesse dont il peut se corriger, & comme je sçais qu'il a beaucoup de respect pour vous, je vous prie de penser à mon voisin, quand vous aurez quelques instans de spéculation sur les caquets & les rapports. Vous obligerez un grand nombre de personnes, qui toutes s'intéressent & seroient charmées de la réformation de leur ami le Grison. Il feroit plus avantageux pour lui, au lieu de lâcher sans cesse des propos au hazard, de mettre une garde à sa bouche, de restreindre sa langue, d'arrêter son impétuosité, & de réprimer la pétulance effrontée de cette petite partie de lui-même, qui gouvernée avec sagesse pourroit devenir un membre utile à la société. C'est pour obliger tout son voisinage, que je prends la liberté de vous écrire celle-ci. Je suis, &c.

PHILANTROPE.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Requêtes diverses

Je vous prie, en faveur du plus grand nombre de vos Lecteurs, que quand vous

avez des raisons particulieres, pour ne pas donner vos sentimens sur certaines matieres, vous ne nous donniez pas les Lettres de vos Correspondans qui ne peuvent être utiles qu'à l'Imprimeur.

De plus, on vous prie de substituer des avertissemens au lieu & place de ces Lettres; & que M. *Buckley*, soit autorisé de prendre de votre ami *Charles Lilly*, la quantité de mots dont il aura besoin.

Les connoissances utiles qui pourront être communiquées au public par cette méthode vous engageront peut-être à recevoir favorablement notre Requête; & les Supplians continueront leurs vœux, &c.

Nota. Qu'on ait égard à cette requête, & qu'on examine avec soin dorénavant les papiers marqués *R.*



XXXIX. DISCOURS.

—— Tandem desine matrem
Tempestiva sequi viro.

Horat. Od. 23. Lib. I. ℣. 11.

Vous avez assez suivi les pas d'une mere ; il est temps de vous attacher aux traces d'un époux.

Ce 7 Fevrier.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Censure des Pleintes d'un jeune Amant &c.

JE suis un jeune homme d'environ dix-huit ans ; j'aime une Demoiselle du même âge, depuis six mois ; je la vois tous les jours, sans pouvoir parvenir au délicieux bonheur du tête-à-tête. Si quelqu'un de ses parens se trouve à la maison, elle se laisse parler en compagnie ; quand elle est seule, elle se barricade dans sa chambre. Je crois m'appercevoir que je ne suis point haï : mais la crainte du mariage, ou une timidité enfantine nous empêche d'avoir un entretien particulier,

& nous fait languir dans une attente qui cause notre tourment à tous les deux. Je vous prie, Monsieur le Spectateur, de persuader cette adorable personne, qu'il y a peu d'honneur à passer sa vie à l'ombre d'une mere; que dans quelques années d'ici la fleur de sa jeunesse se passera, & avec elle le grand éclat de la beauté. Je suis,

Votre très-humble serviteur,

ROBERT SANS FIEL.

On a obmis une grande partie de cette Lettre.

Si ce Monsieur n'a pas plus de dix-huit ans, il faut avouer qu'il a bien des connoissances pour son âge. On le prendroit pour un amoureux de cent mille Vierges : Ainsi la jeune Demoiselle est priée de garder sa chambre, jusqu'à ce qu'il se donne mieux à connoître; & nous lui enjoignons de ne point quitter les pas de sa mere.

LE SPECTATEUR.

Je ne peux satisfaire à la Requête de M. *Trott*, & je donne la Lettre telle qu'il me l'a envoyée. Puisque M. *Trott* voudroit avoir ce Monsieur, pour son beau-pere, il devroit le traiter avec plus

de respect. De plus il auroit pû me traiter avec plus de civilité qu'il ne fait, en mettant une plus grande distance entre M. le Spectateur & le premier mot de sa Lettre. Sa maîtresse demeurera aux Arrêts, jusqu'à ce qu'il ait trouvé dans sa Lettre le mot qui n'est pas bien épelé.

MONSIEUR LE SPECTATEUR, je me reconnoîtrai toujours votre très-humble & obligé serviteur, pour l'avis que vous m'avez donné concernant ma danse: cet avis vint malheureusement trop tard. Je vous avois marqué que je n'abandonnerois pas mes caprioles, jusqu'à ce que j'eusse votre opinion sur cette matiere. Je fus donc à notre assemblée, la veille de l'arrivée de votre papier. Un vieux Monsieur, informé que j'avois du respect pour sa fille, me dit que j'étois un fat, & qu'il veilleroit si bien à la conduite de sa fille, qu'il renverseroit tous mes projets amoureux. La Demoiselle est aux Arrêts dans sa chambre; & moi, je suis au désespoir de ce que ma danse m'a mis si mal avec son pere. Je vous prie d'excuser mon importunité; mais vous m'obligerez infiniment, si par vos conseils, je peux tromper ce vieux Dragon, & obtenir ma maîtresse. Je suis encore une fois,

Votre très-humble serv.
JEAN TROTT.

Yorck, 23 Fevrier.

P. S. Permettez-moi de vous prier de faire dans ma Lettre les changemens que vous jugerez à propos. Inserez-la dans votre papier le plutôt qu'il sera possible; & excusez les erreurs que le deffaut du temps fait souvent commettre.

Je ne pardonne pas ces sortes d'erreurs.

LE SPECTATEUR.

MONSIEUR,

On vous prie de faire sçavoir les qualités essentielles à un bon Poëte; particulierement à un Poëte dramatique; & vous obligerez,

Votre très-humble serviteur,

N. B.

C'est un homme bien élevé.

LE SPECTATEUR.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Sur les repetitions qu'on demande au parterre.

Vous sçaurez dabord que je suis naturellement brave, & aimant à me battre autant que qui que ce soit en Angleterre: mon temperament martial s'amuse & sympathise à merveille avec les combats

de theâtre. Je prends la liberté de me plaindre à vous, de ce que *Nicolini* a refusé de me complaire en cette partie de l'Opera, pour laquelle j'avois plus de goût. J'ai remarqué que c'est la coutume de crier *ancora* ou *altra volta*, toutes les fois qu'un air plaît au parterre; & le chanteur est assez complaisant pour le recommencer. Je me trouvai dernierement à l'Opera d'*Hydaspes*: le Héros y vient combattre un Lion; je fus si charmé de la maniere noble & vigoureuse, avec laquelle il donna la mort à cet animal, & je fus si pénétré de l'intrépidité & de la force de ce Héros, que je ne pus m'empêcher de crier à haute voix *altra volta*, par le desir que j'avois de voir recommencer ce combat. Mes amis même me firent compliment sur le ton dont je prononçai ces mots, n'ayant jamais été qu'à trois Opera dans ma vie. Malgré tout cela, on eut si peu d'égard pour ma demande & pour ma personne, que le Lion fut emporté & mis au lit, sans qu'on eût la complaisance de le tuer une seconde fois ce soir-là. Je vous prie, Monsieur, de faire attention que je ne compris pas un seul mot à tout ce que *Nicolini* dit à ce cruel animal. Je n'ai point d'oreille pour la Musique; & pendant tout le temps du combat, il n'y eut que mes yeux d'amusés. Pourquoi donc n'aurai-je

pas autant de droit de faire répéter une action qui me plaît, qu'un autre une chanson, puisqu'il ne fait qu'écouter, & moi regarder? Je vous prie, Monsieur, de décider cette question de droit, & de nous faire sçavoir deffinitivement, quand nous pourrons à l'avenir crier *altra volta*. Je suis un Anglois, & j'attends votre raison là dessus. Une raison ordinaire pourroit peut-être me servir : J'attends votre réponse & suis,

Votre très-humble serviteur,

TOBIE FRANC DE RENTE.

Ce 29 Novembre.



XL. DISCOURS.

— Non omnia possumus omnes.

Virgil. Eclog. 8. ℣. 63.

Chacun agit selon ses talens & ses forces.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Relation des INTRIGUES d'un Vieux galant nommé ESCALUS.

DAns vos spéculations sur un certain vice, vous ne l'avez pas consideré comme enraciné si avant dans le cœur de l'homme, que l'impression y subsiste & regne dans la vieillesse la plus caduque & la plus impuissante. Ceux qui ont passé leur vie sous le harnois dans les horreurs de la guerre, retiennent dans l'âge le plus décrepit un certain air martial & feroce; de même, ceux qui ont passé leur vie dans la galanterie & dans les aventures, s'efforcent & affectent d'en conserver l'air & le semillant jusqu'au dernier moment. Ce que je viens de dire servira de Préface à la relation que je vais vous faire d'un vieux galant de la ville, qui a été autrefois l'amant de toutes les femmes, & qui actuellement poursuit une jeune Dame

de beaucoup de mérite, épouse d'un de ses amis ; vous remarquerez, je vous prie, que cet ardent poursuivant est propriétaire d'une tête chauve & de soixante & dix années.

L'agréable vieillard *Escalus*, (c'est ainsi que se nomme ce galant,) jouit d'une santé vigoureuse, a de l'esprit & beaucoup d'éducation. Ayant été élevé à la Cour, il conserve une si grande inclination pour les intrigues & les aventures amoureuses, qu'il n'a pas voulu avoir à se reprocher, de n'avoir pas mis à profit la familiarité qu'on lui accordoit chez une personne de sa connoissance. La bonté & la confiance de cet homme exposent sa femme aux adresses de tous ceux qui prennent fantaisie de lui en conter. *Escalus* se piqua de ce que son ami le croyoit un homme sans conséquence, & cela est très-possible; l'ami, d'un autre côté, quoiqu'il s'apperçût clairement qu'*Escalus* étoit amoureux de sa femme, fit mine de ne rien voir, soit par mépris, soit par confiance sur la vertu de sa moitié.

En même-temps, *Isabelle* (c'est le nom de notre héroïne) vit la passion d'*Escalus*, & s'en réjouit comme d'un fond intarissable de divertissemens variés pour elle ; & comme d'un sujet de récréation & de raillerie. Son amour-propre se plaisoit à entendre les doucereuses fleu-

rettes de son admirateur, sans craindre que sa réputation courut le moindre dommage. Cette Dame a l'air libre & dégagé, image de l'innocence vis-à-vis les gens vertueux, mais qui encourage les ruses & les pieges de ceux dont les mœurs sont corrompues.

Les manieres d'*Isabelle* & une approbation simulée de la galanterie d'*Escalus*, engagerent celui-ci à lui faire tenir plusieurs billets doux, à lui rendre avec assiduité ces devoirs & ces services qui passent pour bagatelles parmi les indifferens; mais, qui à l'égard des amans, sont autant d'approximations au bonheur. Il y avoit déja sept ans que cette divertissante intrigue duroit, lorsqu'*Escalus* se déclara d'une façon plus ouverte & plus claire. Il ne se tint plus dans les bornes des termes generaux & des complimens respectueux. Il dit à *Isabelle* que sa passion étoit trop violente, pour pouvoir répondre dorénavant de sa conduite envers elle; qu'il esperoit qu'elle auroit égard à ses longues souffrances, & aux mouvemens d'un cœur qui n'étoit plus à lui. Tel étoit le langage d'*Escalus*, pendant quelques mois, tant dans ses discours que dans ses Lettres. *Isabelle* lui répondit qu'elle ne pouvoit pas l'écouter; que sa conduite lui feroit oublier ce qu'elle devoit à sa naissance; que cependant elle seroit fâchée de perdre son amitié. L'amoureux

Escalus interprétoit toutes ces expressions à son avantage, & la foiblesse apparente de la résistance lui faisoit entrevoir la conquête assurée & la deffaite certaine. Il faut que le Lecteur sçache qu'*Isabelle* avoit communiqué assidument toutes les menées, jusqu'aux plus minutieuses, de cette intrigue à son mari; & sa ridiculité leur servoit à tous les deux de divertissemens & de raillerie en particulier.

Quand la Dame s'apperçut donc des vives poursuites de son amant, elle avertit le mari qu'elle ne pouvoit plus tenir, & que le moment critique qui devoit terminer toute cette aventure étoit venu. Après avoir beaucoup ri de la confiance & de la pétulance du vieux *Escalus*, ils concertèrent ensemble la conduite qu'elle devoit observer. En conséquence de cette déliberation, un jour qu'*Escalus* la pressoit vivement, la rusée *Isabelle* affecta un air pensif & rêveur; l'amant insistoit de plus en plus; elle lui jetta un regard amoureux en lui disant qu'il étoit parvenu à un âge où il n'y avoit plus à craindre qu'il se vantât de la faveur d'une Dame. A ces mots, elle détourna la tête, comme si elle eût eu honte de sa foiblesse. *Escalus*, de son côté, plus véritablement honteux, se retira tout étourdi de se voir pris au mot. Cette aventure avoit beaucoup

amusé *Isabelle* & son époux; & l'amoureux transi fut deux jours à composer la Lettre qui suit.

MADAME,

Ce qui arriva l'autre jour représente vivement l'instabilité des passions & des inclinations humaines. Nous poursuivons ce qui nous est refusé; nous plaçons nos affections sur ce qui est absent, & nous laissons aller négligemment ce qui est à nos mains. Aussi long-tems que vous avez résisté à mon amour, votre refus excitoit tellement mes desirs, que je n'avois plus l'usage de la raison, pour m'opposer au dessein que j'avois de parvenir à être heureux. Quand votre vertu austere commença à s'humaniser en ma faveur, la raison fit un effort contre l'amour, & je vis toute l'indignité de ma conduite. Je vous avoue que le combat fut rude; je vous avoue que la victoire m'a couté: disons plus à ma honte; il m'a fallu fuir pour ne pas succomber. Je vous prie cependant, Madame, de croire qu'un moment de foiblesse n'a point détruit l'estime que j'ai eue pour vous; estime fondée sur la vertu de tant d'années. Vous avez raison de vous réjouir de ce que vous n'avez pas eu affaire avec un de ces jeunes gens,

gens, qui auroit publié votre foiblesse, & se seroit fait gloire de ses inclinations déréglées. Je suis,

MADAME,

Votre très-humble serviteur,

ESCALUS.

Isabelle, avec le secours de son mari, fit la réponse suivante.

MONSIEUR,

Je ne puis que m'estimer heureuse d'avoir pour amant un homme qui sçait si bien écrire, & qui donne un tour si favorable à une occasion manquée. Vous avez une qualité excellemment merveilleuse par-dessus tous les autres amans dont j'ai entendu parler, c'est de conserver votre raison, dans les occasions où les plus grands hommes perdent la leur. Nous devons tous deux rendre graces à notre génie, de ce que la passion de l'un dininuoit à mesure que celle de l'autre augmentoit. Ne comprenez-vous pas

encore que ma condefcendence étoit la plus grande cruauté que je puffe exercer à votre égard? Pour vous récompenfer de votre longue & fidele paffion, recevez cette leçon inftructive; apprenez, Monfieur, que vous êtes affez vieux, pour abandonner vos airs de jeuneffe, & pour vous revêtir d'un peu plus de gravité. Si vous voulez faire le coquet ailleurs, toute la punition que je fouhaite à votre perfide inconftance, c'eft que votre nouvelle maîtreffe foit bien-tôt complaifante.

ISABELLE.



XLI. DISCOURS.

Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?

Horat. Epist. I. Lib. I. ✠. 90.

Avec quelles chaînes pourrai-je enchaîner ce Protée!

DAns mes papiers j'ai tâché de rendre justice au fiecle; j'ai fait mes efforts pour me tenir neutre entre les deux fexes; je n'ai pas épargné les Dames par lâche complaifance, ni les hommes par fentiment de partialité. Malgré ma grande intégrité à cet égard, je trouve pourtant des gens affez cruels pour m'accufer de favorifer ceux de mon fexe. Je ne fçais fi c'eft parce que les Dames fourniffent un champ plus ample de fpéculation, ou qu'elles font naturellement plus préfentes à mon efprit que les hommes: mais voici les chefs d'accufation intentés contre moi, que je rapporte fans détour dans la Lettre qui fuit.

Monsieur le Spectateur.

Les Hommes sont aussi Capricieux que les Femmes, à l'égard de la Mode.

Je lis, tous les matins, votre papier en compagnie de plusieurs autres Dames de mes amies. Toute notre assemblée m'a donné la commission de vous faire sçavoir que nous vous croyons partial envers votre sexe. Nous avouons néanmoins avec reconnoissance, que dans certains cas vous avez plaidé notre cause, & que vous nous avez rendu justice. Nous ne vous aurions pas aisément pardonné la dissection du cœur d'une coquette, si vous n'eussiez pas immolé à notre ressentiment, à peu-près dans le même-tems, la tête de mort d'un petit-maître.

Souvenez-vous aussi, Monsieur, que vous avez attaqué si vivement nos coëffures, que pour me servir de votre expression; nous étions honteuses de montrer nos têtes. Nous vous représentons donc très-humblement de vouloir bien faire une recherche exacte dans tous les siecles. Vous y trouverez que les hommes ont été aussi capricieux que les femmes, à l'égard des ornemens de la tête. Les diverses formes de leurs perruques, & les façons innombrables de *retrousser* & *retaper* leurs chapeaux confirment cette opinion.

Je vis un amant, l'année derniere, qui pour me déclarer la violence de sa passion se mit une perruque *in-folio*, & le lendemain vint m'accoster *en petit bonnet d'Athée*. Je ne le reconnoissois plus, & j'étois dans la derniere surprise, quand son discours, qui faisoit la suite de celui de la veille, me le fit reconnoître. Je pris donc la résolution de fixer ses traits dans ma mémoire, afin de ne le plus méconnoître à l'avenir. En me promenant dans le Parc, le soir de ce même jour, il vint me saluer en perruque naturelle, qui le rendoit mille fois plus méconnoissable qu'auparavant. Il me joua ensuite le même tour avec deux perruques noires, dont on se sert communément pour monter à cheval. En un mot, pendant près d'un mois, sous un même amant, je crus en avoir trente; car il se présentoit devant moi tous les jours avec un nouveau visage.

J'observai que les differentes façons de retrousser son chapeau avoient beaucoup contribué à ses déguisemens.

Comme si toutes ces façons differentes ne suffisoient pas à l'ornement de leur tête, vous avez sans doute remarqué, Monsieur, qu'un grand nombre de jeunes gens portent depuis quelque tems des plumets. Il est donc aussi naturel d'appeller ces jeunes gens des *Princes Indiens*, que de nommer une femme *Reine Indien-*

ne, parce qu'elle porte une coëffe de couleur. On espere que vous serez assez juste, pour faire une spéculation touchant ces Messieurs aux grands airs.

Il y a une raison pour vous prier instamment d'arrêter le progrès de cette pratique. Nous avons perdu, par-là, un des plus agréables membres de notre société, qui, après avoir refusé les fortunes les plus brillantes & les titres les plus fastueux, nous fut enlevée la semaine passée par un plumet nuancé de diverses couleurs.

On me prie de vous présenter les respects de toute la compagnie. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble servante,

DORINDE.

Nota. On prit la personne qui portoit le plumet pour un Officier aux Gardes; il se trouve que c'est un Marchand Linger.

Je pourrois donner aisément mon opinion au sujet du chapeau du plumet: mais pour ôter tout soupçon de partialité à

ma correſpondante femelle, je publierai ici une Lettre d'un homme à la mode, qui ſemble avoir une imagination des plus vaſtes à cet égard.

Monsieur le Spectateur.

Il eſt inutile de vous informer que c'eſt une phraſe ordinaire parmi les gens qui ſe mettent bien, que de dire: *Monſieur un tel a fait un coup hardi*; ce qui nous donne à entendre qu'il a eu le courage d'inventer une nouvelle mode. En conſéquence, quand les tailleurs prennent nos meſures, ils ont grand ſoin de nous demander ſi nous voulons nous habiller uniment, ou faire un coup hardi. Vous voilà donc au fait, ſuppoſant qu'il fût poſſible que vous n'y fuſſiez pas. Je puis dire ſans vanité, que j'ai fait à moi ſeul plus de coups hardis, que tout le reſte des hommes de bon goût de toute l'Angleterre.

Je fus le premier qui introduiſis, il y a deux ans, la longue poche; j'ai auſſi inventé le bouton orné; quand je vis que cette mode avoit fait tout l'effet qu'on pouvoit deſirer, j'inventai le bord *eſcloppé*, la cravate nouée, & les coins des bas brodés en argent.

Peu de mois après, je donnai le dessein de l'habit à manches serrées: je frappai d'abord ce coup dans un habit de drap ordinaire; ensuite dans un habit de camelot bleu, enfin dans des habits de diverses étoffes & de differentes couleurs, jusqu'à ce que la mode en devînt générale. Il y a deux ou trois jeunes gens de l'autre côté de la ville, qui ne me perdent pas de vue, & qui sans cesse me ripostent coup pour coup. Je fus une fois assez imprudent de déclarer mon idée à l'égard d'un sur-tout de nouvelle mode devant un de ces Messieurs; il fut assez peu généreux & assez mal-honnête homme, que de me dérober mon invention, & de m'en priver de la gloire.

Je veux faire ce Printems des diminutions considerables à la veste; j'ai déja commencé par un coup d'essai sur les manches, qui a très bien réussi.

Je veux frapper un autre coup, au commencement du mois prochain, qui surprendra toute la ville, pourvû que vous m'accordiez votre protection, ou au moins votre bienveillance. Il ne seroit pas prudent à moi, de vous dire toutes les particularités de la mode que je me propose. Je vous dirai seulement que vous me verrez, dans peu, paroître au Caffé de *Whitte* avec un chapeau couleur de cerise. Les coëffes des Dames me donnerent cette idée; & je la regarde comme le

coup

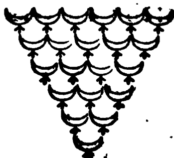
coup le plus hardi, que notre sexe ait frappé depuis cent ans. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,

GUILLAUME DU BON AIR.

Je n'ai pas le temps de faire à présent mes réflexions sur cette Lettre: je dirai seulement que l'ayant montré à *Will Honeycomb*: la lecture lui a donné le plus violent desir de faire connoissance avec l'Auteur.



XLII. DISCOURS.

——— Non pronuba Juno,
Non Hymenæus adeſt, non illi Gratia lecto:
Eumenides ſtravere thorum.

Ovid. Metam. Lib. VI. ℣. 428.

L'épouſe n'eut à ſa ſuite, ni Junon, ni l'Hymen, ni les Graces: les Furies menerent la proceſſion & dreſſerent le lit nuptial.

MONSIEUR LE SPECTATEUR

Découverte d'une ſocié té des FEMMES intriguantes qui MARIENT les HOMMES ſelon leur Caprice.

VOus avez attaqué dans pluſieurs de vos papiers les perſonnes de votre ſexe qui ont formé des deſſeins ſur les femmes. Vous avez donné le titre de *Coquets mâles* à ceux qui ſe jouant de l'amour ſe tiennent dans l'indifference, jusqu'à ce qu'une jeune fille ſoit réduite aux ſoupirs, aux ſonges, aux larmes, & mene une vie languiſſante pour un fat, qui prétend s'étonner de ce que ſes manieres polies ont produit un tel effet. C'eſt ainſi que vous avez traité les hommes peu

déterminés à se marier. Si vous voulez conserver la réputation & l'heureux titre d'impartial, publiez, s'il vous plaît, la découverte que je vous donne, sur une espece de femmes, qui marient un homme, sur qui elles ont jetté les yeux, à la femme ou à la fille que leur caprice a choisie. Pour moi, je ne me serois jamais embarrassé de ces sortes d'intriguantes, sans l'avis certain qu'on m'a donné, qu'elles avoient jetté les yeux sur moi, pour me marier contre mon gré à une femme que je n'ai jamais vue.

C'est mon malheur, Monsieur, de jouir d'une fortune considerable; d'avoir acheté un vis-à-vis magnifique; d'avoir deux ou trois belles tabatieres & plusieurs riches habits: aussi-tôt j'entendis qu'on me marioit à deux ou trois personnes differentes. Je fis part de mon chagrin à un jeune homme mon intime ami; il me dit en fouriant que j'étois à l'Inquisition. Vous pouvez croire si son discours me surprit: je le fus encore bien davantage, quand il me demanda si j'avois commandé quelque chose de beau dernierement. Je lui répondis qu'oui: alors il me produisit une description de ma personne faite par des artisans que j'avois employés; & m'assura que c'étoit eux qui avoient informé contre moi.

Monsieur le Spectateur, quelque soit l'opinion du monde à mon égard, je suis

plus fat que sot. Charmé de cette nouveauté, je ne cessai de faire mille questions au sujet d'une chose qui me paroissoit si extraordinaire. Mon ami m'instruisit alors qu'il y avoit une espece de femmes à la mode, dont le nombre de six formoit un bureau, qui tenoit son *comité* trois fois par semaine, sous le titre *d'Inquisition sur les filles & les garçons*. Quand quelqu'un de gai ou d'aussi peu de jugement que moi arrive dans la ville, il faut qu'il manque de tout ce qui lui est nécessaire, ou qu'il soit mis à l'Inquisition par le premier artisan qu'il employe. Cette commission a des correspondances avec les boutiques des parfumeurs, des bijoutiers, des carrossiers, des marchands de cannes & de porcelaines. La correspondance est aussi solidement établie entre ces boutiques & les entreprenuses de mariages, que celle des cabaretiers & apotiquaires avec les entrepreneurs de funerailles. Ces femmes ont inspection sur tous les garçons; & mon ami me montra un rapport qui leur avoit été fait, contenant ma description, & celle de mon oncle, qui m'avoit amené jusqu'ici. Le voici.

L'oncle est suranné, cassé & pauvre: le neveu est sans experience; mais non pas sot; il est sain pour le présent & très-riche. Mon ami est si bien informé de toutes leurs cabales & intrigues, qu'il

me montra la copie d'une Lettre envoyée à la Demoiselle qui doit m'épouser; & je vous l'envoye.

MADEMOISELLE,

Celle-ci est pour vous faire sçavoir que vous devez épouser un petit-maître, qui fera sa premiere apparition jeudi à six heures du soir. Ne manquez pas de vous trouver au Parc. Vous connoîtrez aisément ce petit-maître qui est encore tout neuf. Quoiqu'il affecte de la fierté, il ne sçaura pas la soutenir. La commission l'a refusé à plusieurs bonnes familles. Je vous en félicite.

CORINNE.

Je trouve par le rapport de mon *Censeur de Mariages*, que la situation de mon correspondant est plus à plaindre qu'il ne croit: l'ami dont il parle est employé par l'Inquisition pour le mieux tromper. La Demoiselle à qui l'on veut le marier n'est pas celle que l'ami lui a nommée. Les Dames de la commission lui en destinent une autre, dont on a eu soin de lui cacher le nom, afin qu'il soit moins sur ses gardes. On a tellement entouré ce jeune cavalier, & leur projet est si bien concerté, qu'il n'a point d'ami, point de lieu où se retirer hors du pouvoir de l'Inquisition. Ces femmes ont leurs émissaires

dans tous les coins de ces trois Royaumes unis. Dabord, elles s'informent par le moyen des domestiques, sur les mœurs, les connoissances, les qualités, les vues d'un jeune homme qu'elles ont en vue. Ce n'est pas qu'elles se mettent bien en peine de ses bonnes ou mauvaises qualités; mais ces notions leur sont essentielles, pour le sçavoir mieux prendre dans leurs filets. C'est ainsi qu'on attrape un brusque chasseur au renard, avec autant de facilité que le plus sot petit maître de la ville. On lui rend tous les séjours désagréables, excepté ceux qu'elles veulent qu'il fréquente. On rend complices du projet ses confreres les chasseurs, ses camarades de bouteille, & les petits-maîtres ses semblables. On se garde bien de lui dire que Mademoiselle une telle lui conviendroit pour épouse: mais par leurs ruses & leurs artifices il lui est aussi impraticable d'éviter la fille qu'on lui a destiné pour femme, qu'il étoit impossible à *Adam* de refuser *Eve*. Le garçon nommé par la commission pour épouser Mademoiselle une telle, ne seroit jamais à la mode, & ne pourroit jamais paroître en compagnie, s'il prétendoit éluder leur détermination.

Le sexe gouverne entierement les affaires domestiques: par ce secret moyen, les Dames peuvent semer, à leur fantaisie, des divisions parmi les plus grands amis,

& même rendre le pere & le fils ennemis irréconciliables, malgré l'affection naturelle de l'un & la reconnoissance filiale de l'autre. Les Dames de l'Inquisition entendent parfaitement bien ce manege: & quand l'amour ne détermine pas le choix du jeune homme, on répand avec beaucoup d'art des histoires désavantageuses sur sa probité & sur son courage, jusqu'à ce que géneralement rebuté de la mauvaise réception qu'on lui fait par-tout, il se mette à l'abri de leurs persécutions en épousant la Demoiselle qu'on lui a destinée.

J'ai une longue Lettre du quatre de ce mois, qui me donne un ample détail de la politique de cette Cour; & je trouve qu'elle a présentement affaire à une personne qui a évité tous leurs pieges pendant plus de deux ans avec la plus grande adresse: mais on l'a empêché deux fois de se marier par inclination; une fois, en répandant le bruit que sa maîtresse alloit en épouser un autre, que le jour étoit fixé, les habits de nôces achetés, en un mot, tout préparé; une seconde fois, en insinuant aux amis de sa maîtresse, qu'il avoit déja trompé plusieurs autres filles, & leur débitant d'autres anecdotes scandaleuses sur son compte. Le jeune homme est réduit à se déclarer pour le célibat; mais l'Inquisition fait entendre à tous ses amis, qu'on ne songe qu'à son bonheur. Quand on le

presse là-dessus, il répond avec humilité, qu'il n'a pour but que de mener une vie sans tourment & sans reproche, & qu'il n'a aucun goût pour les plaisirs, les honneurs & les richesses. Quoiqu'il se deffende avec toutes les meilleures raisons du monde, en leur représentant que la Demoiselle est trop âgée ou trop jeune, & que leurs humeurs sont si contraires, qu'il y auroit entr'eux des disputes depuis la Circoncision jusqu'à la Saint Sylvestre; chacun lui dit que ce n'est qu'une humeur en lui, & qu'il faut se marier: que tous les membres de l'Inquisition lui ont choisi une femme, & que leur nombre est plus capable de faire un bon choix que lui tout seul.

Du Temple, ce 3 Mars.

Monsieur.

Regrets d'une Vie Oisive.

Votre spéculation de ce jour sur l'oisiveté a fait le sujet de mes méditations, depuis qu'elle a tombé entre mes mains: j'ai à présent mille regrets d'avoir perdu dix années de ma vie. J'ai négligé les Livres & l'étude; *Coke* & les autres Auteurs célebres n'ont jamais été tant méprisés. Je passe la plûpart du jour à un Caffé voisin, où il y a une cotterie de paresseux. Nous nous y rendons en robe de chambre, sans jarretieres & quelquefois n'ayant qu'un bas. Notre salut en entrant est

de bâiller & de nous étendre; enſuite nous prenons notre place à table. Je ne vous détaillerai pas les ſujets de nos diſcours; vous ne les publieriez sûrement pas. Je regrete infiniment cette perte du temps, & ſuis dans la réſolution de le réparer, s'il eſt poſſible. Les argumens de M. *Slack* m'ont efficacement réveillé de cette ſtupidité dans laquelle je m'étois abruti. Pour vous prouver que le repentir accompagne mon aveu, & la conſtance ſoutient mes réſolutions, j'ai fermé ma porte pour un an; & je vous demande en grace de faire ſçavoir à mes camarades que je ſuis inviſible. Je ſuis, &c.

N. B.



XLIII. DISCOURS.

Proximus a tectis ignis deffenditur ægrè.

Ovid. Remed. Amor. ℣. 625.

Il est difficile de sauver votre maison, quand celle de votre voisin brûle.

J'Entretiendrai aujourd'hui mes Lecteurs avec deux ou trois Lettres que j'ai reçues de mes correspondans. La premiere m'a fait connoître une espece de femme, dont je n'avois jamais entendu parler jusqu'à présent.

Monsieur le Spectateur.

Un jeune Homme se plaint d'une Jezabel qui lui tend des pieges.

Je suis un jeune homme de naissance; j'ai suffisamment de bien, & assez de goût pour passer agréablement cinq ou six heures tous les jours parmi mes Livres. J'ai loué un appartement dans une rue fort étroite près de *White-hall*, pour m'éloigner du fracas des carrosses & des

porteurs de chaises, & pour que rien ne pût troubler la tranquillité de mes études. J'ai le malheur d'être logé vis à-vis une *Jezabel*. Vous sçaurez, Monsieur, que les voisins donnent ce nom à une femme qui se tient toujours à la fenêtre, pour étaler ses charmes aux yeux des passans; ensorte qu'une *Jezabel* est une femme qui se montre constamment parée à la fenêtre, faisant mille petits tours & gentillesses pour attirer les yeux des jeunes gens du voisinage. J'ai vû plus de six personnes à la fois, qui observoient de leurs fenêtres la *Jezabel* dont je me plains. Dans les commencemens, je la regardois avec le plus grand mépris; je me divertissois quelquefois à contempler pendant une demi-heure les airs qu'elle se donnoit; après quoi, du plus grand sang-froid je lisois mon Plutarque. Mais au bout d'un mois, j'apperçus qu'elle me faisoit perdre trop de temps, & je résolus de ne la plus regarder.

La *Jezabel*, qui croyoit apparemment qu'il alloit de son honneur de ne pas voir diminuer le nombre de ses admirateurs, ne vouloit pas que je la quittasse ainsi; elle commenca à faire tant de nouvelles singeries à sa fenêtre, que je ne pus m'empêcher de l'examiner. Je crois que ce fut exprès pour me tourmenter qu'elle acheta une poupée de cire; elle faisoit mille enfantillages avec cette figure, &

jouoit de même qu'avec un enfant. Elle laissoit tomber, quelquefois un gand, ou une pelotte à épingles dans la rue, & fermoit & ouvroit trois ou quatre fois sa fenêtre en une minute. Quand elle vit que je me lassois de ce manege, elle paroissoit en chemise & s'habilloit à la fenêtre. Je ne connoissois plus d'autre moyen d'éviter ses impertinences que de baisser mes rideaux, ce qui obscurcissoit ma chambre au point de ne pouvoir étudier: je m'applaudis cependant de cette invention, puisqu'elle me délivroit des extravagances de cette folle. Quelle fut ma surprise de l'entendre le lendemain lier conversation de sa fenêtre avec une femme qui loge au-dessus de moi. On m'assura que, trois heures après que j'eus baissé mes rideaux, elle étoit venue rendre visite à cette femme, & avoit lié connoissance avec elle.

Vous sentez, Monsieur, qu'il m'est impossible de me flatter de passer un moment tranquille chez moi pendant toute la journée. La terrible *Jezabel* a la satisfaction de sçavoir que j'entends tous ses impertinens dialogues, quoique je ne veuille pas la regarder Je changerois bien sur le champ de logis; mais cette démarche avoueroit ma défaite: de plus, je sçais que tous les quartiers de la ville sont infectés de ces sortes de créatures. Si cela est ainsi, un amateur de belles-Lettres

& du silence comme vous, Monsieur le Spectateur, devroit sévir contre un semblable abus. Je suis,

MONSIEUR,

Tout le vôtre, &c.

Quelques endroits de cette Lettre me font craindre, que le jeune homme plaignant ne soit attaqué d'une maladie à lui inconnue; & je sens bien qu'il est trop tard pour aller aux consultations pour administrer des remedes convenables. Je promets pourtant de parler dans son temps contre l'abus mentionné dans cette Lettre; j'ai déja observé plus d'une fois qu'il y a une nichée de ces *Jezabels* près du Temple: elles s'amusent à attirer les regards de nos jeunes Templiers, & les font donner sans y penser dans un bourbier, qui coule sous leurs fenêtres.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

J'ai lû dernierement avec le plaisir le plus vif votre discours sur les *Mais*: depuis ce temps-là, j'ai été entierement con- Avanture d'un Correspondant dans

la Compagnie d'un des plus fameux MAIS.

vaincu de la foibleſſe de ma converſation, & combien le ſecours d'un de ces Meſſieurs m'eſt à chaque inſtant néceſſaire pour l'empêcher de tomber en langueur. La ſemaine derniere, je donnai une petite fête ſur l'eau à une Dame que je prends la liberté d'aimer; nous étions une aſſemblée d'amis de l'un & de l'autre ſexe. Je pris avec nous un des plus fameux *Mais* de la ville, pour mieux divertir la compagnie, & pour développer avec ſuccès devant ma maîtreſſe mon génie railleur. C'eſt à ma honte & à ma confuſion qu'il faut que je vous diſe le reſte de cette aventure. Dès que nous fumes entrés dans le bateau, je lâchai contre mon *Mais* deux ou trois ſarcaſmes qui me parurent fort ſpirituels. Mon mauvais génie l'inſpirant ſans doute dans ce moment, lui ſuggera une replique qui mit les rieurs de ſon côté. J'en fus déconcerté; le *Mais*, s'appercevant de mon trouble, pourſuivit vivement ſa victoire, en me badinant & me tournant en ironie ſans aucun quartier juſqu'à notre arrivée à *Chelſea*.

Pendant la collation, je pris un peu le deſſus: mais au retour à la ville, il renouvella ſi heureuſement ſes attaques, qu'à mes dépens toute la compagnie fut extrêmement divertie. En un mot, Monſieur, jamais de ma vie je n'ai tant ſervi de riſée; pour mettre enfin mon malheur à ſon dernier dégré, on m'a dit que le

Mais, tout fier de ſa victoire, a rendu une viſite au doux objet de mes deſirs; de ſorte que je me vois à la veille de perdre la réputation de bel eſprit & ma maîtreſſe. Voilà, Monſieur, un tableau fidele & un détail exact de mes peines, vous êtes en conſcience obligé de les ſoulager, puiſque vous en êtes en grande partie la cauſe, en nous recommandant un inſtrument, ſans nous inſtruire de ſon uſage.

Il me ſemble, ſauf meilleur avis, qu'il ſeroit à propos que tous les *Mais* portaſſent ſur quelqu'endroit de leurs corps une marque ou une inſcription indiquant le moyen de les attaquer impunément. S'il y a parmi eux des temperamens differens, il faudroit faire connoître au monde le temps le plus propre pour les attaquer & leur liver l'àſſaut, & les momens où il faut les laiſſer tranquilles dans leurs retranchemens. Je ſoumets cette matiere à votre meilleur jugement, & je ſuis,

MONSIEUR,

Votre ſerviteur, &c.

J'ai connu & j'ai entendu parler de pluſieurs jeunes Meſſieurs qui gémiſſent ſous les mêmes malheurs que mon correſpon-

dant. La meilleure regle, pour éviter les cataſtrophes dont ils ſe plaignent, eſt de bien ſonder ſi leurs camarades ſont foibles, & s'ils ont eux-mêmes de l'eſprit.

La Lettre qui ſuit vient d'*Exeter*; comme je ſuis informé de bonne part de la vérité du fait qu'on y verra, je la donne telle qu'elle m'a été envoyée.

Exeter, ce 7 Septembre.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Projet d'une Socìeté pour l'Inspection des Modes.

Dans un de vos papiers, vous vous êtes étendu ſur l'incommodité qu'il y avoit à la campagne, de ne pouvoir pas s'y conformer à la mode. Il y a un autre malheur, auquel nous ſommes ſujets; cet inconvenient eſt plus conſiderable que le premier, & néanmoins il a échappé juſqu'à préſent à votre ſcrupuleuſe attention; vous n'en avez encore rien dit. C'eſt qu'on a la hardieſſe de nous donner pour modes de Londres, des modes dont on n'a jamais entendu parler dans cette capitale.

Il n'y a pas long-temps qu'une Dame de cette ville reçut par le carroſſe une boëte

boëte remplie de nouveaux rubans. Soit que ce fût une supercherie & une méchanceté de sa part ; soit que ce fût une plaisanterie de la coëffeuse de Londres, on trouva entr'autres choses, un ruban couleur de cerise de la longueur d'une demie-douzaine d'aunes, réunies & ajustées en forme de coëffe. Cette Dame assura le cercle des femmes qui assistoient à l'ouverture de cette boëte, que c'étoit la nouvelle mode introduite à la Cour. Sur cette assurance, plusieurs Dames parurent le Dimanche suivant à l'Eglise avec des coëffes faites uniquement de rubans, & ressembloient à autant de victimes qu'on alloit immoler. Cette mode effrayante regne encore chez nous. Nous avons aussi des Messieurs qui prennent la liberté de paroître en public avec des agraphes d'argent au lieu de boutons, quoique les nouvelles les plus fraîches de Londres ne fassent point mention de cette mode: nous ne voudrions cependant pas fournir matiere & prétexte aux faiseurs de boutons, de présenter une seconde Requête.

Voici, Monsieur le Spectateur, un projet que j'ose vous présenter. Je voudrois proposer au public qu'il y eut une société érigée à Londres, composée de personnes habiles de l'un & de l'autre sexe, pour l'inspection des pratiques & des modes; & que personne dorénavant

ne prît la licence & ne s'arrogeât le droit de paroître singulierement habillé à la campagne, sans un certificat de ladite société, pour assûrer que leur parure correspond à la mode de Londres. Par ce moyen, Monsieur, nous sçaurons à quoi nous en tenir.

Si vous faites réussir ce projet, vous obligerez, un grand nombre de vos amis campagnards, & entr'autres,

Votre très-humble serviteur,

JEAN A LA MODE.



XLIV. DISCOURS.

Lætus sum laudari a te laudato viro.

Tull. Cicero.

Je suis charmé d'être loué par un homme dont tout le monde géneralement fait l'éloge.

Ce n'est l'Applaudissement du Vulgaire, mais l'Approbation des Gens de Mérite qu'on doit aspirer.

QUel plus grand malheur à l'homme que de faire consister sa félicité dans l'admiration de la multitude, ou d'affecter l'applaudissement général des hommes! Le témoignage d'une bonne conscience n'est-il pas ce qui devroit borner notre ambition à cet égard? Un homme vertueux ne devroit-il pas mépriser les louanges des ignorans, & ne point souhaiter des appplaudissemens qu'il ne mérite pas? Ne faut-il pas, de plus, considerer le caractere de la personne qui loue, avant de faire cas de son estime? Les louanges d'un ignorant ne sont que bonne volonté; on accepte cette marque d'affection comme de la part d'un voisin, & non comme d'un Juge recevable de ce

qui eſt louable & digne d'approbation. Le Poëte ſatyrique a bien caractériſé les acclamations populaires, en diſant: *Rendez aux chaudronniers & aux ſavètiers leurs préſens; & apprenez à vivre de vous-même.*

C'eſt la marque d'un eſprit peu réglé & peu ſolide, que d'être touché de l'approbation générale des hommes: un homme vertueux devroit être plus délicat ſur ce qui regarde la réputation. Le grand point eſt de plaire aux perſonnes de mérite, qui ſeules ont droit de décider ſur ce qui regarde la renommée. J'entendis hier dans une converſation un ſentiment ſur ce ſujet qui me parut remarquable par ſa nobleſſe. „ Je connois, dit une perſonne de la compagnie, un moyen de ſurpaſſer tous „ les hommes. Si un homme a du mérite, je me réjouis de ſa ſuperiorité: „ cette ſatisfaction eſt une grandeur d'a- „ me en moi, qui ſurpaſſe tout ce qu'il „ peut faire. " Il n'y a qu'un eſprit ſincere & génereux qui puiſſe enfanter une telle penſée; on ne doit rechercher que l'approbation de génies ſemblables. Le vulgaire ne loue que ce qui eſt à ſa portée: l'homme vraiment noble & généreux eſt plus appliqué à faire des actions louables qu'à acquerir du renom. Par-tout où il y a un fondement ſolide de réputation, l'approbation des gens de mérite

en eſt une conſéquence néceſſaire; on n'a pas beſoin de la rechercher.

Les *Lacédémoniens* étoient un peuple ſimple dans ſes mœurs, ſans aucune prétention à la politeſſe; mais il avoit une certaine délicateſſe à l'égard du ſentiment de gloire, qui lui faiſoit ſacrifier aux Muſes, avant de commencer quelqu'entrepriſe que ſe pût être. Ils vouloient que le ſouvenir de leurs actions fût tranſmis à la poſterité par les mémoires les plus exacts & les mieux corrigés. Le bruit faſtueux qui accompagne les victoires & les triomphes eſt moins à rechercher que le recit des actions des grands hommes par des Hiſtoriens impartiaux & ſinceres. Le plaiſir d'être admiré par la multitude inſenſée eſt un plaiſir frivole: l'approbation d'un homme de mérite, accoutumé réflechir philoſphiquement ſur tous les évenemens, eſt une ſatisfaction digne d'une ame héroïque. Les applaudiſſemens de la multitude étourdiſſent la tête; le bon témoignage d'un homme raiſonnable réjouït le cœur.

Ce qui augmente encore le ridicule des applaudiſſemens populaires, c'eſt qu'on les prodigue ſouvent à des événemens entierement éterogenes au caractere de la perſonne admirée. Ainſi tous les jours on applaudit à la puiſſance & aux richeſſes, qu'on peut ôter à un homme pour les donner à un autre. Ce n'eſt par la poſ-

session, c'est l'application & l'emploi de ces choses, qui rendent ces choses respectables. Le vulgaire & l'homme de bon sens s'accordent en admirant les hommes qui ont ce qu'ils voudroient posséder eux-mêmes : l'homme sage differe, en ce qu'il applaudit à celui qu'il estime le plus vertueux ; quand le reste du monde applaudit à celui qui est le plus opulent.

Rien ne paroît plus monstrueux à une personne qui pense bien, que de voir des sçavans dédier leurs services & leurs ouvrages à des hommes qui, pour la plûpart, n'ont aucun goût pour les Arts & les Sciences. C'est dans ce moment, que l'éloge & la protection deviennent également les objets du ridicule. Les dédicaces à des hommes ignorans sont autant absurdes, que les discours de *Bull Finch* dans la Comédie du *Drôle*. Toutes ces sortes de panégyriques pourroient se réduire à un petit nombre de mots que l'Auteur protégé adresseroit à son protecteur, en disant : *Monseigneur, vous & moi ne pouvons jamais nous entendre ; c'est pourquoi je vous supplie très-humblement de m'accorder votre amitié & votre protection à l'avenir.*

Les opulens auroient aussi bonne grace d'emprunter des pauvres, que l'homme de mérite d'esperer aucune réputation solide d'autre que de lui-même. Celui qui loue un autre, engage sa réputation pour

autant qu'il en donne à la personne louée: & celui qui n'a rien de louable en lui-même n'est pas capable de cautionner un autre. Le sage *Phocion* comprenoit si bien le danger qu'il y a d'être sensible aux applaudissemens populaires, que sur une acclamation générale qui se fit pendant qu'il haranguoit le peuple, il se tourna vers un ami en lui demandant *s'il avoit dit quelque sotise.*

Je terminerai ce papier par un billet écrit par un homme à une Dame autrefois sa maîtresse, & qui avoit beaucoup loué son ancien amant. Tout commerce d'amour étant rompu entierement entre ces deux personnes, la Dame parloit de lui avec tant d'égards, que l'amant lui écrivit la Lettre qui suit.

MADAME,

Ma stupidité seroit outrée, si je ne vous témoignois pas de la reconnoissance, pour toutes les agréables choses que dernierement vous avez débités sur moi. Il semble que votre destinée soit de me donner de nouveaux sentimens: vous m'avez inspiré autrefois celui du véritable amour; aujourd'hui vous me voulez donner celui de la gloire. Le desir faisoit la moindre partie de la passion que je vous témoi-

gnois; aujourd'hui la vanité n'a point de part à la gloire dont vous me comblez. L'innocence, la beauté, les connoissances, la vertu, la sincerité, & la discrétion sont les ornemens de celle qui a daigné parler si avantageusement de moi. La renommée est une babillarde: mais je suis arrivé au plus haut degré de gloire, puisque j'ai le bonheur d'être loué par une personne d'un mérite aussi sublime que vous.



XLV. DISCOURS.

——— Servitus crescit nova.

Horat. Od. VIII. Lib. II. ỳ. 18.

C'est un esclavage inconnu à nos peres.

DEpuis que dans mes papiers j'ai parlé du commerce illégitime entre les deux sexes, j'ai reçu des Lettres sur ce sujet que je vais communiquer au public.

Lettres à l'Auteur sur le Commerce illégitime entre les deux sexes.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Comme nous sçavons que vous ne bornez pas vos spéculations à une partie de la vie humaine, mais que vous les étendez également sur les méchans comme sur les bons, je vous prie d'écouter favorablement ce qu'une infortunée prostituée voudroit bien dire.

Un homme de la religion Romaine m'accosta, la semaine derniere; & j'espere qu'il a reçu l'absolution pour ce qui

se passa entre nous. Il tâcha de me convertir & de me faire embrasser sa religion. Il me dit que dans les pays où elle domine, outre l'avantage de la permission des mauvais lieux, il y a d'amples fonds pour entretenir *li incurabili*. C'est ainsi, si je ne me trompe, qu'il nomma ceux pour qui il n'y a point de remede, & qui sont soignés, & alimentés jusqu'au moment de leur mort. Il y a beaucoup d'humanité, à traiter ainsi de pauvres pécheurs.

Comme vous portez vos réflexions sur toutes sortes de sujets sans aucun préjugé ni prévention, avec beaucoup de candeur & de sincerité, je vous supplie de faire connoître au monde l'état malheureux de nous autres tristes prostituées, qui gémissons sous le poids d'un travail immoderé, au lieu de mener une vie oisive. La plus grande partie d'entre nous, nous sommes dégoûtées de notre maniere de vivre, & nous souhaiterions corriger nos mœurs, si les honnêtes femmes vouloient nous permettre de rentrer paisiblement dans le monde. Il faut avouer, à la honte & à l'infamie éternelle de votre sexe, que la duplicité & la fraude ne sont pas blâmables parmi vous, tandis que chez les femmes la crédulité est devenue à jamais infâme.

Pour preuve de cette injustice dans les préjugés du vulgaire, permettez-moi,

Monsieur, de vous racouter mon histoire. Je suis fille d'un honnête homme, Fermier d'une personne de distinction. L'héritier de cette maison jetta les yeux sur moi, & réussit à me séduire. Je ne vous dirai pas qu'il me promit le mariage; je ne suis pas assez dépourvue de bon sens pour faire état de semblables promesses. Il m'enleva, & m'accompagna à Londres, où il me plaça auprès d'une grave entrepreneuse des menus plaisirs du public, chez qui je restai deux ou trois jours en pension; j'étois contente de mon nouvel état; je le croyois le plus brillant du monde, en comparaison de la vie rustique que je venois de quitter. Mon amant me fit accroire que je serois toujours entretenue dans cet état d'opulence dont je jouissois alors. Un jour, après bien des protestations d'amitié de sa part, il prit congé de moi pour quatre ou cinq jours.

Sur le soir du même jour, mon hôtesse vint me trouver; me voyant rêveuse, elle commença à me consoler, en me disant avec un sourire, qu'il falloit que je visse le monde. Comme elle me vit sourde à tout ce qu'elle pouvoit dire pour m'amuser, elle m'ajouta avec un air franc, qu'il falloit me traiter comme je méritois; que les humeurs de réserve ne me convenoient plus, puisque mon amant m'avoit abandonné à la ville; & qu'il fal-

loit voir compagnie, phrase ordinaire de ces sortes de lieux.

Ce discours imprévu & brusquement débité m'arracha un torrent de larmes; je me jettai par terre, déplorant mon sort & invoquant le secours de tout ce qu'il y a de sacré. Tandis que j'étois dans ce furieux désespoir, j'apperçus un vieillard décrépit entrer dans la chambre, avec la joye peinte sur le visage, à la vue de la violence & des transports de mon affliction. Dans l'intervalle de mes sanglots, je l'entendis dire à la matrône: C'est une nouvelle débarquée; ou bien elle joue son rôle au-delà de toute imagination.

La matrône, qui me vouloit vendre, profitant des differentes positions dans lesquelles l'excès de ma douleur me mettoit, en prit occasion pour exagerer la beauté de ma gorge, de ma taille, de mes yeux, & des autres parties de mon corps. Tout ceci fut accompagné de propos semblables à ceux des maquignons, quand ils garantissent la bonté & la santé des chevaux qu'ils veulent vendre. Etant dans un mauvais lieu, vous comprenez que j'étois exposée à la brutalité du premier venu qui contenteroit la Macq....... Le plaisir de la possession de nous autres filles diminue à proportion que nous avons plus franchi les limites de l'innocence; l'homme ne prend plus un vrai

plaisir, quand il n'y a plus rien à débaucher.

Le premier homme que je connus, après le départ de mon perfide amant, fut le Chevalier *Geofroy-foible*, qui me donnoit beaucoup d'argent, & avoit dessein de m'enlever si la matrône avoit voulu se contenter d'une somme raisonnable. Comme il étoit vieux, l'avarice dominoit chez lui l'amour; bien-tôt il me laissa exposée à tous les libertins de la ville.

Rendez-moi justice en publiant cette Lettre: je pourrai vous informer de bien des choses, puisque je suis présentement chez la *Sal.* Vous aurez peut-être de la peine à croire ce que je vais vous dire. Mais soyez sûr cependant que je connois une fille qui prétend être bonne protestante, & qui couche pourtant avec un Catholique-Romain. Si vous publiez ma Lettre, je vous en apprendrai bien d'autres. Les plus grands Politiques de ce siecle fréquentent notre maison, & la *Sal* est plus rusée qu'on ne pense. Pourroit-on se persuader que des hommes d'une sagesse consommée fréquentent des mauvais lieux, uniquement pour s'amuser avec des filles. Je les ai souvent entendu parler de *César-Auguste*, qui entretenoit des intrigues amoureuses avec les femmes des Sénateurs par politique, & non par lubricité.

C'eſt dommage que vous ſoyez d'une vertu auſſi auſtere que je m'imagine. Sans cette ſcrupuleuſe ſageſſe, après une viſite ou deux, vous ſçauriez que nous autres courtiſanes ne ſommes pas des correſpondantes ſi frivoles que vous l'avez penſé juſqu'à préſent. Vous ſçavez ſans doute que ce fut une courtiſane qui découvrit la conſpiration de *Catilina*. Quand je verrai cette Lettre imprimée, je vous en apprendrai davantage. En attendant, je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſervante,

REBECCA NETTLETOP.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ſuis une fille oiſive, qui voudrois travailler pour gagner mon pain: mais on me tient ſi reſſerrée, qu'il m'eſt impoſſible d'échapper. Un vieillard jaloux eſt mon cerbere & mon tyran il ne me donne point d'habits. Je n'ai qu'un ſoulier & une mule; je n'ai ni coëffe ni ju-

pon de dessus. Comme vous vous êtes mis à réformer le siecle, je vous prie de m'enlèver d'entre les mains de ce barbare, & de m'entretenir vous-même.

Eve Afterday.

Monsieur le Spectateur,

J'ai à faire des plaintes très-vives contre ces fats impertinens, qui visitent les maisons de nous autres courtisanes, uniquement pour voir le monde, à ce qu'ils disent. J'avoue que cela pourroit produire un bon effet chez des hommes qui ont le goût délicat. Mais comme ils sont stupides, bruyans & yvrognes, cela ne fait que les animer dans leurs vices, en même temps qu'il nous ennuyent. Je vous enverrai de temps-en-temps les noms de ces scélerats, qui prétendent pénetrer dans nos maisons uniquement en qualité de *Spectateurs*. Ils croyent faire briller leur esprit, en nous maltraitant. Dites-leur qu'il est indigne d'un honnête homme de croire avoir le droit de nous maltraiter, quelque vile que soit notre profession. Ecrivez, Monsieur, écrivez contre cet abus, & développez la compassion que vous avez pour des opprimées. Je souhaiterois pouvoir ajouter, innocentes.

XLVI. DISCOURS.

Sæpe decem vitiis instructior odit & horret.

Horat. Epist. XVIII. Lib. I. ℣. 25.

Plusieurs, plus criminels eux-mêmes, prétendent corriger les fautes de leurs voisins.

Reflexions morales à l'Occasion du Combat d'un fils de Gentilhomme, apprentif Serrurier avec un fiacre.

L'Autre jour parcourant la ville, je vis un jeune robuste apprentif, qui disputoit avec un fiacre. En un moment, sur quelques injures que l'autre lui dit, il mit bas perruque & chapeau, & donna un soufflet bien appliqué au fiacre, l'appellant coquin & lui faisant sçavoir qu'il étoit fils d'un gentilhomme. Ce jeune gentilhomme étoit donc apprentif serrurier; ils se querelloient pour le payement de quelqu'ouvrage fait au carrosse, près duquel ils se battoient. Le maître serrurier, qui étoit spectateur du combat, se répandit sur les bonnes qualités de son apprentif. Comme il encourageoit ce jeune homme à jouer des mains, des pieds & de la tête; il eut le talent aussi de mettre sur le champ tous les Spectateurs de son parti, en déclarant que son apprentif avoit

de bons amis, & qu'il pouvoit lui confier de l'or ſans compte.

Comme je ſuis à obſerver le genre humain, & que j'en fais mon unique occupation, je réfléchis tout-à-coup ſur la popularité ſubite qui s'élevoit en faveur de l'apprentif. Peut-être tombai-je alors dans le deffaut de l'Hiſtorien *Tacite*, en faiſant des obſervations trop relevées pour l'occaſion, ou en attribuant la faveur populaire à des cauſes qui n'avoient aucune liaiſon avec l'incident. Il me ſembla que la qualité de gentilhomme du jeune ſerrurier, miſe alors de niveau avec la populace qui l'entouroit, fut ce qui lui procura la faveur du peuple. Enfin, tout gentilhomme qu'il étoit, il ſe ſervit de moyens auſſi rudes pour ſe deffendre que ſon antagoniſte, & ſe montra ſuperieur au fiacre en courage & en adreſſe, pour confirmer la nobleſſe de ſon extraction.

Qu'il me ſoit à préſent permis de moraliſer ſur un conte auſſi frivole que celui-là. On diroit qu'outre les avantages de fortune, de naiſſance, ou d'autres biens qu'on poſſede en un degré ſuperieur, on eſt obligé de montrer des perfections collaterales. Autrement, ces premieres diſtinctions ne ſerviront qu'à entretenir certaines décences & cérémonies, ſans conſerver une eſtime réelle dans l'opinion des autres.

Le détail de la vie domeſtique fait voir la folie qu'il y a de s'imaginer que l'opulence ſeule ſuffit pour nous diſtinguer des autres hommes. Les richeſſes nourriſſent ordinairement les humeurs & les inquiétudes, faute de réfléchir que toutes les parties de la vie humaine ne ſont qu'un commerce. Payer les gages, donner des ordres, ne conſtituent point un chef de famille : c'eſt la prudence, la conduite égale, la tendreſſe envers ceux qui nous ſont ſoumis, qui donnent ce caractere à l'homme, & leurs cœurs le connoiſſent alors vraiment pour leur maître.

Il eſt ſingulier de voir les hommes attendre du motif de la crainte, tous les bons effets que l'éducation, une fortune opulente, & tout autre avantage ne ſçauroient produire. Un maître veut que ſon domeſtique ſoit juſte, diligent, ſobre & chaſte, par le ſeul motif de la crainte de perdre ſa faveur & ſa confiance ; tandis que toutes les Loix divines & humaines ne ſçauroient contenir ce maître qu'il ſert, dans les limites d'aucunes de ces vertus.

Dans le grand comme dans le petit, toute ſuperiorité, qui n'eſt pas fondée ſur le mérite & la vertu, n'eſt ſoutenue que par artifice & ſtratagême. C'eſt ainſi que les flatteurs dominent dans les familles de ceux qui ſe gouvernent par humeur & par tout autre principe que la raiſon. Des parens éloignés, des pauvres alliés, des

flatteurs indignes forment la suite & soutiennent l'œconomie d'un homme opulent & plein d'honneur. On est continuellement à lui indiquer à l'oreille ceux qui lui sont fideles, ou ceux qui le trompent en matiere de bagatelles, & il entretient vingt amis pour le deffendre contre les insinuations d'un seul, qui voudroit le gagner pour tirer de lui un vieil habit. Je ne m'étendrai pas davantage pour le présent sur ce sujet; mais les Lettres & les Requêtes ci-jointes sont remplies de sentimens convenables à la matiere que nous venons de traiter.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je suis en condition, auprès d'une vieille Dame qui se laisse gouverner par une personne qui l'obsede & qu'elle appelle son amie. Celle-ci se rend si familiere, qu'elle est toujours à donner des avis sans qu'on l'en demande, & d'un coup d'œil elle donne de l'inquiétude à tous les domestiques. Donnez-nous, Monsieur, quelques remarques sur les conseillers volontaires; faites leur sçavoir que donner des avis est la même chose que si l'on disoit à la personne que l'on conseille: *J'ai plus de bon sens que vous*. On vous prie, Monsieur, de dé- Lettres & Requêtes de quelques Domestiques.

crier le mieux qu'il ſera poſſible cette perturbatrice du repos des familles, Mademoiſelle *Taperty*, qui eſt toujours en viſite & donnant par-tout des avis. Si vous pouvez la faire reſter chez elle une ſoirée, vous ferez le bienfaiteur & le génie tutelaire de toutes les ſervantes de la ville & particulierement,

de votre chere amie,

SUSANNE LA POLIE.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Je ſuis laquais d'un de ces hommes, dont on dit communément qu'ils ſont les meilleures perſonnes du monde, mais coleriques. On vous demande en grace de faire connoître à ces perſonnes que l'homme colerique qui ne ſçait pas gouverner cette paſſion & la dompter, fait plus de tort à ſes amis & à ſes domeſtiques en une demie-heure, qu'il n'eſt capable de faire de bien en vingt ans. Mon maître, qui a grande réputation de bonté, ne laiſſe pas paſſer un jour ſans choquer l'un ou l'autre, & me frappe enſuite pour paſſer ſur moi le déſeſpoir de ſon imprudence. Si ces Meſſieurs ſçavoient tout le mal qu'ils cauſent, peut-être ils ſe corrigeroient. J'ai vû beaucoup de Meſſieurs à table depuis un grand nombre

d'années que je suis en service ; j'ai toujours vû que l'indiscrétion causoit plus de mal que la méchanceté. Mais vous représenterez tout cela mieux que

Votre très-humble serviteur,

THOMAS SMOKY.

AU SPECTATEUR.

La très-humble Requête de Jean STEVVARD, *Robert* BUTLER, *Henri* COOK, *&* *Abigail* CHAMBERS, *en faveur d'eux-mêmes & de leurs pareils appartenans & dispersés au service des familles les plus distinguées de* LONDRES *&* *de* WEST-MINSTER.

On représente très-humblement que dans plusieurs familles, où les Supplians sont employés, les chefs ne connoissent point les affaires, & sont incapables de juger si nous nous comportons bien ou mal.

Que faute de cette habileté & connoissance de leurs propres affaires, & en se livrant à la paresse & à l'orgueil, ils entretiennent autour d'eux une espece d'animaux pernicieux qu'on appelle *espions*.

Qu'où l'on entretient un espion, la paix est pour jamais bannie de la maison.

Que les espions ne rendent jamais

compte des bons ſervices, & repréſentent toujours notre joye & notre contentement ſous les termes de débauche & de déſordre.

Que dans toutes les familles où il y a des eſpions, la jalouſie & la méſintelligence y regnent.

Que les maîtres & les maîtreſſes de ces maiſons ſe méfient de leurs meilleurs domeſtiques, & ſe livrent à la conduite & aux avis des trompeurs & des perfides.

Que les maîtres & les maîtreſſes qui entretiennent des eſpions ne ſont plus que des zeros chez eux ; & nous autres, vos Supplians, ſommes obligés de rendre hommage, & de prendre, pour notre ſoutien, de ces eſpions.

C'eſt pourquoi vos Supplians vous prient de repréſenter ce que deſſus à toutes les perſonnes de qualité : ils ne ceſſeront de continuer leurs vœux, &c.



XLVII. DISCOURS.

Phœbe Pater, si das hujus mihi nominis usum,
Nec falsâ *Clymene* culpam sub imagine celat,
Pignora-da, Pater. ——

Ovid. Metam. L. II. ℣. 36.

Brillant Soleil, *puisque vous ne dédaignez pas le tendre nom de pere, donnez-moi quelque témoignage, afin que je puisse croire ce que* Clymene *m'a dit, & qu'on ne me reproche plus l'incertitude de ma naissance.*

IL y a une espece d'hommes, dont je n'ai pas encore parlé, qui parcoure tous les coins de cette grande Ville, pour séduire les filles infortunées qui les veulent écouter. Ces scelerats ont de la progeniture dans chaque quartier de la Ville; & souvent de concert avec la mere de l'enfant, on impute le crime à quelque Marguillier de Paroisse. Par ce moyen, plusieurs gens mariés ont des familles dans la plûpart des Paroisses de Londres & de Westminster; & plusieurs garçons

Sur la Conduite infame des Libertins, PROPAGATEURS FURTIVES du genre humain

sont ruinés, parce qu'ils se trouvent trop chargés d'enfans.

Quand un homme se donne la liberté de vivre ainsi sur le commun, il trouve tant d'occasions dans une Ville peuplée, que le nombre de sa progeniture s'augmente au-delà de l'imagination. Il y a des jeunes gens qui ne sont pas encore d'âge à gouverner leurs biens, qui peuvent réclamer le droit de *trium liberorum*, ou les Priviléges qui furent accordés par les Loix Romaines, à tous ceux qui avoient enrichi la patrie de trois enfans. J'ai même entendu dire à un libertin, qui n'avoit pas encore atteint sa vingt-cinquiéme année, qu'il étoit pere d'un septiéme fils, & qu'il vouloit par prudence le faire Médecin. En un mot, la Ville est remplie de ces jeunes Patriarches, sans faire mention d'une foule de petits-maîtres épuisés, qui, semblables aux prodigues qui ont dépensé leurs biens avant qu'ils en fussent les maîtres, ont élevé un tas d'enfans avant de songer à se marier.

Il faut que je fasse mention ici du caprice d'un libertin effronté, qui entendoit un peu le Blason. Observant que les généalogies des grandes maisons étoient décrites sous la figure d'un arbre, il arrangea sa progeniture illegitime sous une figure semblable.

—— Nec

—— Nec longum tempus, & ingens
Exiit ad cœlum ramis felicibus arbor;
Miraturque novas frondes, & non sua poma.

Virg. Georg. Lib. II. ℣. 80.

„ En peu de tems, les branches s'élé-
„ vent jusqu'au ciel chargées de fruit;
„ la mere plante s'étonne de se voir re-
„ vêtue des feuillages des autres ar-
„ bres, & ornée d'un fruit qui lui est
„ étranger.

Le tronc de l'arbre étoit décoré de son propre nom, *Guillaume Maple*. D'un côté du tronc sortoit une branche stérile, sur laquelle étoit gravé le nom de sa femme infortunée *Marie Maple*. La tête du tronc étoit ornée de cinq grosses branches: sur le bas de la premiere on voyoit inscrit en gros caracteres *Catherine Cole*, d'où sortoient trois petites branches, *Guillaume*, *Richard* & *Rebecca*. *Sal Twiford* donnoit naissance à une autre branche, d'où sortoient *Sara*, *Thomas*, *Guillaume* & *François*. La troisiéme branche ne portoit qu'un enfant avec un espace pour placer un second, la mere n'attendant que l'heure d'accoucher, lorsque l'Auteur forma ce projet. Les deux autres grosses branches étoient chargées de la même espece de

fruit, sans parler de branchages stériles qui servoient d'ornemens. En un mot, il n'y eut jamais d'arbre si florissant & si touffu, sorti de la boutique du plus fameux généalogiste, & du hérault d'armes le plus en vogue.

C'est la diligente application à leurs affaires, qui rend cette génération si prolifique. Un militaire n'essuye pas tant de fatigues & de veilles pendant le cours d'une longue campagne, qu'à la poursuite d'une amourette illégitime. Il est dit de certaines personnes, qu'elles font consister leur plaisir à terminer leurs affaires; mais ces fils de l'obscurité font une affaire de leur plaisir. Ils pourroient surmonter leurs inclinations vicieuses, avec la moitié moins de peine qu'ils ne prennent à les satisfaire.

On n'admire pas moins l'invention de ces hommes que leur industrie & leur vigilance. Il y a un fragment *d'Apollodore*, Poëte comique, contemporain de *Menandre*, où il s'emporte avec humeur contre cette dangereuse classe d'hommes. „ Vous pouvez, dit-il, fermer vos portes avec des barres & des serrures: le „ Serrurier à beau employer tout son art; „ un chat & un putassier trouveront bien „ le moyen d'y passer. En un mot, rien „ dans la nature de si industrieux qu'un „ libertin.

Si j'avois à proposer une punition à

cette race infâme de propagateurs furtifs, ce seroit de les envoyer, à leur deuxiéme ou troisiéme faute, aux colonies de l'Amerique, afin de peupler cette partie des états de sa majesté, & pour me servir de l'expression de *Diogene*, afin d'y planter des hommes. Quelques nations punissent ce crime de mort; mais il me semble que l'exil seroit une punition suffisante; alors la puissance generative deviendroit utile & avantageuse au public.

En attendant qu'on puisse disposer de ces Messieurs, je les exhorte d'avoir soin de ces créatures infortunées, que leurs ruses & leurs artifices ont corrompues, & de donner une éducation aux enfans qui puisse les rendre plus vertueux que leurs peres. C'est la meilleure satisfaction qu'ils peuvent donner pour leurs propres crimes, & le moyen en quelque façon de réparer les maux qu'ils ont causés.

Je veux bien les avertir aussi, que l'humanité, aussi bien que la religion & la nature, les oblige à pourvoir à la subsistance de ceux à qui ils ont donné la vie, & qu'ils ont couverts d'une espece de honte & de confusion. C'est ici l'occasion de relever les nations erronées qui prévalent parmi nous, & qui ne peuvent provenir que de l'inclination à favoriser un vice, auquel nous avons

un si grand penchant; par exemple, nous regardons la bâtardise, & le cocuage comme des infamies; & le reproche ignominieux qui n'en est dû qu'à la tromperie & au libertinage, nous le faisons tomber sans aucune raison sur les innocens, donnant même un air de triomphe & d'applaudissement aux coupables.

La Lettre qui suit m'a fourni la matiere de ce discours; elle est écrite avec tant de sincérité, qu'on ne peut douter de la vérité & de la bonne foi de l'écrivain.

MONSIEUR,

Je suis un de ces êtres que l'opinion générale du monde estime malheureux & infâmes. Mon pere tient un rang considérable dans ce royaume; il y exerce les premieres charges. Je suis son fils; & mon malheur est de n'oser ni n'avoir le droit de l'appeller mon pere. Je suis illégitime; il ne peut sans honte me reconnoître pour sa progeniture: je me vois, par-là, privé de cette tendre & incomparable satisfaction qu'un homme de bien trouve dans la conversation & les embrassemens paternels. Je ne peux pas nonplus lui rendre les devoirs d'un fils,

puiſqu'il me tient à une ſi grande diſtance, & agit avec tant de hauteur vis-à-vis de moi, que j'ai contracté une timidité habituelle en ſa préſence, qui m'empêche de lui déclarer la triſteſſe de mon état, & les incommodités que je ſouffre.

Je n'ai aucune teinture de lettres; on ne m'a point élevé ni au militaire, ni au commerce, ce qui me rend incapable de pourvoir à ma ſubſiſtance ſans ſon ſecours. Mon inquietude me fait redouter l'avenir, quand je l'enviſage: mon pere, ſi je dois ainſi l'appeller, ne me donne aucune eſperance d'une proviſion pour y ſubvenir, de telle nature qu'elle puiſſe être.

J'ai vécu juſqu'a préſent en gentillâtre; qu'il me ſeroit dur d'être réduit dans la ſuite à la ſervitude! Ma ſituation eſt des plus épineuſes, privé comme je ſuis de la conſolation & des conſeils de mon pere. Je me regarde comme un monſtre, ou comme un avorton que la nature n'a point achevé, & ne veut point reconnoître.

On dit que j'ai du bon ſens & de l'eſprit; je ſuis devenu votre admirateur par la lecture de vos diſcours. C'eſt cette lecture qui m'a engagé à vous ouvrir mon cœur & à vous faire cet aveu Si mon recit pouvoit exciter votre compaſſion, j'eſpererois que vous ne me refuſeriez pas

vos avis, en me faisant sçavoir la part que je peux réclamer & prétendre dans l'affection de celui qui m'a engendré; quelles sont les obligations d'un fils illégitime envers son pere; & quelles sont celles du pere vis-à-vis cet infortuné. Vos sentimens & vos avis sur cette matiere donneront de la consolation, & seront du moins une source de plaisir,

MONSIEUR,

à votre admirateur &

très-humble serviteur,

W. B.



XLVIII. DISCOURS.

Urit grata protervitas,
Et vultus nimiùm lubricus aspici.

Horat. Od. 19. Lib. I. ℣. 7.

Ses manieres tendres & en même-temps réservées gagnent mon cœur; ses traits ravissent mon ame; & l'éclat séducteur de ses yeux m'éblouit.

C'Est avec plaisir que je deviens le courier de l'amour, & que je sers d'interprete aux plaintes mutuelles de ceux qui sont atteints de cette passion. J'insére volontiers dans mes papiers les Lettres ci-jointes. Les particularités qu'elles contiennent peuvent paroître frivoles aux Lecteurs; mais elles sont de la derniére conséquence à ceux qui les ont écrites. Je ne fatiguerai pas le public avec les préfaces, les complimens & les apologies qu'on me fait, en me priant de publier chacune de ces Lettres. Je dirai seulement qu'elles contiennent des circonstances, des allusions & des phrases, qui font assez connoître la part d'où elles viennent aux personnes intéressées.

LETTRES d'AMOUR des personnes de deux Sexes.

AU SOTHADES.

Comme vous ſçavez le Portugais, le mot de *Sothades* doit vous faire comprendre le tendre égard que j'ai pour vous. La Lettre de *Statira* que le Spectateur vient de publier m'a donné l'idée de m'expliquer avec vous par le même canal. Je ne ſuis pas irrité des proteſtations que vous m'avez faites; mais je les impute à la corruption du ſiecle plutôt qu'à vous. Mon ſeul but eſt de vous appartenir; & je ne m'embarraſſe ni de votre nom, ni de votre fortune, ni de la figure que votre épouſe pourroit faire dans le monde, pourvû que mon commerce avec vous ne ſoit pas criminel. J'abandonne la parure, les viſites, les plaiſirs des équipages, des ſpectacles, des bals & des opera, pour l'unique ſatisfaction de vous poſſéder à jamais Je conſens que vous cachiez avec ſoin l'unique ſujet de triomphe que je reconnois en ce monde. Je ſouhaiterois ſeulement qu'il fût de mon devoir, comme il eſt de mon inclination, de faire toute mon étude de votre bonheur.

Si la Lettre n'a point l'effet qu'elle ſemble prétendre & que je deſire, vous ſçaurez que je voulois me débarraſſer de vos importunités, en vous faiſant l'offre de ce que les mauvais traitemens ne

sçauroient vous empêcher de poursuivre. Montrez-vous un homme à la mode; soyez mon esclave, tandis que je doute de votre sincerité; & méprisez-moi, quand vous croyez que je vous aime. Je vous defie de deviner la situation de mon cœur à votre égard: mais je sçais que tandis que je vous tiens en suspens, je suis,

L'admirée

BELINDA.

MADAME,

‘ L'esprit de l'homme est réduit à une situation bien singuliere, quand il prend les imperfections d'une femme qu'il aime pour des perfections & des qualités. Je vous jure que je tremble de m'embarquer avec vous. Je vous aime malgré ma raison, & c'est sans doute un mal de ne devoir son bonheur qu'à l'infatuation. Je vous vois jetter des regards tendres sur tous les jeunes gens qui se présentent à votre vue; vos yeux se promenent & courent sans repos après de nouvelles conquêtes, tout le temps que vous êtes dans quelqu'endroit public. Il y a cependant tant de charmes dans vos gestes & dans vos regards, que je n'ai d'autre sentiment que celui de l'admiration dans le même-temps que je me sens perir de ja-

lousie, en vous voyant faire votre possible pour attacher d'autres à votre char. Mon état est celui de l'amant de la Comédie intitulée, *la Maniere du Monde.*

J'ai étudié pendant si long-tems vos deffauts, que je me suis familiarisé avec eux, & que je les cheris autant que les miens. Pensez-y mûrement, Madame, & considerez bien si cette gaieté qui fait l'ame de votre conduite pourra m'être aussi agréable en qualité de mari, qu'elle me l'a été en qualité d'amant. Les choses sont bien avancées; j'espere que vous ferez réflexion qu'il sera toujours bon en moi de continuer de paroître votre amant, mais mal en vous de paroître ma maîtresse. La gaieté convient & fait honneur à notre sexe dans l'état du mariage, mais non au vôtre. La façon dont vous prendrez cet avis assurera le bonheur ou le tourment,

MADAME,

De votre très-humble serviteur,

T. D.

MONSIEUR,

Tandis que j'étois à la fenêtre, & vous à l'autre bout de la chambre à causer avec mon cousin, vos yeux rencontrerent les

miens. Vous avez découvert mon ſecret; vous ne l'auriez jamais ſçu ſans mon imprudence, & je vous avoue que mes yeux vous ont dit la vérité: mais il n'eſt pas encore tems de la confirmer avec ma main; c'eſt pourquoi je ne ſouſcrirai pas mon nom.

MONSIEUR,

Il y avoit d'autres Meſſieurs plus près d'elle que vous; & vous n'aviez pas beſoin de lever de terre avec tant de vivacité l'éventail de cette évaporée. C'eſt hier au ſoir que ce zele indiſcret vous eſt arrivé; & vous ne toucherez plus rien de ce qui m'appartient. Ma réſolution eſt priſe.

PHILIS.

Au Colonel R.-S. en Eſpagne.

Avant que cette Lettre ſoit parvenue dans les mains du meilleur époux & du plus fidele amant, ces tendres noms ne feront plus d'impreſſion ſur moi. L'honneur & le devoir vous ont éloigné des lieux où je ſuis; la maladie dont je fus attaquée avant votre départ s'eſt augmentée avec tant de violence, que la voix générale des Médecins eſt que je n'ai plus qu'une ſemaine à vivre. Mon cou-

rage eſt abbatu, & ce n'eſt que l'ardent amour que j'ai pour vous, qui me donne la force de vous dire que la choſe la plus pénible que je trouve dans la mort, c'eſt de me ſéparer de vous. Conſolez-vous dans ma mort, de ce que ma conſcience ne me reproche aucun crime, & qu'il y a long-tems que je me ſuis repentie des petites légerètés de la jeuneſſe.

Mes derniers momens ſe paſſent à réfléchir ſur le bonheur dont nous avons joui enſemble; ils s'écoulent à regretter ſon peu de durée. Je la regarde plutôt comme une eſpece de piété, dans le regret de quitter un état inſtitué par le Ciel même, & dans lequel nous avons vécu ſelon les loix. Comme tout ce que nous ſçavons ſur la vie future ſe réduit à ſoupçonner qu'elle ſera heureuſe pour les bons, & malheureuſe pour les méchans; pourquoi ne diminuerions-nous pas la peine de notre réſignation dans ce triſte inſtant, en nous flattant de la connoiſſance que nous aurons de ce qui paſſera dans ce monde, & nous conſolant dans l'idée que nous pourrons être employés à guider les pas & les actions de ceux avec qui nous avons vécu dans l'innocence pendant notre vie mortelle?

Permettez-moi de vous dire, adorable ami, que je ne peux pas me figurer dans l'avenir un plus grand bonheur qu'un tel emploi. Etre près de vous dans toutes les

aventures & les moindres circonstances de votre vie, vous procurer le sommeil dans la crise d'une fievre, vous couvrir comme un bouclier un jour de combat, vous servir de génie invulnérable & infatigable, vous suivre dans tous les dangers, que je souhaitois partager avec vous tandis que je n'étois qu'une femme foible & timide: voilà, cher époux, tendre ami, les pensées dont je réchauffe mon cœur languissant; mais ma foiblesse est si grande, que je ne peux supporter les agonies d'esprit qui m'accablent, quand je me représente l'excès de douleur & d'affliction, que vous causera la nouvelle de ma mort. Je ne vous en dirai pas davantage; car plus la personne qu'on pleure offre de consolation, plus un cœur tendre & génereux sent redoubler son affliction & son désespoir. Si je me possede, mon dernier soupir sera une priere pour vous. Je ne vous verrai plus. Adieu pour jamais.



XLIX. DISCOURS.

Decipimur ſpecie recti. ——

Horat. Art. Poët. ℣. 25.

Une perfection ſimulée nous fait illuſion.

Fineſſes de quelques FEMMES libertines, pour former un commerce criminel entre les deux ſexes.

QUand je fais la découverte d'un caractere vicieux, qui n'eſt pas généralement connu, je le développe & l'approfondis en entier; je le place aux yeux du monde comme un épouvantail, pour parer de plus grands maux. Par ce moyen, je fais un exemple du proprietaire de ce vice, & je rends ſervice à ma patrie en mettant en garde tous les ſujets de ſa Majeſté, afin qu'ils n'en ſouffrent pas. C'eſt ainſi, pour changer l'alluſion, que j'ai marqué pluſieurs bas fonds & ſables mouvans de la vie; & que je m'employe ſans ceſſe à découvrir les écueils qui ſont encore cachés, afin d'empêcher les téméraires & les ignorans de ſe précipiter & de ſe perdre dans ces abîmes. C'eſt à cette intention que je publie la Lettre ci-jointe, qui revele certains ſecrets de cette eſpece.

Monsieur le Spectateur.

C'eſt avec le plus grand plaiſir que je lis vos ſpéculations qui tendent à l'amelioration des mœurs de notre ſexe. Dans vos papiers ſeptieme & douzieme, vous avez fait vos efforts, pour nous corriger de nos craintes frivoles & de nos ſuperſtitions; dans le quinzieme, de notre goût pour les équipages; dans le trente-unieme, de notre goût pour les marionnettes; dans le trente-troiſieme, de nos idées ſur la beauté; dans le trente-ſeptieme, de notre inclination pour les Romans; dans le quarante-cinquieme, de notre paſſion pour les colifichets de France; dans le cinquante-ſeptieme de notre virilité & de notre zele trop factieux, dans le ſoixante-ſixieme & le ſoixante-ſeptieme, de l'abus que nous faiſons de la danſe; dans le cent-vingt-huitieme, de notre inconſtance; dans le cent-cinquante-quatrieme, de notre amour pour les fats, ſujet ſi étendu que vous l'avez continué dans le cent-cinquante ſeptieme; dans le cent-ſoixante ſeizieme, de notre tyrannie ſur nos maris débonnaires & ſoumis. Au quarante unieme, vous avez décrit l'étourdie; au ſoixante-treizieme, l'Idole; au quatre-vingt-neuvieme, l'irréſolue; au cent quatre-vingt-dix-neuvieme, la Salamandre. Vous avez auſſi conſideré nos habillemens, & repréſenté les ex-

travagances dont nous ſommes capables à cet égard. Nos mouches ne vous ont pas échappé dans votre cinquantieme & votre quatre-vingt-unieme; nos coëffes, dans votre quatre-vingt-dix-huitieme; nos éventails, dans votre cent-deuxieme; nos jupons à panier, dans votre cent-vingt-ſeptieme; outre pluſieurs autres deffauts que vous avez relevés dans vos autres papiers, & dans ces Lettres répandues dans le corps de votre ouvrage.

Nous avouons en même-temps que les complimens que vous nous faites ſont innombrables, & les fautes que vous avez repriſes ne ſont pas d'une malice noire, ni ſelon votre aveu, univerſelles. Il paroît cependant, Monſieur, que vos diſcours ſont faits pour les femmes d'un certain rang, & pour l'utilité de celles qui ſont plutôt indiſcretes que vicieuſes. Mais il y a, Monſieur, une eſpece de proſtituées dans le vulgaire de notre ſexe, qui ſcandaliſe & qui mérite votre critique. Je ſçais que votre papier n'eſt pas fait pour entrer dans le détail de la conduite de ces femelles libertines: mais comme vous rendrez juſtice à pluſieurs femmes vertueuſes & reſpectables dont la réputation ſouffre à cet égard, on eſpere que vous donnerez quelques remarques au public ſur ce ſujet.

Vous ſçaurez, Monſieur, que la conduite d'une femme indigne de ce titre

m'a engagée à vous écrire cette Lettre; elle a passé sa jeunesse dans la prostitution la plus abandonnée; elle gagne actuellement sa vie en séduisant les autres, & en formant un commerce criminel entre les deux sexes. Parmi toutes les ruses dont elle se sert pour amasser de l'argent, elle persuade fréquemment à un jeune homme qu'une telle personne de distinction, ou qu'une telle belle personne soupire pour lui en secret, & qu'il ne manque, que l'occasion pour lui, réveler son amour. Elle a même écrit des Lettres, au nom de quelques Dames de qualité, pour emprunter de l'argent à un de ces insensés *Rodrigos*, qu'elle a gardé pour elle; tandis que le prêteur croit avoir obligé une Dame qui ignore jusqu'à son nom. Son ingratitude le surprend; & l'honneur l'empêche de lui faire l'impolitesse de l'en faire ressouvenir.

Quand cette rusée fait rencontre d'un homme, assez sot pour ajouter foi à des contes de cette nature, elle en tire son profit en répetant des louanges qui n'ont jamais été dites, & en faisant des messages qui n'ont jamais été envoyés. Comme plusieurs étrangers fréquentent la maison de cette effrontée, on m'a instruite d'un autre artifice dont elle se sert pour faire de l'argent. L'étranger soupire après une beauté Britannique, qu'il ne connoît que de réputation; quand elle a dé-

mêlé les sentimens du nouveau débarqué, elle lui promet un rendez-vous avec la belle, pourvû qu'il soit secret. L'étranger, ravi de sa bonne fortune, lui fait un présent; en peu de temps, il est introduit auprès d'une Dame d'un nom imaginaire: car il faut sçavoir que cette rusée intrigante a des filles à sa dévotion, qui représentent dans ces occasions les plus belles Dames du Royaume.

Par ce moyen, on rencontre des Comtes & Barons Allemands dans les pays étrangers, qui se vantent des faveurs qu'ils ont reçues de Dames du plus haut rang, & d'un caractere au-dessus de la critique. Quelle sûreté y a-t-il donc, Monsieur, pour la réputation d'une femme, qui peut être ainsi prostituée par substitution & réputée libertine, de même que le Heros *Troyen*, au neuvieme Livre de l'Eneïde, est estimé un lâche, parce que le phantôme qui lui ressembloit, fuyoit devant *Turnus*? Vous pouvez compter sur la vérité de ce que je vous ai dit, au sujet des intrigues infernales de ces abominables Mégeres. Si vous publiez cette Lettre, je pourrai vous instruire plus amplement, touchant cette vicieuse race de femmes.

Votre très-humble servante:
BELVIDERA.

J'ajouterai deux autres Lettres sur differens sujets, pour remplir mon papier.

Monsieur le Spectateur.

Je suis Curé de campagne, & je me flatte que vous me prêterez votre secours, pour tourner en ridicule quelques indécences, qu'on ne peut pas fronder décemment en chaire. Une Dame veuve, qui est arrivée, cet Eté, de Londres, dans ma paroisse pour prendre l'air à ce qu'elle dit, paroît tous les Dimanches à l'Eglise, avec plusieurs modes extravagantes, au grand scandale & à la plus grande surprise de ma congrégation.

Sur quelques Indecences à l'Eglise &c.

Ce qui offense bien davantage, c'est sa maniere theâtrale de chanter les Pseaumes. Elle introduit plus de cinquante airs Italiens, dans le centieme Pseaume; & tandis que nous commençons sur l'ancien ton de nos ancêtres, *tout peuple*, elle fait des divisions dans les syllabes, dans les voyelles mêmes, & les orne avec les graces & le goût de chant de *Nicolini*; si elle rencontre un *jamais*, qui est très-fréquent dans les rimes de *Hopkins* & de *Sterwhold*, elle le fredonne pendant une minute sur l'air gai d'un Opera, après que tout le monde a fini.

Je ne ſuis pas antagoniſte & ennemi déclaré de la Muſique d'Egliſe; mais un ſemblable abus de cette Muſique peut donner un ridicule à ma Paroiſſe, qui regarde déja le chant des Pſeaumes comme un amuſement, & non comme partie eſſentielle de leur dévotion. Je crains de plus que la ſéduction & le mauvais exemple ne ſe répande; car l'écuyer *Squeekum*, dont la voix imite ſi bien celle d'un Eunuque Italien, ſe donnoit Dimanche dernier la même liberté.

Je connois les principes de la Dame, qui alleguera l'acte de tolération en ſa faveur, qui lui permet, à ce qu'elle croit, cette non-conformité; mais je vous prie de l'informer, que de chanter les Pſeaumes d'un ton different du reſte de ma paroiſſe, eſt une eſpece de ſchiſme, qui n'entre pas dans les privileges de l'acte de tolérantiſme. Je ſuis,

MONSIEUR,

Votre très-humble ſerviteur,

R.-S.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Dans votre papier ſur la temperance, vous preſcrivez une regle, à boire ſur le

modele du Chevalier *Guillaume Temple*, ſçavoir, le premier verre pour ſoi-même, le ſecond pour ſes amis, le troiſieme pour la bonne humeur, le quatrieme pour ſes ennemis. Or vous ſçaurez, Monſieur, que j'ai lû ce papier dans une cotterie dont je ſuis membre; notre Préſident nous aſſura qu'il y avoit une faute d'impreſſion dans cet endroit, & qu'au lieu du mot *verre*, il faut lire le mot *bouteille*. C'eſt pourquoi il ma chargé de vous avertir de cette faute typographique, & de vous prier de publier l'errata qui ſuit. *Dans le papier du Samedi* 13 *Octobre*, *p.* 3. *L. II. au lieu de* verre, *liſez* bouteille.

Votre très-humble ſerviteur,

ROBERT BON COMPAGNON.



L. DISCOURS

—— Veniunt, ſpectentur ut ipſæ

Ovid. Art. Am. Lib. I. ℣. 99.

Elles viennent ſe donner en ſpectacle.

Sur le mauvais Gout à l'égard des Pieces de The'atre.

PArmi les Lettres de pluſieurs perſonnes ſenſées que j'ai eu l'honneur de recevoir, j'ai remarqué que pluſieurs perſonnes déplorent le mauvais goût de la vielle à l'égard des pieces de theâtre & de ſpectacle. Une Dame particulierement obſerve une telle légereté dans les eſprits de ſon ſexe, qu'on n'y fait attention qu'aux impertinences. Il eſt étonnant combien peu on goûte les parties ſublimes des excellentes Tragédies de notre *Shakeſpear*. La ſenſualité non-ſeulement a abſorbé toute grandeur d'ame, mais la compaſſion même ſemble généralement bannie de tout l'Auditoire.

Les eſprits des hommes à la vérité ſemblent differemment diſpoſés : ce qui touche l'un, gliſſe ſur l'autre & ne

l'affecte point. L'homme d'un cœur noble & d'une complexion grave & sérieuse, se plaît aux exemples de génerosité & de compassion ; l'homme léger & badin ne se divertit qu'avec des sujets de risée & des traits folâtres. N'est-il pas triste de voir une nombreuse assemblée insensible aux endroits les plus touchans, qui excitent même en eux un sentiment contraire à ce qu'on en devroit attendre.

Dernierement : dans la Tragédie de *Macbeth*, quand Lady Macbeth, complice du meurtre du Roi, paroît toute étonnée de la nouvelle de cet assassinat & fait une exclamation, au lieu de l'indignation que cette circonstance devroit élever dans tous les cœurs, elle est reçue avec un rire désordonné. Le même éclat ridicule arriva, quand un criminel fut poignardé. On se réjouit quand un scélerat est pris sur le fait & puni de son crime ; mais c'est une joye qui ne devroit pas s'exprimer par des ris.

Géneralement on peut observer que les appetits sont plutôt émus que les passions. Une expression qui tiendra au libertinage fera sourire une nombreuse compagnie, tandis qu'une sentence qui peindra le sentiment intérieur de l'ame sera reçue avec la plus grande froideur & l'indifference la plus marquée. Un de mes correspondans, ayant réfléchi sur cette

matiere, a divisé la partie femelle de l'Auditoire, & rend raison des préjugés contre ce plaisir raisonnable de la façon qui suit. La prude, dit-il, comme elle agit par contradiction, est d'une morne gravité à la Comédie, & d'une gaieté extravagante à une Tragédie. La coquette est si affairée à jetter des regards circulaires, & à en considerer les effets, qu'elle n'observe les Acteurs qu'en qualité de rivaux, qui détournent l'attention des spectateurs de dessus elle. Outre ces especes de femmes, il y a les modeles des modes, qu'on suppose trop habituées au Spectacle pour devoir faire la moindre attention à ce que disent les Acteurs. Ensuite paroît une espece de femelles évaporées qui sçavent contrefaire tout le monde, qui se divertissent par persiflage de tout ce qu'elles voyent & entendent faire & dire aux autres, & qui ne sont spectatrices que des Auditeurs.

Mais ce qui est tout-à-fait déplorable, c'est la perte entiere d'un parti digne d'être conservé dans le bon sens en toute occasion; nous distinguerons ce parti sous le nom d'innocentes & non affectées. Vous verrez une de cette espece touchée d'un incident bien amenée & d'un coup de theâtre frappant; tout d'un coup elle est impertinemment observée des hommes, & regardée avec dédain par une supérieure du même sexe, dont le caractere

tere eſt d'être inſenſible; elle rougit, & perd le plaiſir d'une louable triſteſſe & d'une compaſſion bien placée: c'eſt ainſi que tout l'Auditoire tremble de laiſſer couler une larme, & évite comme une foibleſſe ce qui fait le véritable éloge du cœur.

MONSIEUR,

Projet d'une Méthode d'annoncer l'ARRIVÉE des DAMES, les unes aux autres.

Comme vous effectuez la réforme parmi les gens de bon ſens, je vous prie de fixer la méthode par laquelle nous autres femmes puiſſions ſçavoir quand les unes ou les autres arrivent en ville. La plûpart d'entre nous ſe ſont miſes ſur le pied de ne pas avertir leurs connoiſſances de leur arrivée; & ſi on ne leur rend pas viſite dans la ſemaine qu'elles reſtent à la maiſon, c'eſt une querelle mortelle, & une haine irréparable. Ordonnez leur donc, cher Spectateur, d'annoncer leur arrivée dans votre papier qui eſt géneralement lû par notre ſexe; ou qu'elles envoyent leurs impudens laquais pour le faire ſçavoir dans toutes les maiſons de leurs connoiſſances. Si vous publiez ma Lettre, corrigez-en l'ortographe. La ville ſe remplit tous les jours; & vous ferez bien de vous dépêcher; car on prend par ce moyen-là avantage l'une de l'autre; on

cesse de se voir, & on devient d'une humeur impraticable. Inserez donc celle-ci dans votre papier le plutôt qu'il vous sera possible, afin d'éviter à l'avenir des méprises de cette espece. Je suis à jamais,

Votre très-humble servante,

MARIE PENSE BIEN.

Je vous prie aussi de donner un réglement selon la forme des avertissemens de l'arrivée d'une personne à la ville, pour les differens états des personnes qui avertissent & qui sont averties.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

J'ai été à la campagne, & me suis vue privée jusqu'à mon retour du plaisir de lire votre papier du 28 Octobre, où vous exposez ce maudit vice d'attraper les jeunes filles, en les faisant échapper de leurs familles, & fuir le sein de leurs parens. Je vous assure sans flatterie, que ce papier a sauvé mon apprentisse de sa ruine; & pour monument de son utilité je l'ai placé dans un quadre avec un verre

devant, à la place de cette fille dans mon comptoir. Je le fais lire comme la priere, tous les matins, à mes jeunes filles, pour les fortifier & les armer contre les pieges de ces scélerats & de ces malheureux séducteurs.

Je ne sçai si l'aventure que vous y avez racontée étoit véritable ou de votre invention: mais je suis prête à faire serment que la premiere partie de cette aventure est arrivée mot pour mot à mon apprentisse, ensorte que, si j'eusse alors lû votre papier, j'aurois suivi votre méthode pour renverser les projets de ce coquin. Continuez & prosperez,

Votre très-humble servante.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Raillerie à part, je vous prie d'inserer ceci mot pour mot dans votre papier prochain, si vous avez quelqu'égard à la Requête d'une amante infortunée. Vous voyez que c'est pour rappeller un cœur égaré, que quiconque vous rapportera sera satisfait. Je vous prie de n'y pas manquer, si vous vous souvenez de la passion que vous avez témoignée pour

Requête d'une AMANTE INFORTUNÉE.

celle, en faveur de qui vous avez dernierement écrit un papier.

Cœur perdu, noble, génereux, grand & bon, sans qu'on sçache cependant comment le fixer; aussi inconstant que le vent, changeant toujours & courant de femelle en femelle; inquiet, tremblant, soupirant, mourant & grand menteur. C'est une Sirene mâle, qui garde en chantant la mesure: la fille qui l'écoute s'en repentira; & celle qui le prend deviendra l'esclave d'un Tartare.



LI. DISCOURS.

Fictis memineris me jocari fabulis.

Phæd. Prolog. Lib. I.

Qu'on se souvienne que nous nous amusons avec des Histoires fabuleuses.

J'Avois dernierement traduit un fragment d'un ancien Poëte, qui décrit les femmes sous differens caracteres, & qui, selon ses idées, suppose qu'elles ont reçu leurs diverses inclinations, manieres & dispositions des animaux & des élémens dont elles sont composées. L'esprit échauffé de cette idée du Poëte, je voulois donner au sexe sa revanche, en publiant dans un autre papier le grand nombre de caracteres vicieux qui se trouvent chez les hommes, & en détaillant les differens ingrédiens, dont la recette forme la composition de leurs humeurs, & de leurs temperamens divers.

Traits satyriques des Anciens Poëtes & Philosophes sur le Caractere Vicieux des Hommes.

Horace fournit une idée à peu près

femblable, quand pour s'excufer auprès de fa maîtreffe d'un libelle fatyrique qu'il avoit écrit contre elle, & pour rendre raifon de cette furie impetueufe dont le cœur de l'homme eft fouvent agité, il nous dit que, lorfque Promethée fit fon homme de boue, il forma le cœur en y mêlant quelques particules furieufes du Lion.

En confiderant attentivement cette penfée d'Horace, je découvris tant d'humeurs étranges chez l'homme, que je ne fçavois plus à quels animaux les attribuer. Les ames des hommes font diverfifiées par tant de caracteres, que la grande variété des matériaux dans le monde ne fuffit pas à fournir à leurs differens temperamens & inclinations. La création entiere avec tous fes animaux & tous fes élémens ne fçauroit fuppléer à toutes leurs extravagances.

Au lieu donc de fuivre la penfée de *Symonide*, j'obferverai que, comme ce Poëte fe fervit de la Doctrine de Préexiftence pour expofer les vices des femmes, la Poftexiftence (fi l'on peut fe fervir d'un terme qui néanmoins fe fait bien entendre) a fourni à quelques-uns des anciens Philofophes de la matiere plus qu'il n'en falloit pour fatyrifer les vices de l'efpece humaine en géneral. Comme *Symonide* décrit les bêtes entrant dans la compofition des femmes, d'autres ont

représenté les ames humaines entrant dans le corps des brutes. C'est ce qu'on appelle la Doctrine de la transmigration, qui suppose que les ames humaines, en abandonnant le corps qu'elles ont animé, vont donner la vie à des corps brutes avec qui elles ont eu le plus de ressemblance dans les mœurs.

Voici comme *Dryden* décrit la transmigration dans sa traduction du discours de Pythagore, tiré du quinzieme Livre des Métamorphoses d'*Ovide*, où ce Philosophe persuade à ses Disciples l'abstinence de la viande dans le regime qu'il leur prescrit.

„ C'est ainsi, dit-il, que toutes choses
„ se changent; c'est ainsi que rien ne
„ meurt, & que l'esprit sans corps volti-
„ ge ça & là, chassé de son domicile
„ par le tems, la force ou la maladie;
„ c'est ainsi qu'il se loge où il peut, tantôt
„ dans un oiseau, tantôt dans un qua-
„ drupede, ou bien il parcourt la surface
„ immense de ce globe, jusqu'à ce qu'il
„ trouve des membres formés: alors il
„ les anime, selon leur espece. L'ame
„ rejettée est toujours la même; elle ne
„ change que de figure. Que la piété ne
„ cede donc pas au goût de l'appetit
„ gourmand: laissez les ames tranquilles
„ dans leur habitation, de peur de chas-
„ ser de leurs asyles les ames de vos pe-

„ res, d'appaiser votre faim en dévorant
„ votre espece, ou de faire déloger l'a-
„ me de votre frere du corps d'une bête
„ brute. "

Platon, dans la vision d'*Erus l'Armenien*, dont je pourrois bien dans la suite faire le sujet d'une spéculation, nous donne plusieurs belles transmigrations; telles que celle de l'ame d'*Orphée*, qui étant harmonieuse, mélancolique & détestant les femmes, entra dans un cygne; l'ame d'*Ajax*, fiere & colerique, anima un lion; l'ame d'*Agamemnon*, avare & imperieuse, entra dans le corps d'un aigle; l'ame de *Thersites*, bouffonne & ridicule, donna la vie au corps d'un singe.

Congreve, dans le Prologue d'une de ses Comédies, badine cette Doctrine avec une expression un peu véhémente.
„ C'est ainsi, dit-il, que l'ame qui
„ anima autrefois le corps du grand
„ *Aristote*, peut avoir été condamnée
„ à animer celui d'un âne; ou peut-
„ être, par une pénitence excessive,
„ est-elle condamnée à animer dans
„ cette maison le corps d'un petit-
„ maître. "

Je remplirai ce papier avec quelques Lettres, qu'on m'a envoyées sur ma spéculation de mardi passé. Mes correspondans font voir la vérité de ce que j'avançai alors, que le pa-

pier de ce jour ne regardoit que le vulgaire du ſexe.

De ma maiſon, *au Strand*, ce 30 Octobre 1711.

Monsieur le Spectateur.

Après avoir lû votre papier de mardi, par pluſieurs ſymptômes dans ma conſtitution, je découvris que j'étois une abeille. Ma boutique, ou ſi vous l'aimez mieux ma cellule, eſt dans cette grande ruche de femelles, qu'on nomme la nouvelle échange; j'y ſuis employée journellement à ramaſſer un petit fond de gain des plus belles fleurs de la ville, je veux dire des Dames & des petits-maîtres. J'ai une nombreuſe famille, à qui je donne la meilleure éducation qu'il m'eſt poſſible.

Lettres à l'Auteur à l'Occaſion de ſon Diſcours ſur le Caractere des Femmes tiré d'un Ancien Poëte.

Mon malheur, Monſieur, eſt d'avoir épouſé une mouche de proye, qui vit ſur ce que j'amaſſe, ſans cooperer en la moindre choſe à l'accroiſſement du fonds commun. Comme d'un côté j'ai ſoin de ne me pas comporter envers lui en mouche à cheval, je ne voudrois pas non plus qu'il me regardât comme une humble mouche à miel; c'eſt pourquoi je fais ce

qui est en moi, pour l'engager à faire des provisions pour les mauvais jours, & je lui représente souvent les funestes effets que sa paresse & sa négligence peut nous causer dans notre vieillesse. Je vous supplie, Monsieur de joindre vos bons avis aux miens à cet égard, & vous obligerez infiniment,

MONSIEUR,

Votre très-humble servante,

MELISSA.

Picadilly, ce 31 *Octobre*, 1711.

Je suis uni, pour mes péchés sans doute, par le nœud du mariage, à une de ces Philis qui sont décrites dans l'ancien Poëte sous le nom de difficiles, comme nous l'avons lû dans votre dernier papier. Elle a la chevelure voltigeante, & la peau aussi douce que la soye: mais, Monsieur, elle passe la moitié de sa vie au miroir, & me ruine en rubans. Pour moi qui ne suis qu'un simple artisan, je cours risque de faire banqueroute par la paresse &

l'excessive dépense de ma chere moitié. Je vous prie, Monsieur, de me dire dans votre papier prochain, si elle n'est pas obligée de soigner sa famille, & si je n'ai pas droit de lui arranger la peau à ma façon, en cas de refus.

Votre ami,

BARNABÉ CASSANT.

Chaeptide, *ce* 30 *Octobre*.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

L'humeur du chat me plaît beaucoup; ayez la bonté de vous étendre sur ce sujet.

Le vôtre à jamais,

JOSIAH HERPHECK.

P. S. Il faut que vous sçachiez que je suis marié à un *Grimalkin*.

Wapping, *ce* 31 *Octobre* 1711.

MONSIEUR.

Depuis que votre papier de mardi dernier est entré dans notre maison, mon

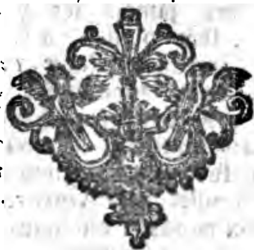
mari se plaît à m'appeller son *Ocean*; parce que cet extravagant d'ancien Poëte que vous avez traduit, dit que les ames de quelques femmes sont faites d'eau de la mer. Voilà ce qui a encouragé mon impudent époux à faire le spirituel & le joli cœur à mes dépens.

Quand je me mets en colere, il s'écrie: Ma chere, calmez-vous. Quand je gronde quelqu'un de mes domestiques, il me dit: Ma chere enfant, ne soyez point orageuse. Il y a une heure qu'il eut l'insolence de me dire qu'il étoit marinier, & qu'il falloit qu'il comptât sur le partage de sa vie entre la tempête & le beau temps. Quand je me démene avec activité dans le ménage, il dit que la marée est haute chez lui: quand je me tiens tranquille & sans rien faire, c'est alors qu'il dit que le vent est contraire: quand je lui demande s'il pleut, il me répond que cela ne fait de rien, pourvû qu'il fasse beau temps dans la maison. En un mot, Monsieur, je ne peux pas lui dire mon sentiment, sans qu'il me dise que je gonfle, que je suis en furie, ou quelqu'autre chose désagréable à entendre.

Je vous prie, Monsieur le Spectateur, puisque vous satyrisez tant les autres femmes, de nous faire sçavoir

les matériaux dont votre épouse est composée, en cas que vous soyez marié. Je suppose que vous voudriez nous rendre des créatures insipides & soumises: mais il faut que vous sçachiez, Monsieur, que nos passions sont aussi vives que les vôtres, & qu'une femme n'a jamais été destinée pour se laisser dominer.

Marthe Tempete.



LII. DISCOURS.

—— Eripe turpi
Colla jugo: liber, liber sum, dic; age.

Horat. Satir. I. Lib. II. ℣. 92.

Rompez les indignes chaînes qui vous tiennent en esclavage: dites hardiment je suis libre; & soyez-le en effet.

Situation d'un Mari qui se plaint du cruel usage que sa Femme fait de son bon naturel.

JE ne jette jamais les yeux sur ma femme, sans penser au bonheur dont jouit le Chevalier *Roger de Coverley*, d'avoir un ami comme vous, pour peindre la méchanceté & la cruauté de sa maîtresse. J'ai souvent souhaité de vous voir chez moi, pour faire connoissance du caractere de mon épouse. Elle vous fourniroit de la matiere pendant quelques mois pour un papier chaque semaine. Puisque nous n'avons pas l'honneur d'être connus de vous, permettez-moi de vous tracer un tableau de notre situation présente, le mieux qu'il me sera possible. Vous sçaurez donc que je suis à peu près de la même constitution de *Nathanael Hen-*

roost, dont le nom est enregistré dans vos papiers.

J'ai une femme qui fait un plus cruel usage de mon bon naturel que la femme de *Nathanael*. Il n'y avoit pas encore un mois que nous étions mariés, quand elle découvrit mon humeur pacifique, & que j'aimois mieux souffrir quelqu'incommodité que de disputer. Sitôt qu'elle eut fait cette observation, il arrivoit que, si j'offrois de sortir, elle se mettoit entre la porte & moi, me donnoit un baiser, & me disoit qu'elle ne vouloit pas me laisser aller à mes affaires; alors, bon gré, mal gré, il falloit rester. Un jour ou deux après, elle me déclara que j'étois tout le monde pour elle, & qu'elle vouloit qu'elle fût tout le monde pour moi. Si mon cœur, dit-elle, m'aime autant que je l'aime, il ne se lassera jamais de ma compagnie. Ensuite de cette déclaration expresse, elle refusa de me laisser voir chez moi par mes connoissances; en peu de tems, les domestiques avant de répondre à la porte à ceux qui heurtoient, demandoient à ma femme en ma présence, si j'étois à la maison ou non: elle répondoit, non, d'un ton de bonne amitié; & m'appelloit son cher ami.

Je ne vous raconterai pas d'autres petites circonstances, pour vous mieux peindre ma situation: mais je vous dirai en deux mots que cette humeur est poussée

si loin, que je mene la vie d'un prisonnier d'état. Les Lettres sont ouvertes; je n'ai point l'usage du papier, des plumes & de l'encre qu'en sa présence. Je ne sors jamais, à moins que ce ne soit dans son carrosse avec elle, pour prendre l'air, si l'on peut parler ainsi quand on a les glaces levées. J'ai entendu les domestiques à mes oreilles déplorer mon état & en gémir; mais ils n'osent m'apporter des messages, sans qu'elle en soit informée, parce qu'ils doutent & se méfient de mon peu de résolution à les protéger.

Au milieu de cette vie insipide, une de mes anciennes connoissances, nommée *Thomas Meggot*, étant fort bien auprès d'elle, a la permission de me voir en sa compagnie, parce qu'il chante joliment. Cet ami même vient de m'exciter à rébellion, & de me donner des avis de la maniere que je vais vous dire. Ma femme prétend être connoisseuse en Musique, tandis qu'elle n'y entend rien: elle a particulierement beaucoup de goût pour la Musique Italienne. *Thomas* va trouver *Armstrong* le fameux copiste de Musique, & le prie de faire entrer cette sentence de Ciceron en parodie d'un air Italien & de l'envoyer à ma femme: *An ille mihi liber, cui mulier imperat? cui leges imponit, præscribit, jubet, vetat quod videtur? Qui nihil imperanti negare, nihil recusare audet? Poscit; dan-*

dum est. Vocat; veniendum. Ejicit; abeundum. Minitatur; extimescendum. „ Jouit-„ il de la liberté, celui qui se laisse „ dominer par une femme? Qui se laisse „ imposer des loix, prescrire & com-„ mander comme elle veut? Qui ne „ peut rien refuser de ce qu'elle de-„ mande, ni rien ómettre de ce qu'elle „ ordonne? "

En un mot, ma femme fut charmée de cette sentence: elle dit que l'Italien étoit l'unique langage pour la Musique; elle admiroit le tendre des sentimens, & la finesse de l'accent de cet idiome, avec tous les termes qu'on dit par routine dans ces occasions. Elle envoye chercher M. *Meggot*, pour chanter cet air, ce qu'il fait avec beaucoup d'applaudissemens: ma femme en l'écoutant est dans des extases, & se réjouit de croire qu'à la fin j'ai pris goût au chant Italien: car le goût augmente, selon elle, à mesure qu'on parvient à comprendre un peu ce langage. Je vous prie, M. *Meggot*, continuoit elle, chantez-nous encore une fois ce trait: *Nihil imperanti negare, nihil recusare.*

J'ai été charmé, comme vous pouvez croire, de l'expédient de mon ami *Meggot*; pour me tirer de ma léthargie, & pour répondre à sa sommation, je vous donne l'histoire tout au long, & je suis résolu de me déclarer, aussi tôt que cette Lettre paroîtra dans votre papier.

Voici la maniere dont je m'y prendrai, pour lever l'étendart de la rebellion. M. *Meggot*, qui tous les jours vient prendre le thé avec nous, nous lira votre papier faisant mention de cette histoire. Si ma chere moitié entend raison sans rien répliquer, tout ira bien : car aussi-tôt qu'on aura fini la lecture du papier, j'ordonnerai à mon cocher de se tenir tout prêt, je nommerai l'heure que je reviendrai dîner, & je dirai que si je passe cette heure on dîne sans moi.

Si mon épouse ne fait que bouder sans rien dire, M. *Meggot* & moi nous sortirons ensemble, & tout ira bien, comme je viens de le dire. Si elle commence à commander ou à raisonner, vous recevrez un détail de sa résistance & de sa soumission; car il faut que la chere Dame, à son tour, se rende & fasse vœu d'obéissance à votre très-humble serviteur,

ANTOINE LIBRE.

P. S. Il est inutile, j'espere, de vous prier d'inserer cette Lettre dans votre premier papier.



LIII. DISCOURS.

Si quidem herclè possis, nil prius neque fortius;
Verum si incipies, neque perficies gnaviter,
Atque ubi pati non poteris, cum nemo expetet,
Infectâ pace, ultrò ad eam venies, indicans
Te amare, & ferre non posse: actum est, ilicet,
Periisti: eludet ubi te victum senserit.

Terent. Eunuch. Act. I. Sc. 1.

Si vous êtes constant dans votre résolution, vous agirez en homme; mais si le courage vous manque au milieu de l'exécution, & si vous faites une soumission volontaire, en avouant la violence de votre passion, & l'impossibilité qu'il y a d'y résister; c'est fait de vous: vous êtes perdu, & vous pouvez vous aller pendre; elle vous insultera, si tôt qu'elle vous verra son esclave.

MONSIEUR,

CElle-ci est pour vous informer que M. *Libre* n'eut pas plutôt monté en Suite du Discours LII. Le

Mari inconſtant dans ſa réſolution devient l'eſclave de ſa femme.

carroſſe, que ſon épouſe fut ſaiſie d'un terrible accès de vapeurs, qui nous fit craindre pour une fauſſe couche, ce qui pourroit lui faire courir riſque de la vie. C'eſt pourquoi, mon cher Monſieur, ſi vous ſçavez quelque bonne recette contre cette maladie régnante & à la mode, ayez la bonté de la communiquer pour le bien du public, & vous obligerez,

Votre très-humble ſervante,

ANNE POINT DE VOLONTÉ.

MONSIEUR LE SPECTATEUR

Le bruit fut très-grand, ſitôt que j'eus fait la lecture du SPECTATEUR concernant Madame *Libre*: elle fut agitée d'une foule de révolutions l'une après l'autre: elle enrageoit, elle s'évanouiſſoit, elle grondoit, elle ſe plaignoit & accabloit ſon mari d'injures. A l'arrivée d'une Dame de ſes voiſines, qui vous a écrit, à ce qu'elle dit, Madame *Libre* n'eut autre choſe à faire de plus preſſé que de s'évanouir. J'eus l'honneur de lui lire votre papier d'un ſang froid qui m'eſt familier dans ces occaſions. Je trouvai bien-tôt

que vous m'aviez baptisé *Thomas Meggot*; mais je ne dis rien, pour voir ce que feroit Madame *Libre*.

Elle regarda souvent son mari aussi bien que moi, & ne trembla point en nous donnant du thé, jusqu'à la circonstance du passage de Ciceron parodié sur un air d'Opera par *Armstrong*. Alors, elle éclata; elle étoit tournée en ridicule, trompée & injuriée. La tasse avec le thé fut jettée au feu; & sans s'en prendre à son mari, elle me dit que j'étois un fat, qui ne sçavois pas encore les conséquences qu'il y a de se mêler d'affaires entre mari & femme.

Alors M. *Libre* prit la parole & dit à son épouse: Si je vous aimois moins, Madame, je ne me serois pas servi du moyen d'écrire au Spectateur, pour informer ma femme, (que Dieu & la Nature ont bien voulu dans le partage de leurs trésors placer sous ma direction) de ce que je voudrois qu'elle fit. Mais puisque vous êtes assez indiscrete, pour ne pas suivre l'avis que je vous donne dans ce papier, il faut que je vous dise, Madame, que vous avez trop long-tems joué un rôle peu convenable au sentiment que vous devriez avoir de la subordination dans laquelle il a plû au sort de vous placer. Il faut que vous sachiez une bonne fois, Madame, que le laquais... *Oh! Thom*[illegible] ici: le laquais entra & répondit:

Madame. Ne connoissez-vous pas ma voix; lui dit M. *Libre*? Regardez moi, quand je vous parle. Je vous dis, Madame, que ce laquais prendra les ordres dorénavant de moi-même, si j'ai le loisir de voir compagnie ou non. A dater de cet instant, je suis le maître dans cette maison, & c'est mon affaire de m'y comporter, & en tout autre lieu, de façon à vous faire honneur: & vous devriez vous rendre les délices & l'ornement d'un homme d'honneur, ci-devant estimé & utile à ses amis. J'ai trop long-tems enseveli le peu de mérite que j'ai, pour condescendre à une humeur capricieuse que ma complaisance a augmentée au point de devenir insupportable.

Monsieur *Libre* termina son discours, avec la tendresse & la douleur peintes sur le visage, voyant son épouse dans une extrême angoisse: car elle se tenoit gonflée de rage, ayant les yeux fixés sur le feu; lorsque craignant de voir tout échouer dans mon projet, je la provoquai à tomber sur moi, pour l'arracher de cette tristesse aimable, dans laquelle elle étoit plongée. Je lui dis donc fort à propos pour mon ami, que M. *Libre* étoit devenu la fable de la ville, & qu'on disoit souvent pour faire rire les compagnies, qu'on attendoit M. *Libre* en un tel endroit.

A ce propos, la douceur de la Dame

se changea en rage; elle jetta la bouillotte sur votre serviteur; ensuite elle se leva, & se plaçant au milieu de la chambre, elle s'écria à pleine tête qu'elle étoit la plus infortunée de toutes les femmes; que d'autres cachoient les petites mortifications domestiques; mais qu'il n'y avoit point pour elle d'éloge, d'expédient, ni de façon de lui faire connoître son tort: tout le monde étoit imbu de ses erreurs, avant qu'on lui en eût dit le mot.

Monsieur *Libre* alloit lui répondre avec douceur, quand je l'interrompis brusquement en disant: Je n'ai rien à dire à tout ceci, Madame; mais vous devez considérer que vous n'êtes plus un enfant. On peut passer cette humeur à une jeune fille; mais on ne peut la pardonner dans une mere, & elle est incompatible avec son caractere. C'est alors qu'elle perdit toute patience; elle se lança à la perruque de son mari. Je la pris entre mes bras pour deffendre mon ami: il me faisoit signe que ç'en étoit trop; je lui fronçai les sourcils, pour lui faire connoître qu'il étoit perdu, s'il ne tenoit ferme. La Dame continuoit à parcourir tous les coins de la chambre, jusqu'à l'arrivée de la voisine dont je vous ai déja parlé; alors elle se jetta toute essoufflée sur un sopha. J'encourageai toujours mon ami, qui demanda, mais d'un

ton de voix foible & embarrassé, si le carrosse étoit prêt : nous nous en allâmes, & je fus obligé de donner les ordres au cocher. A peine étions nous arrivés chez moi, que tous les parens de Madame *Libre* vinrent le demander; & la mere de M. *Libre* écrivit un billet, dans lequel elle disoit n'avoir jamais pensé à voir ce jour.

En un mot, Monsieur, nous avons entrepris une affaire, à ce que je crains, au-dessus de nos talens. Je m'apperçois déja que mon ami me garde plutôt comme un homme qui connoit la foiblesse dont il rougit, que comme un véritable ami qui l'a racheté d'esclavage. Monsieur le Spectateur, je ne suis qu'un jeune homme; si M. *Libre* se rend, on me regardera comme un incendiaire, & je ne pourrai jamais obtenir une femme, quand mon heure d'hymen sera venue. Il a envoyé dire chez lui qu'il passeroit la nuit à *Hampstead*; mais je crois que la crainte de la premiere entrevue & de l'assaut qu'il faudra essuyer après cette rupture a beaucoup de part à cette résolution.

Madame *Libre* a une très-belle sœur: supposez que je le livrasse en capitulant avec la mere pour son retour. Vous êtes un grand Casuiste. S'il n'a pas le courage de tenir ferme, ne m'est-il pas permis de faire marché le mieux qu'il me

sera

ſera poſſible ? Ce qui me fait douter de la conſtance de mon homme, c'eſt qu'il juge à propos de raiſonner avec elle. Le Capitaine *Sentray* vous dira qu'on n'eſt plus commandant, quand on permet la diſcuſſion de ſes ordres. Je voudrois que vous me donnaſſiez vos avis, pour me tirer avec honneur de cette affaire,

Votre très-humble ſerviteur,

THOMAS MEGGOT



LIV. DISCOURS.

——— Tunc fœmina simplex,
Et pariter toto repetitur clamor ab antro.

Juvenal. Satir. VI. ℣. 326.

N'étant plus retenue par les loix de la décence, les femmes réunies font retentir les autres.

Détail des Assemblées nocturnes de la Cotterie des LETTRES FEMELLES.

J'Entretiendrai aujourd'hui mes Lecteurs avec quelques Lettres de la part de mes correspondans. La premiere contient la description d'une cotterie réelle ou imaginaire. Je croirois que celle qui l'a écrite, a forgé cette espece d'*Orgies* nocturnes de son imagination. Mais que ce soit vérité ou fable, sa Lettre peut être utile aux personnes qui y sont représentées, dont les caracteres sont fort communs dans le monde.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Dans quelques-uns de vos papiers, vous avez diverti le public avec le détail de plusieurs assemblées nocturnes. Je suis membre d'une société dont la connoissance vous a échappée; je veux dire la *cotterie des lutteurs femelles*. Chacune de nous prend un fiacre, & nous nous assemblons une fois la semaine dans une grande chambre que nous louons pour cet effet. Nos hôtes & leurs familles, qui sont des gens tranquilles, s'en vont souper en ville chaque nuit de nos assemblées. Aussitôt que nous sommes toutes ramassées, nous mettons la modestie & la retenue de notre sexe à part: je ne puis vous exprimer le plaisir, dont nous jouissons depuis dix heures du soir jusqu'à quatre heures du matin, en devenant aussi rudes que les hommes peuvent l'être. A mesure que nous nous échauffons au jeu, la chambre se remplit d'éventails cassés, brisés, de jupons déchirés, de coëffes, de jarretieres, & de tout le débris de nos parures. J'ai oublié de vous dire que nous avons toujours un fiacre surnumeraire pour emporter nos morts: c'est ainsi que nous appellons ces fragmens & morceaux déchirés, dont la chambre

se trouve parsemée, que nous avons soin de ramasser pour en faire des paquets, & que nous mettons dans le carrosse.

Vous ne sçauriez vous imaginer le plaisir que nous avons de nous rassembler la nuit suivante dans la chambre d'un de nos membres, où chacune débrouille, remue & cherche ce qui lui appartient parmi cet amas confus de monceaux de soye, d'étoffe, de dentelles & de rubans. Je viens de vous donner un détail de nos amusemens, les nuits marquées pour nos assemblées ordinaires, il faut aussi vous informer que nous démolissons une prude une fois le mois; c'est-à-dire, que nous attrapons une jeune femelle réservée, que nous dépouillons en un moment. La prude du mois passé s'étoit si bien retranchée derriere des côtes de baleine, que nous eûmes beaucoup de peine à la désarmer: mais, ces retranchemens une fois forcés, c'étoit un plaisir de voir la confusion & la honte que cette créature neuve exprimoit par tous ses mouvemens.

En un mot, Monsieur: il est impossible de vous donner une idée de notre divertissement, à moins de venir passer une soirée avec nous; quoique ce soit contre les regles de notre société d'y admettre un Homme, nous avons tant de

confiance dans votre discrétion & votre silence, que toute la cotterie a consenti dans la derniere assemblée, de vous recevoir une nuit comme spectateur.

Je suis,

Votre très-humble servante,

Catherine Ter-Wagante.

P. S. Nous démolissons une prude jeudi prochain.

Quoique je ne trouve pas à propos de risquer ma personne parmi ces Lutteurs femelles, je remercie *Catherine* de son offre obligeant. Je ne veux pas, comme Clodius, me fourrer dans les rits mysterieux de la *bonne Déesse*; & je craindrois d'être démoli autant que la prude.

La Lettre suivante vient de la part d'un Monsieur, dont le goût est trop délicat pour souffrir aucune chose dans le sexe qui ressemble à la lutte. Dans la suite, je pourrai m'étendre sur l'idée qu'il m'a fournie, & en remplir un papier. En attendant, voici la Lettre.

Monsieur le Spectateur,

Lettre d'un Amant dégoûté par le peu de délicatesse de sa Maîtresse.

C'est mon malheur d'aimer éperdûment une jeune personne sujette à des deffauts qui me donnent bien de l'inquiétude ; & je ne sçais comment m'y prendre pour les lui faire connoître. Elle est belle, se met bien ; elle est riche, son humeur est agréable ; mais ou elle néglige, ou elle n'a aucune idée de ce que le monde poli appelle délicatesse. Au retour de la Promenade, l'autre jour, elle se jetta devant la compagnie dans un fauteuil, & déclara que chaque partie de son corps étoit baignée de sueur. Elle m'a dit cet après-dîner qu'elle avoit mal à l'estomac ; elle se plaignoit hier à dîner qu'il y avoit quelque chose accroché entre ses dents. L'Eté passé, je la régalai d'un panier de fruits ; elle en mangea avec tant de gourmandise, que je fus presque dégoûté de jamais la revoir. En un mot, je tremble quand elle veut ouvrir la bouche, ou se mettre en mouvement. Comme elle a du bon sens, vos avis pourront la corriger, & je serai heureux. Si non, ce qui me dégoûte avant notre mariage, pourroit devenir insupportable

& la cauſe de mon malheur après notre union. Je ſuis ; &c.

J'eſtime infiniment celle qui m'a envoyé cette Lettre, par le détail qu'on verra qu'elle fait d'elle-même. Détail de M. Glace &c.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je ſuis arrivée à un état de tranquillité envié de peu de monde ; je veux dire à celui d'une vieille fille. Etant donc entierement dégagée de toutes ces folies, que l'amour de votre ſexe fait commettre au nôtre, je lis toutes vos railleries ſur nous ſans reſſentiment. Je puis dire avec *Hamlet* : homme ou femme ne ſçauroient me plaire. C'eſt pourquoi, Monſieur, comme vous n'épargnez pas votre ſexe, ne ménagez pas ce qui eſt ridicule dans le nôtre ; & vous obligerez une femme qui eſt

Votre très-humble ſervante,

SUSANNE GLACE.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je suis l'épouse d'un Curé; il me semble que vous avez voulu me peindre dans votre dixieme caractere des femmes: je n'ai rien à dire à vos neuf autres caracteres.

Votre servante,

A. B.



LV. DISCOURS.

Rumoresque serit varios.

Virgil. Æneid. Lib. XII. ỷ. 228.

On répand mille bruits divers.

MONSIEUR,

Pourquoi vous adresser à mon pere, pour obtenir de lui ma tendresse? Je ne sçaurois empecher qu'il ne me livre à vous & ne vous rende maître de ma personne: mais ni lui ni moi, je vous assure, nous ne pouvons vous donner mon cœur. Réfléchissez, je vous prie, Monsieur, sur les mauvaises conséquences & les suites funestes d'un tel mariage. Vous avez 55 ans, & moi 21. Vous êtes un homme occupé de mille affaires, & très-versé dans le calcul; considerez donc quelle proportion vos esprits animaux peuvent avoir avec les miens; quand vous aurez fait un calcul juste de la diminution inévitable d'un côté & de la surabondance de l'autre, vous agirez avec plus de prudence. Vous ne vous attendiez peut-être pas à ce langage de la part d'une jeune

Difficultés d'une JEUNE FILLE à cause de l'AGE plus avancé de son AMANT.

Demoiselle. Mais mon bonheur en dépend; & il faut m'expliquer. Je vous haïs mortellement; ainsi à présent, selon que mon pere & vous serez d'accord, vous pouvez me prendre ou me laisser: mais si vous vouliez ne me jamais revoir, vous obligeriez infiniment.

Votre très-humble servante,

HENRIETTE.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Exemples des Faux Esprits & de la Variété de leurs Adorateurs.

Il y a tant d'artifices & de modes dans le faux esprit, & une telle variété d'humeurs dans ses adorateurs, qu'il est impossible d'épuiser un sujet si fertile, si vous vouliez seulement en faire la simple récapitulation. Vous pourriez ajouter à vos discours sur ce sujet les exemples suivans.

J'ai entendu dire qu'un Ecrivain moderne a imité l'activité Poëtique de cet Auteur mentionné par *Horace*, qui composoit deux cens vers en se tenant sur un pied. Cet Ecrivain de notre siecle est si fier de la rapidité de sa verve, qu'il a cru augmenter sa réputation, en annexant à chaque morceau de sa composition le nombre de jours & d'heures qu'il lui a coûté. Les éloges qu'on lui donne ne lui font vraiment de plaisir qu'au moment

qu'il a fait connoître le court espace de temps qu'il employoit à les mériter : il ne se vantoit pas tant de son talent que de sa diligence.

— Accipe, si vis,
Accipiam tabulas; detur nobis locus, hora,
Custodes; videamus uter plus scribere possit?

Horat. Satir. I. Lib. I. ℣. 14.

Voici des plumes, de l'encre, du temps, de la place; voyons qui de nous deux écrira le plus & le plus vîte.

Voilà le plus haut point de son ambition. Je pense donc que les idées de cet Auteur rapide devroient être mises en opposition à ces riens tant travaillés, qui ont fait les délices, selon vous, des beaux esprits Allemands, au moyen de quoi ils ont heureusement passé une quantité ennuyeuse de leur temps.

J'ai connu un homme d'une humeur toute differente, qui méprisant le nom d'Auteur, n'écrivoit jamais ni ne faisoit imprimer ses ouvrages, mais devint un grand Poëte sur du verre, par le secours d'un beau diamant qu'il portoit à son petit doigt. Il avoit l'esprit épigrammatique; il ne se rencontroit point de fenêtre dans toutes les maisons qu'il fré-

quentoit qui n'eut quelque monument indélebile de ses productions. Il eut enfin le malheur de perdre au jeu son génie avec sa bague; depuis l'absence de son Appollon caché sous une forme si singuliere pour un Dieu, il ne fait plus de vers.

J'ai vû aussi le Livre d'un homme à projets, qui est une production d'esprit admirable: ce *Virtuoso* étoit Mathématicien; il avoit réduit tout l'art Poëtique en un court problême: il avoit arrangé des *Echelles Encyclopediques*, de façon que sans sçavoir ni Grammaire ni Syntaxe, chacun pouvoit à sa volonté composer des vers Latins. Ces tables sont une espece de Logarithmes Poëtiques, qui, divisés en plusieurs quarrés, & inscrits d'autant de mots sans cohésion, ressemblent aux Livres des diseurs de bonne aventure. Quelle joye ne doit pas sentir l'Operateur, de trouver que, malgré son ignorance, ces mots soigneusement ammoncelés & écrits en ordre selon le problême, se forment miraculeusement d'eux-mêmes en vers hexametres & pentametres!

Un de mes amis, qui étudie l'Astronomie, rencontrant par hazard ce Livre, fit l'operation par le moyen des regles que ce Livre enseigne: il montra les vers que la combinaison avoit produits à une personne de sa connoissance qui enten-

doit le Latin. Celui-ci les lui expliqua ; quel prodige ! ils contenoient la description d'une tempête ; notre Auteur les annexa avec la traduction, à un Almanach qu'il faisoit imprimer, & qu'on suppose avoir prédit le dernier ouragan, qui a fait tant de ravages dans nos Isles.

On ajoute à ce rafinement ce que le feu Duc, de Buckingham dit à un prétendu Poëte avoir été le projet d'un machiniste Hollandois, sçavoir, d'ériger un moulin à faire des vers. Cette méthode, étant la plus courte de toutes celles qui ont paru jusqu'aujourd'hui, pourra mériter les réflexions de nos *Virtuosi* modernes, qui s'employent à de nouvelles découvertes pour le bien public. Il sera même à propos de considerer si, dans une Isle où presque tout le monde prétend avoir de l'esprit, ce ne seroit pas d'une utilité génerale, que l'esprit & le travail diminuassent de prix. Je suis,

MADAME,

Votre serviteur, &c.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Declaration d'un jeune Homme à

Je dîne souvent chez un Monsieur, qui a de jeunes Demoiselles très-agréables, mais en même-tems très-réservées,

des DEMOISELLES RESERVE'ES.

parce qu'on leur a fait entendre, qu'incessamment je devois me déclarer amant d'une des deux. Je prends l'occasion de votre papier, pour leur faire sçavoir que je ne suis épris des charmes ni de l'une ni de l'autre, en esperance qu'elles agiront vis-à-vis de moi avec cette liberté & cette indifference qu'elles ont envers le reste du monde, & que, quand elles auront envie de boire, elles voudront bien jetter un regard & saluer,

MONSIEUR,

Votre serviteur, &c.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Sur le maintien dans le CE'RE'MONIAL DES SALUTS.

Je suis jeune, & je regarde comme une politesse d'ôter mon chapeau, quand j'apperçois une jolie femme, que je la connoisse ou non. Mon maintien, dans ce moment, est très-serieux, afin qu'on ne croye pas que je les salue par badinerie ou par folie. Cependant je remarque que toutes les femmes qui ne sont pas de ma connoissance reçoivent cet hommage dû à leur mérite, comme une impertinence, dont elles ne doivent point faire cas. Je voudrois, Monsieur, que vous eussiez la bonté de regler le cérémonial des saluts, & de m'informer comment il faut résister à l'envie d'être

poli envers ce qui me donne une idée de mérite & de distinction, ou de dire à ces belles la maniere dont elles doivent correspondre à l'estime que j'ai conçue pour elles. Mes affaires sont dans une telle situation, que votre décision me sera beaucoup de plaisir, quand ce ne seroit que l'avantage de ménager mon chapeau. Je suis,

Monsieur,

Votre serviteur, &c.

P. S. Il y a quelques femmes qui me connoissent, & ne veulent pas cependant aujourd'hui me saluer.



LVI. DISCOURS.

O suavis anima! qualem te dicam bonam
Antehac fuisse, tales cum sint reliquiæ

Phæd. Fab. I. Lib. III. ℣. 5.

Aimable créature! Combien deviez-vous être agréable dans votre éclat, puisque vos débris sont remplis de tant de charmes!

Eloge des Fragmens de Sapho, avec une Traduction de l'Hymne à Venus.

QUand je réfléchis sur la variété du sort de cette multitude d'anciens Ecrivains, qui fleurirent autrefois dans l'Italie & dans la Grece; je considere le temps comme un vaste Ocean, dans lequel tant de grands Auteurs sont entierement engloutis, plusieurs endommagés, d'autres brisés & demembrés, & un très-petit nombre échappés du commun naufrage.

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

Virg. Æn. Lib. I. ℣. 122.

On les voit ça & là flotter en petite quantité sur le vaste abîme.

Parmi les Poëtes mutilés de l'antiquité, il n'y en a point dont les fragmens

ſoient ſi beaux que ceux de *Sapho.* Ils nous expriment ſon goût & ſa façon d'écrire; ils ſont parfaitement conformes à ce caractere extraordinaire que nous donnent d'elles les remarques de ces grands critiques, qui ont connu ſes Ouvrages, lorſqu'ils étoient encore entiers. Ce qui nous reſte, démontre combien elle imitoit la nature, ſans deſcendre aux petites pointes, aux *concetti*, & aux jeux d'eſprit, dont nos Lyriques modernes ſont infectés. Il ſemble que l'amour & la Poëſie formoient ſon ame : elle ſentoit toute l'ardeur de la paſſion, & l'exprimoit avec toutes ſes nuances & ſes ſymptômes. Les anciens Auteurs d'un accord unanime, l'ont appellée *dixieme Muſe. Plutarque* la compare à *Cacus* fils de *Vulcain*, qui ne reſpiroit que flammes. Selon le caractere qu'on nous a donné de ſes ouvrages, c'eſt peut-être un bien pour le genre humain qu'ils ſoient perdus. Ils étoient ſi touchans & remplis d'une ſi grande tendreſſe, qu'il auroit été dangereux de les lire.

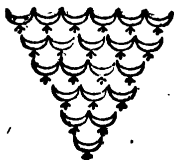
Un amant léger, nommé *Phaon*, fit le malheur de cette belle & ſçavante Grecque. Elle s'amouracha de lui, elle le pourſuivit juſqu'en Sicile, où il s'étoit ſauvé pour la fuir. Ce fut dans cette Iſle, & à cette occaſion qu'elle compoſa, à ce qu'on ſuppoſe, l'hymne à Venus, dont je vais donner à mes Lecteurs la

traduction. Son hymne ne lui attira pas le bonheur auquel elle aspiroit. *Phaon* resta toujours insensible & cruel, & *Sapho* fut si transportée par la violence de sa passion, qu'elle voulut s'en deffaire à tout moment.

Il y avoit dans l'*Arcananie* un promontoire nommé *Leucate*: au sommet ce ce promontoire, on voyoit un Temple consacré à *Appollon*. Les amans désesperés avoient coutume de faire leurs vœux secrets dans ce Temple, & de se lancer ensuite du haut du précipice dans la mer, d'où on les retiroit quelquefois en vie. Cet endroit s'appelloit *le sault des amoureux*. Soit l'effet de la peur ou de la résolution qui les faisoit avoir recours à un si terrible remede, soit les meurtrissures qu'ils recevoient dans la chute, tout sentiment d'amour étoit banni de leur cœur; & de tous ceux qui avoient pris cette violente guérison, aucun ne retomboit dans cette passion. *Sapho* éprouva le remede, & périt dans sa rigueur.

Après avoir donné ce court récit de la mort de *Sapho*, d'autant plus qu'il concerne l'Ode ci-jointe, j'ajouterai sa traduction telle qu'elle m'a été envoyée par un ami, dont les pastorales & le morceau sur l'Hyver ont été fort accueillis du public. Le Lecteur y trouvera cette simplicité pathétique, qui lui est si naturelle;

& si convenable à l'Ode dont il nous donne la traduction. Cette Ode dans le Grec, outre les beautés observées par Madame Dacier, a une harmonie particuliere dans les mots, que l'Anglois a conservée ; j'ajouterai qu'il a aussi conservé tout le feu de l'image & du sentiment de *Sapho*, en même temps qu'il a donné toute la finesse & l'esprit de l'original. En un mot, si les Dames veulent connoître le style de la fameuse *Sapho*, elles peuvent le voir ici dans toute sa beauté naturelle, sans affectation, ni ornement.



HYMNE

I.

O Venus, beauty of the Skies,
To whom a thousand Temples rise,
Gayly false in gentle smiles,
Full of love-perplexing wiles;
O Goddess! from my heart remove
The wasting cares and pains of Love.

II.

If ever thou hast kindly heard
A song in soft distress preferr'd,
Proportious to my tuneful Vow,
O gentle Goddess! hear me now.
Descend thou bright, immortal guest,
In all thy radiant charms confest.

III.

Thou once didst leave almighty Jove,
And all the Golden Roofs above:
The Carr thy wanton sparrows drew,
Hov'ring in Air they lightly flew;
As to my Bower they wing'd their way,
I saw their quiv'ring Pinions play.

A VENUS.

I.

O Venus, ornement des Cieux, toi à qui mille Temples sont élevés; ton doux sourire est séduisant & trompeur; il est rempli de ruses inquiettes & tendres: ô Déesse! Eloigne de mon cœur les soucis dévorans & les rigueurs de l'amour.

II.

Si tu fus jamais propice à une hymne présentée par une amante affligée, sois favorable à mes vœux, charmante Déesse, & prête l'oreille à ma priere. Descend, quitte l'éclat de ton immortel séjour, vien montrer tous tes charmes aux regards des mortels.

III.

Autrefois tu quittas le puissant Jupiter, & les voûtes dorées de l'Olympe; les folâtres oiseaux attellés à ton char volant légerement traversoient les airs; j'observois le battement redoublé de leurs asles, à mesure qu'ils approchoient de mon boccage.

IV.

The birds dismist (while you remain)
Bore back their empty Carr again:
Then you, with looks divinely mild,
In ev'ry heav'nly feature smil'd,
And ask'd, what new complaints I made,
And why I call'd you to mi aid?

V.

What frenzy in my B som raged,
And by what cure to be asswaged?
What gentle Youth I would allure
Whom in my artful Toils secure?
Who does thy tender heart subdue,
Tell me, my SAPHO, *tell me who?*

VI.

Tho' now he shuns thy longing arms,
He soon shall court thy slighted charms
Tho' now thy off' rings he despise,
He soon to thee shall sacrifice;
Tho' now he freeze, he soon shall burn
And be thy victim in his Turn.

VII.

Celestial visitant, once more
Thy needful presence I implore!
In pity come and ease my grief,
Bring my distemper'd soul relief,
Favour thy Suppliant's hidden fires,
And give me all my heart desires.

IV.

Les oiseaux renvoyés remenerent le char vuide, & tu daignas rester dans ma retraite. Alors d'un regard divinement gracieux ; les Graces & les Ris répandus dans chacun de tes traits, tu me demandas la cause de mes plaintes, & le sujet de mes tristes vœux.

V.

Quelle fureur troubloit mon sein ; qui pourroit appaiser ma douleur? Quel jeune amant voudrois-je attirer, ou prendre dans les charmans filets de l'amour? De qui ton tendre cœur est-il épris, dis moi, ma *Sapho* ; dis moi son nom.

VI.

Il évite aujourd'hui tes languissantes carresses ; il rendra bien-tôt hommage à tes charmes : il méprise aujourd'hui tes vœux ; bien-tôt il s'offrira à toi en sacrifice : il est aujourd'hui tout de glace ; bien-tôt il sera tout de feu & deviendra à son tour ta victime.

VII.

Reine des Cieux, j'implore encore une fois ta salutaire présence! Prend pitié de moi ; vien calmer ma douleur ; donne le repos au trouble de mon ame ; favorise les faux secrets de ta Prêtresse, & pour le prix de mes vœux accorde moi tout ce que mon cœur desire.

Madame *Dacier* observe une admirable circonstance dans cette Ode, où *Venus* est décrite renvoyant son char à son arrivée chez *Sapho*, pour marquer qu'elle ne vouloit pas lui rendre une courte visite. Cette Ode fut conservée par un illustre critique Grec, qui l'insera toute entiere dans ses Ouvrages, pour servir de modele de perfection dans son genre.

Longin a aussi cité une autre Ode de *Sapho*, qui est d'une beauté achevée, & qui a été traduite par la même main que la précédente; je l'insererai dans un papier. Je m'étonne qu'aucun de nos compatriotes n'ait jusqu'à présent tenté de traduire ces deux divins morceaux. Il est vrai que les productions des Anciens dépourvus de ces pointes guindées, de ces tortures d'esprit qui font tant de plaisir au vulgaire des Lecteurs; sont très-difficiles à rendre en une autre langue, de façon à conserver dans la traduction les beautés de l'original.



LVII. DISCOURS

Mutum eſt pictura Poema.

Un tableau eſt un Poëme ſans paroles.

J'Ai ſouvent déploré & fais connoître ma peine dans pluſieurs papiers, de ce qu'on fait ſi peu d'uſage de l'art de la peinture pour l'amélioration de nos mœurs. Cet art place l'action de la perſonne repréſentée dans l'aſpect le plus agréable. Il exprime non-ſeulement la paſſion, dont la perſonne repréſentée eſt agitée; mais ſes attitudes & ſes traits ſont relevés par l'imagination & la vivacité du Peintre. Le pinceau pourroit répandre dans nos eſprits les images les plus vives de la vertu & de l'humanité. Ce ſeroit une Poëſie plus facile à comprendre & en moins de temps, que celle que les écrits nous aprennent: mais l'uſage en eſt géneralement perverti, & cette admirable méchanique eſt proſtituée aux fins les plus baſſes & les plus viles, Morale de l'Art de la Peinture.

La représentation d'une belle *Venus*, des Bacchanales bien exprimées, des Cupidons endormis peints au point de faire illusion, des Nymphes languissantes, des Dieux, des Déesses, des Héros, des Satyres, du Polipheme furieux, des Sphinx, des Faunes, tout cela contribue-t'il à rendre en quelque chose l'homme meilleur? Si le Peintre au contraire nous représentoit nos vertus & nos vices dans les caracteres de la vie, sous les traits d'hommes & de femmes qui se sont rendus recommandables ou infâmes; nous ne pourrions pas considerer un trait d'histoire, sans recevoir une leçon instructive. Je trouve cette vérité par le témoignage de tous ceux qui ont vû les cartons dans la gallerie de Sa Majesté à *Hamptoncourt*. Ce sont des représentations des actions de notre Sauveur J. C. & de ses Apôtres. Quand je me souviens des images si vives que l'admirable *Raphaël* y a si bien exprimées, quoiqu'il y ait deux ans que je ne les ai vues, je suis encore touché de l'horreur & du respect qui paroît dans toute l'assemblée, lorsque *Ananie* le mercenaire tomba mort à leurs pieds; de la surprise de l'aveugle né au premier usage de ses yeux; de l'indignation scélerate du Magicien, quand il se sent privé de la vue devant le Consul *Sergius*. Les boiteux, en recouvrant la force & l'articulation

de leurs jambes, doutent encore de leur nouvelle vigueur. Les Apôtres paroissent operer ces merveilles, avec un profond sentiment des infirmités qu'ils guérissent, mais sans aucune ostentation de leur part. Ils se reconnoissent pour de simples instrumens employés par la Puissance Divine; leur affliction généreuse, quand on leur offre à *Lystre* les honneurs divins, est une permission de la sainteté la plus sublime. Quand S. *Paul* prêcha à l'Aréopage d'*Athenes*, avec quel art ne sont pas représentés les differens caracteres des hommes qui composent ce sçavant Auditoire! Vous voyez une personne qui croit tout ce qui se dit, une autre qui s'incline à croire, une autre qui doute, une autre fâchée de ce que l'Apôtre détruit l'opinion favorite dont elle est entêtée, une autre entiérement convaincue & levant ses mains en extase, tandis que la plus grande partie écoute tranquillement, & attend l'opinion de ceux à qui la plus longue experience a donné le droit d'opiner & de décider. Je ne prétends pas parler ici de ce carton, où est peinte l'apparition de J. C. après sa résurrection. L'autorité, les souffrances passées, l'humilité, la majesté, le commandement despotique, l'amour divin sont tous à la fois représentés dans son aspect céleste. Les figures des onze Apôtres expriment le ca-

ractere de l'admiration, mais differemment selon un chacun. Pierre reçoit les ordres de son maître à genoux, avec une admiration mêlée d'une attention particuliere ; Deux autres sont dans une extase plus manifestée, mais retenue en même-temps par le respect dû à la présence divine ; le disciple bien aimé a dans sa contenance une admiration enyvrée d'amour ; & le dernier dont le dos est tourné aux spectateurs & le côté au Sauveur, est, à ce que je crois, *Thomas* abbatu par la conviction de son incrédulité passée. *Raphaël* crut ne pouvoir mieux représenter son affliction & son embarras, qu'en reconnoissant & donnant à connoître la difficulté de le peindre.

Tout l'ouvrage est un exercice de la grande piété du Peintre ; tous les sentimens d'un esprit Religieux sont exprimés infiniment mieux que par l'éloquence la plus touchante. Ces morceaux d'un prix inestimable appartiennent avec justice à la plus grande & la plus pieuse Princesse du monde, & ne sont pas visibles à tout le monde quand on le veut ; mais comme un Graveur est à un Peintre, ce qu'un Peintre est à un Auteur, il est digne de Sa Majesté d'avoir encouragé ce grand artiste Monsieur *Dorigny*, à publier cette collection des

cartons de *Raphaël*. Il a déja gravé le morceau de la transfiguration, qui eſt un chef-d'œuvre en ſon genre.

Il ſeroit ridicule à notre Nobleſſe, après ſes prodigues générofités à des étrangers de nul mérite & ſans réputation, de négliger cette occaſion d'acheter par une modique ſouſcription un ouvrage qu'il eſt impoſſible à un homme de bon ſens de regarder, ſans ſe ſentir échauffé des plus ſublimes ſentimens que peuvent inſpirer l'amour, l'admiration, la compaſſion, le mépris du monde & l'attente d'une éternité bienheureuſe.

C'eſt le plus grand honneur qu'on peut faire à ſa patrie, que d'encourager les étrangers de mérite, qui s'adreſſent à nous avec la modeſtie & les précautions qui accompagnent ordinairement le vrai homme à talens. On ne doit jamais négliger une occaſion de cette eſpece; & une conduite modeſte doit nous porter à examiner, ſi cette qualité dans celui qui la poſſede ne nous fait pas perdre quelque choſe d'excellent. Ma connoiſſance des Peintures qui n'expriment que les paſſions eſt ſi peu de choſe, que c'eſt avec répugnance que je parle des perſpectives, des édi-

fices ou des figures simples. C'est pourquoi je ne sçai comment parler des morceaux que M. *Boul* met incessamment en vente. Je saisis l'occasion de parler de cette vente, pour faire l'éloge d'un homme modeste & de mérite.



LVIII. DISCOURS.

Ὤ μοι ἐγώ τι πάθω; τι ὁ δύσσοος; οὐχ ὑπακούεις;
Τὰν βαίταν ἀποδὺς εἰς κύματα τῆνα ἁλεῦμαι
Ὧπερ τὼς θύννως σκοπιάζεται Ὄλπις ὁ γριπεύς.
Κἤκα μὴ 'ποθάνω, τό γε μὰν τεὸν ἁδὺ τέτυκται.

Theocrit.

Recherches sur l'Epigraphe de ce Discours, & sur l'endroit où se prénoit le Sault des Amans

JE fis mention dans mon papier de jeudi dernier d'un endroit au Promontoire de *Leucate*, nommé *le fault des amans*; ce trait d'histoire a excité la curiosité de plusieurs de mes correspondans. Je leur dis alors que ce sault se prenoit du haut du Promontoire, qui faisoit autrefois partie de l'Arcananie, étant joint à cette Province par une petite langue de terre, que la mer avec le temps a lavé & emporté; ensorte qu'aujourd'hui le Promontoire est séparé du Continent, & est devenu une Isle de la mer Ionienne. Si le Lecteur veut sçavoir les noms modernes du Promontoire & de l'Isle, il trouvera dans la carte l'Isle sous le nom de *San Mauro*, & l'ancien Promontoire

de *Leucate* sous le nom de *Cap de San Mauro.*

Puisque je me trouve ainsi engagé dans des recherches d'antiquité, j'observerai que *Theocrite*, dans les quatre vers qui servent d'Epigraphe à ce discours décrit un de ses bergers au désespoir, s'adressant ainsi à sa maîtresse. „ Hélas! „ que deviendrai-je? malheureux que je „ suis! Vous ne voulez donc pas m'é„ couter? Je mettrai bas mes habits, & „ je me précipiterai dans cette partie de „ la mer tant fréquentée par Olphis le „ Pêcheur. Cette action vous sera agréa„ ble, même dans le cas que j'en sauve „ ma vie. ”

Je laisse aux critiques a déterminer, si cet endroit désigné par le berger est le Promontoire *Leucate* ci-dessus mentionné ou quelqu'autre *sault d'amans*, qu'on supposoit avoir le même effet. Je ne peux m'imaginer, ni me ranger de l'avis de quelques interpretes, en croyant que le berger ne vouloit dire autre chose sinon qu'il vouloit se noyer, puisqu'il représente l'évenement du sault comme douteux, en ajoutant: *Cette action vous sera agréable, même dans le cas que j'en sauve ma vie*; ce qui veut dire, selon moi, qu'elle seroit charmée de se débarrasser par quelque moyen que ce fût d'un amant qui lui étoit à charge.

Après cette courte Préface, je vais don-

donner aux Lecteurs quelques Lettres que j'ai reçues fur ce fujet. La premiere me vient de la part d'un Médecin.

Monsieur le Spectateur.

Sur les Remedes de guérir les Amans Désesperés, à l'occasion du Discours sur le Sault des Amans.

Je crois que le *fault des amans*, dont vous parlez dans votre papier de jeudi, étoit un remede efficace non-feulement pour l'amour, mais pour tous les autres maux. En un mot, Monfieur, je foupçonne que ce fut un fault femblable à celui que fit *Hero* pour fe guérir de fa passion pour *Leandre*. Un homme ne court plus le rifque de mourir d'amour, quand par précaution il veut mourir en fe caffant le col. Je fçais les merveilles que les anciens Auteurs racontent de ce fault; je fçais particulierement qu'ils difent que plufieurs perfonnes qui l'éprouverent, échapperent non-feulement avec la vie, mais encore avec tous leurs membres. Si par cet expédient ils fe guérirent de leur amour, quoiqu'on peut attribuer leur guérifon en partie aux raifons que vous donnez, qui nous empêcheroit de fuppofer que le bain froid dans lequel ils fe plongeoient, y étoit pour quelque chofe? Un fault dans la mer ou dans quelque anfe d'eau falée donne fouvent un nouveau mouvement aux efprits, & une nouvelle circulation au fang. Auffi avons-nous grand foin de la pref-

crire dans le cas des maladies invétérées, quand elles ont résisté aux efforts de tout autre remede. Je pourrois citer un passage d'un Auteur respectable, ou la frénésie produite par l'amour est comparée à la morsure d'un chien enragé. Comme cette comparaison est trop grossiere, pour être inserée dans votre papier, & qu'on pourroit croire que je voudrois tourner l'auteur de ce sentiment en ridicule, je ne vous en donne que l'idée, en vous priant de considerer si la frénésie de la même nature produite par deux causes differentes ne pourroit pas être guérie par les mêmes moyens. Je suis,

Votre très-humble serviteur,

Esculapius.

Monsieur le Spectateur,

Je suis une jeune fille malheureuse en amour. Mon histoire est longue & triste: je vais tâcher de vous en donner un précis qui vous informe autant que le détail des circonstances.

Un jeune homme, après m'avoir fait l'amour pendant trois ans consécutifs, après avoir rempli ma tête de mille chimeres d'un bonheur éternel, vient d'épouser une autre depuis quelques jours. Je vous prie de me dire dans quelle partie

du monde je pourrai trouver le Promontoire *du fault des amans*, & si l'on peut y aller par terre. Hélas! je crains qu'il n'ait perdu sa vertu *Sanative*, & qu'une femme de nos jours ne trouve pas plus de remede en prenant ce fault, qu'en chantant l'Hymne à *Venus*; de sorte qu'il faut que je m'écrie avec *Didon* dans le *Virgile* de *Dryden* : Ah! Ciel cruel, qui ne fis point de remede pour l'amour!

Votre servante désolée,

Athenaïs.

Monsieur le Spectateur.

Mon cœur est embrasé de tant d'amour & d'une passion si dévorante pour Mademoiselle *Gwinifrid*; elle de son côté me montre tant d'humeur & de séverité, que si j'avois le bonheur de n'être qu'a la distance de vingt milles du fault des amans, je tâcherois de m'y casser le col de propos déliberé. Or, Monsieur le Spectateur Britannique, il faut que vous sçachiez qu'il y a dans la Province de *Caërnarvan*, une haute montagne, la gloire & l'ornement de toute la Principauté de Galles, que l'on nomme *Penmainmaure*; il faut que vous sçachiez encore que ce n'est qu'à une journée de pied de chez moi; le chemin, il est vrai, est pierreux

& très-mauvais pour ceux qui n'ont pas de bons fouliers. Or il y a fur le fommet de cette montagne un rocher auffi élevé pour le moins que le clocher de notre Paroiffe, qui domine beaucoup du côté de la mer. Comme je me trouve accablé de mélancolie, & que fans délai je me précipite en bas de ce rocher, je prie mon bon ami de me dire dans fon papier, fi je ferai guéri de mes triftes amours; car la mer en cet endroit eft auffi tranfparente que le verre, & auffi verte qu'un poreau. Qu'il me dife auffi fi, quand je ferai noyé & que je me ferai caffé le col, Mademoifelle *Gwinifrid* m'aimera à l'avenir. Je vous prie de me donner réponfe fur le champ; car je fuis fort preffé, & je voudrois dépêcher mes affaires fans perte de temps. Je fuis très-fincerement,

Votre ami affectionné,

DAVITH AP SHENKYN.

P. S. De plus des procès m'avoient amené à Londres; je les ai tous perdus: je fuis donc réfolu de retourner & de fauter avant les gelées; car je fuis fort fujet à m'enrhumer.

Le ridicule guérira plutôt l'amour que les confeils les plus férieux: je crois que *Don-Quichotte* & *Hudibras* pourroient guérir les extravagances de cette paffion,

aussibien que les anciens Philosophes. C'est pourquoi je publierai bien-tôt la traduction d'un petit Manuscrit Grec, qui m'a été envoyé par un Sçavant de mes amis. Il paroît que c'est un fragment des Regstres conservés dans le Temple d'Appollon, autrefois bâti sur le sommet du Promontoire *Leucate*. Le Lecteur y trouvera un détail sommaire de plusieurs amans qui éprouverent le sault avec succès. Comme il y a plusieurs fautes dans l'ortographe, je doute de son authenticité. Je croirois plutôt que c'est la production d'un de ces Sophistes de la Grece, qui ont souillé l'Univers de plusieurs faux ouvrages. Je dis ceci, par forme de précaution, parce que je sçais qu'il y a des Ecrivains d'une érudition profonde, qui releveroient mon ignorance, s'ils me voyoient broncher dans une matiere de cette importance.



LIX. DISCOURS.

—— Spirat adhuc amor,
Vivuntque commissi calores
Æoliæ fidibus puellæ.

Horat. Od. IX. Lib. 4. ℣.

La lyre charmante de Sapho *conserve encore ses tendres desirs, & inspire par ses accords les flammes de l'amour dans nos cœurs.*

Trois differentes TRADUCTIONS d'un FRAGMENT de SAPHO.

PArmi plusieurs morçeaux fameux de l'antiquité qu'on admire encore à *Rome*, il y a le tronc d'une statue sans bras, sans jambes & sans tête; ce qu'il en reste est d'une perfection si achevée, que *Michel-Ange* avouoit y avoir puisé tout le sublime & la correction de son art. Toutes les Sculptures & Peintures que nous avons de lui sont faites d'après l'intention de cette Statuë: c'est pourquoi on la nomme encore aujourd'hui l'*Ecole de Michel Ange.*

Un fragment de *Sapho* que je vais don-

ner dans ce papier est aussi renommé parmi les Poëtes & les critiques, que la figure mutilée parmi les Sculpteurs & les Peintres. Plusieurs de nos compatriotes, & particulierement M. *Dryden*, l'ont pris pour modele de leurs morceaux Dramatiques & de leurs Poësies Elégiaques & amoureuses.

Quoiqu'il en soit de l'occasion de cette Ode, le Lecteur sentira vivement ses beautés, en la supposant écrite par un amant assis auprès de sa maîtresse. Je donnerai trois differentes copies de ce bel original; la premiere est une traduction de *Catulle*; la seconde, de M. *Boileau*; & la derniere, de l'Auteur de la traduction de l'*Hymne à Venus*, dont la lecture a fait avec raison l'admiration & le plaisir du Public & des gens délicats & de goût.

AD LESBIAM.

Ille mi par esse deo videtur,
Ille, si fas est, superare divos,
Qui sedens adversùs identidem te
Spectat & audit

Dulce ridentem, misero quod omnes
Eripit sensus mihi; nam simul te

Lesbia adspexi, nihil est super mi
Quod loquar amens;

Lingua sed torpet, tenues sub artus
Flamma dimanat, sonitu suopte
Tinniunt aures; gemina teguntur
Lumina nocte.

Si l'on compare cette traduction avec l'original, on trouvera que les trois premieres stances sont rendues presque mot pour mot, & non-seulement avec la même élégance, mais aussi avec cette courte tournure & cette heureuse expression, si remarquable dans les *Grecs*, & si particuliere dans les Odes de *Sapho*. Je ne sçais pourquoi Madame *Dacier* a dit que cette Ode de *Sapho* est toute entiere dans *Longin*, puisqu'il paroît clairement par la citation de cet Auteur, qu'il y avoit une autre stance qui n'est pas parvenue jusqu'à nous.

La seconde traduction de ce fragment est celle de M. Boileau.

Heureux, qui près de toi pour toi seule soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire!
Les Dieux, dans son bonheur, peuvent-ils l'égaler;

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par-tout mon corps, sitôt que je te vois;
Et dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne sçaurois trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue;
Je n'entens plus; je tombe en de douces langueurs
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit; je tremble, je me meurs.

Il est sensible, même à la premiere lecture, que ceci est plutôt une imitation qu'une traduction. Les circonstances ne sont pas tant ramassées, & ne se suivent pas avec cette véhémence & cette émotion qui regne dans tout l'original. En un mot, M. *Boileau* nous a donné toute la Poësie, mais non pas toute la passion de ce fameux fragment.

Voici enfin la traduction Angloise.

I.

Bleſt as th' immortal Gods is he,
The youth who fondly ſits by thee,
And hears and ſees thee all the while
Softly ſpeak and ſweetly ſmile.

II.

'Twas this depriv'd my ſoul of reſt,
And rais'd ſuch tumults in my breaſt;
For while I gaz'd, in tranſport toſt,
My breath was gone, my voice was loſt:

III.

My Boſom glow'd; the ſubtle flame
Ran quick through all my vital frame,
O'er my dim eyes a darkneſſ hung;
My ears with hollow murmurs rung.

IV.

In dewy damps my limbs were chill'd;
My Blood with gentle horrors thrill'd;
My feable puſle forgo to play;
I fainted, ſunk, and dy'd away.

I.

Le bonheur des Dieux immortels n'eſt pas comparable à celui d'un jeune amant, qui content d'être aſſis près de toi, attentif à ton tendre langage, goûte la douceur de tes charmans ſourires.

II.

C'eſt ce qui trouble mon ame, & cauſe tant de tumulte dans mon ſein: quand je te contemple, mon cœur s'égare, je ne reſpire plus, je perds l'uſage de la voix.

III.

Mon ſein s'embraſe; la flamme ſubtile paſſe de veine en veine, & s'empare avec rapidité de tout mon corps; mes yeux éblouis ſe couvrent d'un nuage; mes oreilles retentiſſent d'un bruit ſourd & confus.

IV.

Un friſſon de glace ſe ſaiſit de mes jambes; tout mon ſans frémit d'une douce horreur; mon poulx oublie ſon mouvement ordinaire; je m'évanouis, je tombe, je me meurs.

Sans m'étendre en éloge ni en critique sur cette traduction, je prie seulement le Lecteur de voir les remarques de *Longin* sur l'original; il sçaura par ce moyen-là quelle des deux Odes il doit préferer. J'ajouterai seulement que cette traduction est écrite dans le goût & le style de *Sapho*, & autant dans le génie *Grec*, que le génie d'une autre langue le peut permettre.

Je suis surpris que tous les critiques & les Editeurs de cette Ode ayent oublié de faire mention d'une circonstance racontée par Plutarque. Cet Auteur dans l'histoire d'*Antiochus* qui devient éperduement amoureux de *Stratonice* sa belle-mere, & n'osant pas découvrir sa passion, feignit une maladie qui le retenoit au lit: cet Auteur, dis-je, nous apprend qu'*Erasistrate* le Médecin découvrit la nature de la maladie par les symptômes d'amour qu'il avoit apris dans la lecture des Ouvrages de *Sapho*. *Stratonice* se trouvoit dans la chambre du Prince malade, quand le Médecin vit le développement de ces symptômes. Il est probable que c'étoient les mêmes que *Sapho* décrit en un amant assis près de sa maîtresse. L'histoire d'Antiochus est si universellement connue, qu'il est inutile d'en dire la suite, n'ayant aucune liaison avec mon sujet.

LX. DISCOURS.

—Tanquam hæc sint nostri medicina furoris,
Aut Deus ille malis hominum mitescere discat.

Virgil. Eclog. X. ℣. 60.

Comme si par ce moyen, je pourrois soulager mes maux, & par mes souffrances appaiser le Dieu d'amour.

C'Est pour remplir les engagemens que j'ai contractés avec le Public & la parole que je lui ai donnée, que je vais lui communiquer dans ce papier la traduction d'un petit Manuscrit Grec, qu'on dit être un fragment des Registres conservés dans le Temple d'*Appollon*, sur le sommet du Promontoire *Leucate*. C'est une histoire abrégée du *sault des amoureux*, & porte pour titre: Détail des personnes de l'un & l'autre sexe, qui ont offert leurs vœux dans le Temple d'*Appollon Pythien*, dans la quarante-sixieme Olympiade, & qui sauterent du haut du Promontoire *Leucate* dans la mer Ionienne, pour se guérir de la passion de l'amour. . . . .

Histoire des AMANS SAUTE's du haut du Promontoire Leucate.

coup de poing de la belle *Theſtylis*, le jour précédent, ſe détermina à ne la plus voir, ſauta & échappa.

Atalanta, vieille fille, dont la cruauté avoit forcé deux ou trois amans à prendre le ſault, étant parvenue à l'âge de 55 ans, devint amoureuſe folle d'un Officier de *Sparte*, & ſe rompit le col en ſautant.

Hypparchus, éperduement épris de ſa femme voyant qu'elle étoit amoureuſe de *Bathillus*, ſauta & mourut de ſa chute; cette circonſtance fit que ſa veuve épouſa ſon amant.

Tettix, Maître à Danſer, s'étant amouraché d'*Olympia* matrône *Athenienne*, ſe précipita du haut du rocher avec l'agilité la plus ſurprenante, & en fut eſtropié.

Diagoras, l'uſurier devint amoureux de ſa cuiſiniere: pluſieurs fois il regarda le précipice; mais le cœur lui manquant, il retourna chez lui, & l'épouſa le même ſoir.

Cinœdus, après avoir donné ſon nom pour être enregiſtré, refuſa par honte de dire le nom de la perſonne pour qui il vouloit ſauter; on le renvoya ſans lui vouloir accorder ce qu'il demandoit.

Eunica, fille *Paphienne*, âgée de dix-neuf ans, embraſée d'amour pour *Euribates*, ſe bleſſa dans ſa chute, mais ſe rétablit. C'étoit pour la deuxieme fois qu'elle avoit ſauté.

Heſpa-

Hesparus, jeune homme de *Tarente*, amoureux de la fille de son maître, se noya, les bateaux ne venant pas assez vîte à son secours.

Sapho, la *Lesbienne*, amoureuse de *Phaon*, arriva au Temple d'*Appollon* toute habillée de blanc, comme si elle alloit au Temple de l'Hymen. Elle portoit une guirlande de myrthe sur sa tête, & à la main un instrument de Musique de son invention. Après avoir chanté une Hymne en l'honneur d'*Appollon*, elle suspendit sa guirlande d'un côté de l'Autel, & sa harpe de l'autre. Elle retroussa alors ses habits à la mode des filles *Spartiates*, & au milieu des milliers de spectateurs qui s'inquiétoient de son sort & offroient des vœux pour sa délivrance, elle avança hardiment sur le haut du sommet du Promontoire, où, après avoir répeté une stance de sa composition, qu'on ne pouvoit entendre par le trop grand éloignement, elle se précipita en bas du rocher avec une intrépidité peu commune. Plusieurs spectateurs la virent tomber dans la mer, sans revenir sur l'eau, d'autres assurerent qu'elle n'arriva pas jusqu'à la surface de l'eau, mais qu'elle fut changée en cygne, & vue sous cette figure traversant les airs. Soit que la blancheur de ses habits eut trompé les spectateurs, soit que la métamorphose soit réellement arrivée, c'est encore un doute parmi les *Lesbiens*.

Alcœus, le fameux Poëte lyrique, qui avoit été passionnément amoureux de *Sapho*, arriva au Promontoire *Leucate* le même soir, afin de sauter pour elle. Ayant été informé de son sault, & qu'on ne pouvoit pas trouver son corps, il déplora sa chute, & écrivit sa cent-vingt-cinquieme Ode à cette occasion.

Amans sautés pendant cette Olympiade 250.

Mâles........ 124.
Femelles...... 126.
Guéris .... 120.
Mâles......... 51.
Femelles ...... 69.



LXI. DISCOURS.

—— Aliter non fit, avite, liber.

Martial. Epig. 17. Lib. 1.

C'est avec de tels matériaux qu'on fait des Livres.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

JE suis d'une profession très-honnête; & mon éducation a été assez bonne pour avoir une ambition démesurée d'être utile au genre humain, comme une des fins principales de mon existence. La conduite généreuse d'une personne sage & opulente envers moi dans ma jeunesse m'a donné ces bonnes impressions. J'entrai dans le monde, avec un dégoût pour les affaires, causé par un mécontentement entre mes parens & moi; pour me désennuyer, je me livrai aux plaisirs criminels, aux excès & à une conduite libertine & licentieuse. Je ne sçais ce que la personne qui avoit pris soin de mon éducation, vit en moi; mais sa sagesse & son mérite s'abbaisserent jusqu'à rechercher ma compagnie. Sa complaisance me flatta; il y a donc quelque

CONDUITE GENEREUSE d'une personne opulente envers un jeune homme

chose en moi qui mérite d'être cultivé, me disois-je à moi-même ; & sa conversation me fit bien-tôt goûter des douceurs auxquelles jusqu'à ce moment je n'avois jamais fait attention. Devenus familiers ensemble, il s'ouvrit à moi en bon génie, & me dit qu'il m'avoit depuis long-tems préparé à recevoir son amitié & ses conseils ; que je pouvois disposer entierement de sa bourse, & chercher par son moyen les mesures convenables pour améliorer ma fortune. Je fonds en larmes, quand je pense à la bonté & à l'air de honte avec lesquels cet honnête homme me fit cette proposition. En un mot, Monsieur, il faut que je vous dise que mon cœur est plein de reconnoissance envers lui. Il est assez heureux, pour ne se jamais trouver dans le cas que je puisse m'acquitter par quelques services d'une partie des immenses obligations que je lui aies ; je suis néanmoins sûr de l'avoir satisfait de la maniere qui lui est la plus agréable, étant toujours prêt à rendre service à tout le monde, autant qu'il est en mon pouvoir, & que la prudence me le prescrit. Je lui dois, cher Spectateur, non seulement l'amitié & le retour de l'estime de toute ma famille, l'aisance & l'abondance dont je jouis ; je lui dois aussi l'empire sur mes passions, & le reglement de mes desirs. Je ne doute pas, Monsieur, que vous n'estimiez les ver-

tus

tus de mon digne ami, autant que les actions qui font bien du bruit dans le monde. Je voudrois vous fupplier de nous donner un papier entier fur la vertu héroïque de la vie commune & de la fociété, pour exciter les hommes aux inclinations généreufes, telles que je les ai trouvées dans cette admirable perfonne dont je viens de vous entretenir.

Je fuis, &c.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

Sur le BAISER à la JOUE & d'autres manieres de SALUER les Dames.

Je fuis un Gentilhomme campagnard, jouiffant d'un bien-fonds confiderable; à l'exemple de mes voifins, j'aime beaucoup à remplir les droits de l'hofpitalité. Je fuis très-bien venu auprès des Dames, dont je fuis particulierement favorifé. Dans les grandes affemblées, je les faluois toutes en les baifant à la joue l'une après l'autre, & l'on admiroit mon adreffe à ne pas embarraffer mes éperons dans leurs juppes, tandis que je me retournois au milieu d'un cercle. D'un autre côté, c'étoit un plaifir de voir les graces avec lefquelles elles faifoient leurs réverences, fe tenant de bout dans leur rang, & avançant à mefure que j'avois falué les plus anciennes & les plus qualifiées.

Il faut fçavoir, Monfieur le Specta-

teur, que l'arrivée d'un courtisan a banni toute civilité de nos assemblées. Cette personne faisoit une profonde réverence, en entrant dans un appartement, tomboit en arriere & se remettoit d'un air cavalier. Ensuite il faisoit la réverence à une ou deux personnes, & passoit toutes les autres avec une réverence continuée, jusqu'à ce qu'il fût près de la personne qu'il vouloit entretenir en particulier. Il fit tout cela avec tant de graces & d'assurance, que tout le monde en a pris la mode: & il n'y a point de jeune Demoiselle qui ait été baisée à la joue, depuis sa premiere apparition parmi nous. Il est trop tard pour nous autres campagnards d'apprendre ces airs rafinés & de Cour; nous avons résolus de ne plus tenir d'assemblée jusqu'à ce que nous ayons votre opinion pour ou contre le baiser à la joue, par maniere de civilité ou de salut; ce que vos amis de l'un & de l'autre sexe attendent avec impatience, & particulierement,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,

LE GAI-RUSTRE.

Ce 3 *Décembre*, 1711.

MONSIEUR LE SPECTATEUR,

L'autre soir j'étois à l'Opera de *Philaster* : je m'attendois d'y voir votre faiseur de coffres; il n'y parut pas : mais je vis, à sa place, une autre personne qui prétendoit se distinguer d'une façon remarquable, tantôt en parlant très-haut, tantôt en faisant parade de son agilité. C'étoit un grand drôle, & en même-temps un petit-maître, qui s'étant mis dans une des loges sur le theâtre, avant que les rideaux fussent tirés, se voulut donner en spectacle en montrant son agilité à toute l'assemblée par un sault qu'il fit de la loge sur le theâtre. Il se posta ensuite à une des portes par où l'on entre au theâtre, où il prit du tabac d'assez bonne grace, étala ses riches habits, porta deux ou trois bottes au rideau avec sa canne, s'en alla & reparut à une autre porte. Ce fut-là qu'il affecta d'observer toute l'assemblée, fit la réverence, sourit au hasard & montra ses dents dont quelques-unes étoient assez blanches. Ensuite il se retira derriere le rideau, & nous donna différentes coupes de perspective de sa personne, toutes les fois qu'on ouvroit un peu le rideau.

Ridicules d'un PETIT MAITRE à l'Opera.

Pendant le tems du récitatif, il parut

fréquemment dans l'appartement du Prince, se trouva à la chasse, & étoit très-actif dans la rébellion. Cette maniere de se comporter diminue beaucoup le plaisir de tout l'auditoire, & par conséquent est inexcusable. Puisque par ses deffenses Sa Majesté l'a renduë criminelle, vous êtes autorisé à déclamer contre cette pratique. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,

CHARLES L'AISÉ.



LXII. DISCOURS.

Ficta, voluptatis causâ sint proxima veris.

Horat. Art. Poët. ✝. 338.

Les fictions, pour plaire, doivent ressembler à la vérité.

Sur les Amusemens Innocens propres à faire passer les Soirées d'Hyver.

L'Innocence mêlée de la folie excite en même-temps la joye & la compassion. On estime la vertu; mais souvent on ne peut s'empêcher de rire de la simplicité qui l'accompagne. Quand un homme est entierement *Colombe*, sans un grain de *Serpent* dans sa composition, il se rend ridicule dans bien des circonstances de sa vie, & ses meilleures actions sont décréditées.

Les Cordeliers racontent une histoire de *Saint François* (d'Assise) leur fondateur. Passant un soir dans une rue, il apperçût un jeune homme qui caressoit une fille au détour de cette rue: le saint homme leva les yeux au Ciel; il remercia Dieu, de ce que la charité n'étoit pas tout-à-fait éteinte sur la terre. La simplicité & l'innocence du Saint lui firent prendre pour salut charitable ce qui n'étoit

que caresses voluptueuses & lubriques.

Je suis extrêmement mortifié, quand je vois un homme que son excès de vertu prive d'une connoissance compétente & nécessaire du monde. Si mes papiers ont quelque utilité, c'est que, sans représenter le vice sous des formes séduisantes, ils instruisent le Lecteur de la conduite des hommes, & représentent la nature humaine dans toutes ses différentes nuances. L'homme qui ne connoît pas les folies du monde, ou qui, selon l'expression du *Shakespear*, n'est pas *hackney'd in the ways of men*, peut trouver ici une peinture de leurs extravagances. Les vertueux & les innocens doivent sçavoir par théorie ce qu'ils ne veulent pas apprendre par pratique; par ce moyen, ils éviteront les pieges des rusés & des fourbes, les corruptions des libertins, & les sophismes des préjugés: leurs esprits peuvent être ouverts sans se corrompre.

La Lettre ci-jointe a occasionné cette courte Préface; elle est de M. *Doodle*.

MONSIEUR LE SPECTATEUR.

Je voudrois bien connoître votre sentiment sur plusieurs amusemens innocens en usage parmi nous, très-propres à faire passer agréablement les soirées d'hyver à ceux qui ne se soucient point de l'Opera ou des Comédies. Je voudrois par-

ticulierement sçavoir ce que vous pensez du jeu de la main-chaude; & s'il n'y a pas plus d'amusement & d'esprit à faire des questions, des commandemens, des énigmes & des propos interrompus, que de fréquenter les Spectacles qui sont tant à la mode parmi nous.

Nous autres, chefs de familles, que d'obligations ne vous aurions nous pas, si vous vouliez recommander quelques-uns de ces amusemens privés à nos femmes & à nos filles, qui prennent beaucoup de plaisir à lire vos papiers! Il est inutile de vous dire que je voudrois que ces amusemens fussent non-seulement gais, mais innocens: aussi je ne vous parle d'aucun jeu de cartes, pas même du quadrille.

Après vous avoir ainsi représenté ma Requête, je vous dirai que ma femme & moi passons très-agréablement les soirées d'hyver. Elle est jeune, belle & de très-bonne humeur; elle n'aime point à se répandre au-dehors, comme le général de son sexe. Il y a un Colonel au service de Sa Majesté, fort honnête homme, assez mon ami pour me venir voir tous les soirs: ce n'est pas une de ces têtes légeres, qui ne peuvent vivre sans fréquenter les Spectacles. Quand nous sommes réunis ensemble, nous faisons une partie à Colin-maillard, qui

me plaît beaucoup, parce qu'il y a beaucoup d'exercice dans ce jeu. Tantôt c'est le Colonel, tantôt c'est moi à qui l'on bande les yeux; vous ririez trop de voir avec quelle précaution scrupuleuse ma femme nous attache notre bandeau, en sorte qu'il est impossible d'appercevoir le moindre lueur de lumiere. Le pauvre Colonel se casse quelquefois le nez, ce qui nous fait rire de tout notre cœur: Je me fais rarement du mal, parce je cherche plus modérément; mais il se passe souvent une demi-heure avant que je puisse les attrapper; car nous nous cachons çà & là dans des coins, afin de nous mieux divertir, & de donner plus de peine au *Colin*. Je ne vous donne cette description de nos plaisirs, que comme un échantillon des amusemens innocens que je vous prie de recommander.

Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur,

THIMOTHÉE DOODLE.

La Lettre suivante a été écrite au sujet de mon papier de jeudi passé sur l'ab-

ſence des amans, & ſur les moyens que j'ai rapportés de rendre les abſences ſupportables.

Monsieur,

Parmi les differens moyens employés par les amans abſens pour ſe conſoler dans cet état que vous appellez *le tombeau de l'amour*, il y en a d'eſſentiels dont vous n'avez pas fait mention. Nos ancêtres ſe ſervoient d'un shelling raboteux & s'en trouvoient bien : cet uſage ſe ſoutient encore dans la plus grande partie des Etats de ſa Majeſté, & produit un très-bon effet. Il y en a qui coupent un écu en deux parties égales, chacun des amans conſervant ſa moitié ; on prétend que cette méthode a plus de vertu que la premiere. Puiſque les opinions ſont partagées à ce ſujet, pourquoi ne pourroit-on pas ſe ſervir de ces deux moyens? On a toujours regardé comme un taliſman admirable dans ces calamités, la figure d'un cœur taillé en pierre ou en métal ; ſoit qu'il fût repréſenté tout ſanglant ſur un autel, ou percé de dards, ou tenu à la main par un amour. Je connois bien des amans qui portent leurs maîtreſſes dans le deſſus de leurs tabatieres, & ſe ſont ſoutenües par ce moyen pendant la longue abſence d'une campagne.

Remedes pour les Amans Absens.

J'ai essuyé tous ces remedes; je n'en ai point trouvé de plus efficace, que de porter des cheveux de ma maîtresse artistement entrelassés en las d'amours dans une bague. Comme ce secret m'a été très-utile, je me crois obligé de le communiquer pour le bien & la consolation de mes compatriotes. Je vous prie d'ajouter cette Lettre à ce que vous avez dit sur les consolations pour l'absence; & je suis, &c.

Je conclurai ce papier avec une Lettre de la part d'un Docteur d'une des Universités, occasionnée par mon papier de mardi dernier, où je rendis compte de quelques differends qui arriverent dernierement parmi les *Grecs* & les *Troyens* modernes de ces deux sçavans corps.

MONSIEUR,

Lettre d'un Docteur à l'occasion du Discours sur les GRECS & les TROYENS modernes.

Celle-ci est pour vous faire sçavoir qu'il y a un corps considerable de *Troyens*, dans la société dont je fais un des membres, qui n'attendent qu'un moment favorable pour se déclarer: Dans l'espoir de cette heureuse occasion*, nous harassons nos ennemis par mille stratagêmes; notre premiere attaque se fera sur *Joshua Barnès*, que nous regardons comme l'Achille du parti opposé, Depuis que j'ai quitté l'école, j'ai toujours

conſervé la réputation d'un vrai Troyen, réſolu de ne jamais donner quartier à la moindre particule *Grecque*, partout où j'en trouverai.

C'eſt pourquoi, j'ai été irrité contre vous de ce que vous déployez les enſeignes *Grecques* à la tête de vos papiers, & quelquefois même au milieu, vous donnez le mot en cette langue. C'eſt dans ces occaſions, que je mets bas vos ſpéculations, avec cette dénonciation de guerre uſitée contre un Auteur: *Græcum eſt; non poteſt legi.* Ceci eſt pour vous précautionner, & vous abſtenir dorénavant de pareilles hoſtilités, au péril d'une guerre inévitable.

TROILUS.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A.

Am-

B.

C.

D.

E.

F.

Fils

J.

L.

M.

N.

O.

P.

S.

T.

V.

Y.

Fin du Tome Huitieme.